

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES MONTAGNES DES DIEUX

SUIVI DE

LE NOUVEAU RÉGIONALISME

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MATHIEU VILLENEUVE

JUILLET 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les personnes qui ont inspiré ce mémoire : Damien Blass-Bouchard et Jérôme Baril, pour leur passion de la science-fiction; mon père, qui m'a appris à manier une chainsaw et à lire les cartes topographiques; ma mère, qui m'a transmis la mémoire du terroir; enfin, tous ceux, trop nombreux pour les nommer, qui m'ont fait découvrir les richesses de la terre et de la forêt. Pour les commentaires perspicaces, je salue mon directeur Samuel Archibald, mon co-directeur Jean-François Chassay ainsi que Daniel Chartier, Lucie Desjardins et Catherine Côté. Pour les détails techniques, un merci spécial à Jean-François Lévesque de la Sûreté municipale de Saguenay, à Guillaume Gobeil, pharmacien à l'Hôpital de Chicoutimi, à Laval Gilbert de la mine Niobec, à Gilles Lemieux, professeur de géographie retraité de l'UQÀC, ainsi qu'à Pascal Mireault, directeur du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale du Ministère de la Sécurité publique.

DÉDICACE

Aux serveurs et aux serveuses
du Café Cambio, à Chicoutimi,
et du Stella's, à Saint-Boniface,
qui ont rempli ma tasse de café
d'innombrables fois
sans même que je le demande

AVANT-PROPOS

Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre ce qu'on attendait de moi avec la partie réflexive de ce mémoire en recherche-crédation. Au début, je croyais avoir à rendre un travail de recherche – à l'exception qu'il devait être plus long que ceux que j'avais rédigés auparavant. Je rêvais d'un mémoire sur les littératures amérindiennes ou encore à propos des uchronies canadiennes. Ce sont bien sûr d'excellentes idées de base pour poursuivre mes études supérieures au doctorat : des projets ambitieux, trop ambitieux. Des idées de grandeur impossibles à réaliser en l'espace de quelques mois et sans financement. Plus tard, en consultant certains essais publiés à l'UQÀM dans les dernières années, j'ai compris qu'il fallait plutôt s'éloigner d'une certaine forme de méthodologie savante pour attaquer de front les soubassements de l'écriture littéraire et les enjeux de ma propre démarche créatrice. Au final, ma partie réflexive se situe entre les deux postures qui caractérisent ma position d'écrivain-chercheur : d'abord réflexion universitaire sur les régionalismes historique et contemporain, elle se rapproche ensuite de l'essai littéraire.

Quant à mon projet de création, il m'a causé encore plus de problèmes : j'ai d'abord voulu continuer mon premier roman, *Borealiu tremens*, mais il était trop avancé et surtout trop long. J'ai ensuite eu le désir d'écrire un recueil de nouvelles, mais je ne réussissais pas à développer suffisamment mes idées, à en faire un véritable projet littéraire. Parallèlement, l'idée d'un vaste chantier romanesque occupait mon esprit, un western uchronique du Nord-Ouest – idée, encore une fois, trop ambitieuse pour le format du mémoire. Dans ce foisonnement, je ne réussissais pas à trouver la voie de mon volet créatif. Jusqu'à ce que je trouve l'idée de reprendre un personnage de mon premier roman, Jules Tremblay, pour en faire le héros du deuxième, *Les montagnes des dieux*. Mon inclination pour la satire rejoignait celle qui me menait vers la science-fiction; ma soif d'intrigues complexes, de poésie de l'arrière-pays et de personnages épiques y trouvait un moyen d'être étanchée. Et je pouvais poursuivre ma réflexion sur le régionalisme en prenant mes distances du néoterroir...

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	iv
LISTE DES FIGURES	viii
RÉSUMÉ	ix
LES MONTAGNES DES DIEUX	1
PROLOGUE.....	3
0. Le politicien. Hôpital de Chicoutimi. Avril 2015-Avril 2020.....	3
PREMIÈRE PARTIE	5
I. Le sergent. Centre-ville de Chicoutimi. Janvier 2023	5
II. Le politicien. Hôpital de Chicoutimi. Avril 2020.....	10
III. Le sergent. Centre-ville de Chicoutimi. Janvier 2023.....	11
IV. La neurologue. Hôpital de Chicoutimi. Avril 2020	14
V. Le sergent. Centre-ville de Chicoutimi. Janvier 2023	16
VI. La neurologue. Hôpital de Chicoutimi. Avril 2020	21
VII. Le sergent. Hôpital de Chicoutimi. Janvier 2023	22
VIII. Le politicien. Quartier des oiseaux, Chicoutimi. Avril 2020	24
IX. Le sergent. Centre-ville de Chicoutimi. Janvier 2023.....	27
X. La femme du politicien. Sur la rive sud du Saguenay, Arvida. Août 2020.....	30
XI. Le sergent. Chicoutimi-Nord. Janvier 2023	33
XII. Le politicien. Sur la rive sud du Saguenay, Arvida. Août 2020	35
XIII. Le sergent. Sainte-Rose-du-Nord. Janvier 2023.....	37
XIV. La neurologue. Hôpital de Chicoutimi. Août 2020	40
XV. Le sergent. Lac des Canots. Janvier 2023	43
XVI. La neurologue. Hôpital de Chicoutimi. Septembre 2020.....	47
XVII. Le politicien. Vallée des Fantômes. Septembre 2020.....	48

DEUXIÈME PARTIE	51
XVIII. L'ingénieur minier. Vallée des Fantômes. Juillet 2022	51
XIX. Le pasteur. Vallée des Fantômes. Août 2022	57
XX. Le sergent. Lac des Canots. Janvier 2023	58
XXI. L'ingénieur minier. Vallée des Fantômes. Juillet 2022	61
XXII. Le pasteur. Vallée des Fantômes. Août 2022	63
XXIII. L'ingénieur minier. Vallée des Fantômes. Juillet 2022	65
XXIV. Le sergent. Lac des Canots. Janvier 2023	67
XXV. L'ingénieur minier. Vallée des Fantômes. Juillet 2022	74
XXVI. La neurologue. Haute-ville, Chicoutimi. Août 2022	77
XXVII. Le politicien. Vallée des Fantômes. Septembre 2022	81
XXVIII. La neurologue. Haute-ville, Chicoutimi. Octobre 2022	85
TROISIÈME PARTIE	90
XXIX. La neurologue. Hôpital de Chicoutimi. Janvier 2023	90
XXX. Le pasteur. Vallée des fantômes. Janvier 2023	93
XXXI. La neurologue. Hôpital de Chicoutimi. Janvier 2023	94
XXXII. Le sergent. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	97
XXXIII. Le journaliste. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	101
XXXIV. Le sergent. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	103
XXXV. Le politicien. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	104
XXXVI. L'ingénieur minier. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	107
XXXVII. Le politicien. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	109
XXXVIII. L'ingénieur minier. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	112
XXXIX. Le journaliste. Vallée des Fantômes. Janvier 2023	113
ÉPILOGUE	117
XL. Le sergent. Centre-ville de Chicoutimi. Février 2023	117
LE NOUVEAU RÉGIONALISME	123
INTRODUCTION	124

CHAPITRE I. QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE RÉGIONALISTE?	126
Définitions préliminaires	126
Le feuilleton et le proto-régionalisme	130
Laberge et l'anti-terroir	133
L'inquiétante étrangeté de nos campagnes.....	136
Une nouvelle théorie de la lecture du corpus régionaliste.....	139
CHAPITRE II. CARTOGRAPHIE DU RENOUVEAU RÉGIONALISTE.....	142
Régionalité.....	144
Post-terroir.....	145
Ruralité trash	147
L'école de la tché'n'ssâ	148
Néoterroir	150
Terroirs secondaires	153
Synthèse.....	153
CHAPITRE III. QUELQUES PROPOSITIONS POUR LE RENOUVEAU RÉGIONALISTE	156
Le territoire et les sciences	157
L'exotisme temporel.....	161
Le régionalisme et les genres littéraires	163
CONCLUSION	167
BIBLIOGRAPHIE.....	168

LISTE DES FIGURES

- Figure I. Résultats du moteur de recherche Google avec les mots-clés « Alexie Morin post-terroir »..... 146
- Figure II. Cartes à jouer des membres de l'École de la tchén'ssâ selon *Poème sale*..... 150

RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-crédation est composé de deux parties.

Les montagnes des dieux est un roman de science-fiction dont l'action se déroule entre 2020 et 2023, dans un Saguenay où un nouveau minéral capable de révolutionner le monde scientifique est découvert : la *saguenite*. Grâce à une narration omnisciente, le lecteur suit plusieurs personnages principaux : le maire à la retraite devenu député conservateur, l'enquêteur suspendu et exilé dans le bois, l'ingénieur minier responsable du filon de *saguenite*, la neurologue préoccupée par le développement d'une nouvelle maladie cérébrale.

Au fil des chapitres, le lecteur entre en contact avec une réalité future fictive, à mi-chemin entre l'anticipation et la satire, qui met en saillie les particularités régionales grotesques ou poétiques des territoires isolés : l'hiver interminable, les expressions locales, un rapport à la fois organique et mécanique aux lieux, ainsi qu'une identité ambivalente, entre sauvagerie et civilisation.

L'essai *Le nouveau régionalisme* se divise en trois chapitres : le premier cherche à définir le régionalisme historique et de quelles manières certaines œuvres canoniques s'en sont éloignées; le deuxième se penche sur les propositions régionalistes actuelles et leur importance; le troisième interroge les notions territoriales et génériques en écriture romanesque.

Il s'agit surtout de se demander dans quelle mesure le territoire d'un écrivain peut l'influencer d'un point de vue littéraire, historique, politique et culturel. Il faudra aussi se situer par rapport à la question suivante : que peut apporter le régionalisme à la littérature contemporaine?

Une telle interrogation a parcouru une grande partie de l'histoire littéraire universelle. Elle peut sembler enterrée, pourtant y répondre demeure toujours aussi complexe. Pourrait-on imaginer, en effet, un monde uniquement citadin et périurbain? Une des thèses que cherche à défendre cet essai est justement que le régionalisme possède toujours une importance cruciale, ne serait-ce que pour dévoiler les traces de ce qui est mort et qui n'arrête pas de mourir.

MOTS CLÉS : SAGUENAY, QUÉBEC, SCIENCE-FICTION, FANTASTIQUE, ROMAN POLICIER, GENRES LITTÉRAIRES, SATIRE, TERRITOIRE, RÉGIONALISME, NÉOTERROIR, RÉGIONALITÉ, POST-TERROIR, ÉCOLE DE LA TCHÉN'SSÂ, RURALITÉ TRASH.

LES MONTAGNES DES DIEUX

Hasta la vista baby.

Arnold Schwarzenegger
*Terminator II: Judgment
Day*

2023, vous allez mourir.

La Femme
Psychotropical Berlin

PROLOGUE

0.

Le politicien

Hôpital de Chicoutimi

Avril 2015-Avril 2020

Plongé dans le coma depuis plusieurs années, l'ancien maire Jules Tremblay rêvait. La plupart de ses songes demeuraient insignifiants, reprises de certains moments plus ou moins importants de sa vie – son adolescence à Arvida, ses années d'études du droit, des rencontres dans son cabinet de notaire, les quatre mandats à la mairie de Chicoutimi, puis à la tête de Ville de Saguenay qu'il avait lui-même réussi à créer en fusionnant des villes et des territoires jadis ennemis : Chicoutimi, Jonquière, La Baie, Laterrière, Shipshaw, Canton-Tremblay. Les désastres de l'année 2015-2016 revenaient régulièrement, suivant le ressac de son subconscient : les grands feux détruisant les forêts boréales du nord, les neiges historiques écrasant la vallée du lac Saint-Jean, les pluies incessantes du printemps et le dynamitage des vannes du barrage de la rivière Péribonka, qui avait fait tomber la première tuile de l'immense domino du Second Déluge. Dans ses pires cauchemars, lorsqu'il criait désespérément pour se réveiller même s'il savait que c'était impossible, et que sa sueur détrempait le matelas d'hôpital en traversant toutes les couches de draps, la vérité lui apparaissait telle que Dieu, dans sa colère divine, désirait la lui révéler : un monde de péché où régnaient les sodomites et les impies, les obèses et les idiots, les hypocrites et les voleurs, où l'on faisait éclater les idoles catholiques, les crucifix et les symboles de l'histoire chrétienne, où la Loi du Seigneur n'était plus écoutée et où l'on persécutait Ses pauvres serviteurs qui étaient encore en mesure de l'entendre. Dieu lui montra la grandeur de Son courroux à venir : les entrailles pourries de la terre seraient anéanties, les montagnes trembleraient et les eaux recouvriraient le monde à nouveau, pour de bon cette fois. Les rares élus, choisis scrupuleusement, auraient le privilège sacré de monter au Paradis pour y rencontrer Saint-Pierre, leurs proches déjà décédés et tous les bienheureux qui peuplent

l'Éternité. Souvent dans sa paume naissait un réseau d'ondes lancinantes qui remontait son avant-bras jusqu'à son épaule inerte; une autre douleur cuisante irradiait dans sa poitrine, à l'endroit où se trouvait son crucifix d'aluminium, une douleur vivifiante et fortifiante qui l'appelait à souhaiter le martyre. Lorsque la peine et la frustration devenaient insupportables, il implorait le Seigneur de le laisser venir Le rejoindre, mais ses appels se perdaient dans l'univers.

Un jour, un éclair d'une clarté éblouissante, presque verte, enflamma ses paupières closes, suivi d'un bruit de tonnerre qui vibra jusque sous son crâne, et alors il sut que la prophétie de Dieu se réaliserait. À partir de ce moment-là, Sa voix devint beaucoup plus claire.

PREMIÈRE PARTIE

I.

Le sergent

Centre-ville de Chicoutimi

Janvier 2023

Le Saguenay crachait des nuages de condensation dans la lumière sombre du crépuscule. Au loin, les sommets des Monts Valin disparaissaient derrière d'énormes masses nuageuses. Il neigeait en haut.

Desbiens but la dernière gorgée froide de son café noir. Sur le tableau de bord de la voiture de police, le thermomètre affichait -34 degrés Celsius. Selon l'application Météomédia de son iPhone, la température descendait à -50 si on comptait le refroidissement éolien, avec des rafales qui sifflaient rageusement entre les parois de granit du fjord.

Sur le pont de Chicoutimi, une longue file de pick-up, de van et de chars avançait péniblement dans la brume, pare-chocs à pare-chocs, pour quitter la rive sud. Une ambulance essayait de se faufiler entre les tas de tôle. Desbiens consulta sa montre : 15 h 10. *L'heure de pointe commence de plus en plus de bonne heure*, pensa-t-il en reposant son gobelet en carton. Des milliers de travailleurs cherchaient à arriver le plus tôt possible chez eux, dans les banlieues nord de Ville de Saguenay, à Saint-Honoré, Canton-Tremblay, Saint-David de Falardeau et Saint-Fulgence. D'autres devaient conduire beaucoup plus loin, jusqu'aux chemins souvent mal déneigés des lacs habitables à l'année et du village alpin de la station de ski Le Valinouët.

Sur le pont Dubuc, réservé aux piétons, aux vélos et aux scooters, il n'y avait personne sauf Girard.

Desbiens examina son reflet dans le rétroviseur. Des yeux bleus, délavés, des poches de fatigue, une barbe de trois jours. Il avait quarante-six ans, mais on pourrait lui en donner au moins cinq de plus. Une maudite sale gueule.

Dans la radio de service, la voix de la répartitrice lui annonça qu'ils devaient se rendre au 21, rue Price. Une junkie avait composé le 9-1-1 pour se plaindre que son chum était en pleine crise de nerfs.

— Encore Cossette?

— Exact. Appartement 7, dernier étage. Il est armé et fortement intoxiqué.

C'était Stéphanie qui travaillait aujourd'hui. Desbiens appréciait la voix grave et sensuelle de la jeune femme, qui éveillait souvent ses souvenirs éthyliques d'un lointain party de bureau. Il s'était réveillé tard dans son lit, encore soûl, alors qu'elle préparait du pain doré à ses enfants. Elle chantait, ce matin-là.

Quand Desbiens poussa la porte de la voiture, une bourrasque la lui arracha des mains. Il cria une première fois à Girard de revenir dans le char, sans obtenir de réponse. Desbiens n'eut pas le choix de sortir et d'aller chercher son collègue penché au-dessus des glaces.

— On a eu un call.

— Je peux pas croire qu'a se soit crissée en bas.

— Come on, c'est pas le temps. Le psy a dit que t'étais prêt à revenir à job.

— On a enterré un cercueil vide.

— Je le sais, j'étais là.

Desbiens tira Girard par le bras pour le forcer à revenir vers le parking du Vieux-Port. De chaque côté de la rivière, les lampadaires brillaient déjà.

Desbiens embraya la première, quitta le stationnement et tourna à droite sur le boulevard Saguenay. Il actionna les gyrophares le temps de brûler la lumière rouge, dépassa le terminus d'autobus et roula jusqu'à la rue Price. Il parqua la voiture de patrouille en face du restaurant à hot-dog Chez Joachim. Sur un lampadaire, une pancarte du Parti conservateur avec la face maigre à Jules Tremblay pendait de côté, couverte de plaques de sel, oubliée depuis la fin de la campagne électorale fédérale. Derrière les lunettes aux montures dorées, ses yeux de fouine brillaient d'une confiance insupportable.

— Je m'excuse pour tantôt, dit Girard.

— C'est pas grave. Je te payerai une bière après le shift.

Les deux patrouilleurs sortirent dans l'air glacial où planait une odeur de friture. Un carton de pizza graisseux traversa l'intersection en tourbillonnant.

Le 21 rue Price se dressait devant eux, long bloc à appartements de quatre étages, sans voisin immédiat en dehors de l'église Christ-Roi. Dans les appartements, des lampes brillaient derrière des stores maganés et des couvertures trouées qui servaient de rideaux. Les balcons, garnis de quelques chaises de patio en plastique, étaient soit vides, soit pleins de déchets. Au-dessus de l'entrée couverte de graffitis, une pancarte défraîchie portait l'inscription suivante : « Nouvelle administration. 1½, 2½, 3½, 4½ à louer. » Le crack house de Saguenay, la piquerie municipale.

La majorité des locataires étaient des drogués pas sevrables, des alcooliques, des dealers, des punks et des malades mentaux. À l'époque où il était encore maire de Saguenay, Jules Tremblay avait fait de la démolition du 21 rue Price une priorité. « C'est un vrai nid de coquerelles, qu'il disait, une invention de Satan. » Si on excluait la disparition de la prière à l'assemblée municipale, ce projet représentait la seule défaite de son mandat.

En général, ils descendaient ici surtout pour des plaintes de bruit, des voies de fait et des overdoses. Depuis des années, la SQ, la GRC et la police municipale essayaient d'endiguer le trafic d'amphétamine cheap et de fentanyl qui était devenu un véritable fléau dans la région, mais à chaque fois qu'ils arrêtaient des dealers, d'autres prenaient leur place.

À l'époque où il faisait encore des Projets spéciaux, Desbiens avait participé au démantèlement de plusieurs laboratoires clandestins. Le mieux caché était celui du chemin Saint-Damien, à Jonquière. Un conteneur enfoui dans le sol, sous une porcherie. Il se rappelait la senteur de désinfectant, les canettes de peinture vides qui traînaient dans les coins, les murs recouverts d'une croûte de craie et le chuintement de l'emballeuse qui continuait de fonctionner à vide. C'était cette pinotte-là, ce speed dégueulasse qui avait envoyé son neveu Frank en désintox la première fois. Et la deuxième.

Une odeur familière flottait dans la cage d'escalier du crack house, mélange de produits ménagers, de pot, de pisse, d'essence, de tabac froid, de robine et de poussière.

Desbiens connaissait chaque appartement, chaque couloir du bloc. Il savait très bien qui vivait au dernier étage, à l'appartement 7. Stéphane Cossette, un ancien motard renié par les

Hells, accro à l'héroïne, une souillure de premier ordre. Le gars avait même dû vendre sa Harley-Davidson pour payer sa dope. Il recevait son chèque de B.S. le premier du mois, le brûlait en trois jours et dealait jusqu'au mois d'après.

L'odeur de crack était remplacée par celle de l'héro qu'on venait de faire bouillir. Avant d'arriver au dernier palier, les deux policiers dégainèrent leurs armes. Une voix d'homme complètement défoncé leur parvenait de l'appartement 7. Cossette. Il posait des questions dans le vide et y répondait tout seul. On n'entendait pas sa blonde.

Un autre gars, vêtu d'un chandail à capuchon rouge, sortit de l'appartement 8 et marcha en direction de l'escalier de secours, à l'arrière du bâtiment.

— Tu te retournes tranquillement pis tu nous montres tes mains. Pas de fuck.

L'homme tourna la tête vers eux avant de commencer à courir vers le fond du couloir. Desbiens le reconnut tout de suite. Dany Gouin. Il était soupçonné dans plusieurs affaires de viol, de recel, de proxénétisme et de vol à main armée.

Desbiens tira une balle de Glock 9 mm qui déchiqueta son mollet et ressurgit de l'autre côté. Gouin gueula de douleur et s'écroula sur le plancher. Desbiens courut vers lui en le gardant en joue.

— Je t'ai retrouvé mon hostie.

Il lui donna deux coups de pieds dans les côtes avant de le fouiller. Une pipe à crack, une boule de papier cellophane vide, un paquet de cigarettes John Player's et un briquet, c'était tout. Gouin se laissa faire en continuant de sourire, complètement gelé. Enfoncés dans ses orbites, ses yeux jaunis le regardaient avec ironie. Il puait la sueur et la dope. À sentir son haleine, on aurait dit qu'il était déjà mort.

— Qu'est-ce tu fais, Pat? On est pas venus pour Gouin.

— Je m'en fous. J'ai une affaire personnelle à régler avec.

Au moment où Desbiens sortait les menottes, la porte de l'appartement 7 s'ouvrit brusquement et claqua contre le mur du couloir. Il vit Cossette, complètement nu, sortir et pointer le canon d'un calibre .12 avant d'entendre la détonation. L'épaule droite de Girard recula d'un demi-pied, et l'agent s'effondra.

Desbiens tira trois balles. Les deux premières atteignirent Cossette en pleine poitrine et l'autre entre les deux yeux. L'ancien motard tomba vers l'arrière, dans le cadre de porte de

l'appartement. Dans sa chute, son index, resté coincé dans le pontet, appuya sur la détente. Les plombs de la cartouche firent éclater un néon qui éclata sur le corps de Girard.

Desbiens se retourna pour finir de menotter Gouin, sauf que le dealer n'était plus couché : il se tenait debout, le Taser dans une main, ses lèvres gercées étirées sur ses dents pourries.

Le policier reçut la décharge dans le cou. Tous ses muscles se contractèrent et il tomba lui aussi sur le plancher, incapable de bouger. La douleur irradiait dans sa poitrine en lui arrachant des larmes de douleur et de colère. Gouin ramassa son pistolet de service en riant, lui donna une deuxième décharge et lui balança un coup de botte à cap dans la gueule avant de disparaître dans la cage de l'escalier de secours.

Une nouvelle odeur se superposait à celles de la poudre de fusil et de l'héroïne, une odeur de brûlé. Une boucane épaisse montait de la cage d'escalier où s'était enfui le dealer. Gouin avait mis le feu au bloc.

Quand ses muscles le lui permirent, Desbiens ravala le sang au goût ferreux qui coulait dans sa bouche et se releva péniblement. Girard ne bougeait plus et son pouls était trop rapide. La balle tirée presque à bout portant l'avait magané. Son uniforme était percé à la hauteur de l'épaule et du biceps, là où s'étaient fichés les plombs du fusil de chasse. Près de la jugulaire, son cou saignait abondamment. Il avait besoin d'une ambulance au plus sacrant.

Desbiens prit sa radio et appela le poste. La voix de Stéphanie avait été remplacée par celle d'un homme qu'il n'avait jamais rencontré en personne. Elle devait se reposer dans sa maison, bien au chaud, avec une tasse de café brûlant ou une bonne bière fraîche.

— Matricule 1123 pour la répartition. Je demande des renforts au 21 rue Price. Je répète, je demande des renforts au 21 rue Price. J'ai un suspect armé en fuite. Dany Gouin, regardez son dossier.

— Bien reçu matricule 1123. On envoie une voiture de patrouille.

— Appelez des ambulances : Girard est blessé pis on a deux victimes. Callez aussi les pompiers, y a le feu dans bâtisse.

Desbiens enjamba le cadavre de Cossette. Des tatouages à l'encre bleu décolorée décoraient son corps mou et flasque. Le nom d'un amour de jeunesse, inscrit dans un cœur mal tracé, demeurait illisible. L'impact de la balle avait à moitié déchiqueté son crâne, bouillie de sang, de cervelle et d'os broyés.

Sa blonde était couchée en boule sur le lit, les draps enroulés autour de ses jambes maigres, une seringue et un garrot posés sur l'oreiller. Le creux de ses coudes était parsemé de trous de piqûres anciennes, mais l'une semblait très récente, le sang n'avait pas encore croûté. Il la retourna pour vérifier son pouls. Rien.

Son visage gonflé n'était plus qu'un masque grotesque : Cossette l'avait battue sauvagement, mais l'héro l'avait peut-être achevée. Une dose massive, mortelle. Un suicide ou un meurtre camouflé. Il faudrait attendre l'autopsie pour en être sûr.

Dans le couloir, la fumée était devenue suffocante. Il enleva sa chemise et l'enroula autour de son nez et de sa bouche avant de ramper vers son collègue. En passant devant l'appartement 8, dont la porte était restée ouverte, il aperçut un homme étendu sur un matelas posé directement par terre. Il lui cria d'évacuer le bâtiment, mais l'autre ne bougea pas. *Y doit déjà être mort. Ça en fera un de moins, bon débarras.*

Le policier hissa son collègue sur son épaule et commença à descendre les marches.

II.

Le politicien

Hôpital de Chicoutimi

Avril 2020

Le soir des saintes Pâques chrétiennes, Jules Tremblay ouvrit les yeux pour la première fois en six ans.

Il était couché sur un lit d'hôpital étroit, seul dans une pièce blanche. Son bras était relié par un cathéter à un soluté rempli d'un liquide clair. Son corps était dissimulé par une tunique d'hôpital bleu ciel, d'où sortait un long tube qui rejoignait un petit sac de plastique. Il souleva le tissu et regarda en dessous : le tube sortait de son pénis. Il voulut crier pour qu'on vienne l'enlever sur-le-champ, mais le son de sa voix fut étranglé par un autre tube qui lui rentrait dans le nez jusqu'aux poumons. De l'autre côté de la porte restée ouverte, Jules voyait passer

des infirmières et des patients, mais personne ne faisait attention à lui. Il trouva le bouton d'alarme et appuya dessus.

Quand l'infirmière de garde arriva devant lui, il eut l'impression de la connaître depuis toujours. Elle s'adressa à lui de sa voix douce et mélodieuse. C'était l'un des anges du chœur qui l'avait bercé pendant des siècles.

— Monsieur Tremblay?

Il croisa son regard et leva la main pour lui montrer qu'il était réveillé. Océane – c'était son nom, il s'en rappelait maintenant – sortit son téléphone cellulaire et composa un numéro.

— Bonsoir, Docteur. Vous m'aviez dit de vous appeler si ça finissait par arriver. Non, je vous le jure, il est réveillé. Jules Tremblay est de retour.

III.

Le sergent

Centre-ville de Chicoutimi

Janvier 2023

Avec des napkins McDonald's, Desbiens essuya son uniforme poisseux de sang. Il mit le chauffage au maximum et gratta le givre de la vitre pour mieux voir l'incendie.

Malgré les efforts des pompiers, des langues de flammes de plus en plus longues léchaient le revêtement de clapboard de vinyle, dont la couleur jaune passait lentement au noir, avant de se mettre à fondre. Une colonne de fumée sombre mêlée de tisons et de déchets enflammés s'élevait vers les étoiles, soufflée par le vent en direction de l'église Christ-Roi. Une autre équipe de pompiers arrosait le toit du sanctuaire pour éviter que le feu s'étende là aussi.

Une dizaine de junkies étaient assis au chaud dans un fourgon-cellulaire, en train de pleurer la disparition de leur drogue. Ceux qui n'avaient pas pu sortir par eux-mêmes étaient tirés hors du brasier par les pompiers. Des vivants, d'abord, des locataires trop gelés pour sacrer le camp, évanouis à cause des vapeurs toxiques, ou les deux. Puis les morts. Le cadavre de Cossette, celui de sa blonde. Desbiens en vit aussi un autre, plus jeune, dont il ne pouvait pas détailler les traits. Le gars de l'appartement 8.

Le lieutenant Fortin cogna dans la vitre du côté passager et lui fit signe de débarrer la porte. Desbiens actionna le bouton de déverrouillage et le boss prit la place de Girard.

— Pat... Veux-tu ben me dire que c'est que t'as encore calissé?

— On a répondu à un appel. Ç'a mal viré.

— Je le sais, ça, que ç'a mal viré. Tu me prends-tu pour un con?

— Non.

— Si j'ai bien compris, toi pis Girard fallait que vous alliez voir si la blonde à Cossette voulait porter plainte pour voies de faits.

— Ouais.

— J'ai pas fini. Après ça, vous avez croisé Gouin. Là, je suppose que t'as voulu l'arrêter tout suite à cause de ce qu'y a fait à Frank. T'as peut-être même tiré dessus. Je me trompe-tu?

— Non.

— Pis pendant ce temps-là, quelqu'un a tiré sur Girard avec un fusil de chasse. Cossette, je suppose?

— C'est ça.

— O.K. Va falloir que tu répètes ça aux Affaires internes la semaine prochaine. Évidemment, tu vas être suspendu avec salaire jusqu'à ce que l'enquête soit finie. Après l'enquête, là, je peux pas dire... Depuis l'affaire Gagné, y a ben du monde qui veut ta peau.

Desbiens sortit un paquet de Québec Classique de sa poche. Il en prit une et l'alluma avec une allumette.

— Tu sais que c'est interdit de fumer dans un char de police?

— Je suis déjà suspendu.

Le lieutenant étira les lèvres pour sourire.

— J'ai toujours aimé ton style, tu le sais. T'es un franc-tireur. Un cow-boy.

Desbiens cracha une bouffée de fumée devant lui et examina ses mains. Le sang de Girard tachait le bout-filtre de la cigarette.

— J'avais réussi à te faire transférer dans une patrouille au lieu de te faire crisser dehors. Ça faisait deux mois, deux mois hostie, tu pouvais pas te tenir tranquille en attendant que les choses se tassent? J'aurais sûrement pu te remettre dans l'unité anti-drogue d'ici deux ans. Cette fois-là, je peux rien te promettre.

— T'es mieux de pas faire de promesses que tu peux pas tenir.

Le lieutenant consulta son téléphone et le remit dans sa poche.

— J'ai encore beaucoup de job avant de retourner chez nous. C'est de ta faute, ça... Toé, crisse-ton camp de la scène de crime. Je veux pas que tu croises les journalistes. (Il pointa le camion de TVA Nouvelles garé dans le stationnement du salon de coiffure Création Caméléon.) Va prendre l'air pendant que ça se calme. Le plus loin possible.

Le chef des opérations de la Sûreté municipale de Ville de Saguenay claqua la portière avant de retourner vers ce qui restait du 21 rue Price.

*

Desbiens remonta la rue Saint-Timothée jusqu'à ce qu'elle devienne la rue de la Chute. Il traversa le quartier de maisons mobiles et arriva au cul-de-sac où il vivait. Sa roulotte, achetée pour une bouchée de pain moisi après son divorce, était la dernière de la rue, au pied d'une falaise qui marquait l'entrée du parc de la rivière du Moulin. Derrière, la forêt mixte se prolongeait jusque dans la réserve faunique des Laurentides.

Desbiens traversa la haie de cèdres et entra dans la roulotte par la porte de côté. Sans enlever ses bottes, il se rendit à la salle de bains. Il fit couler de l'eau brûlante et se déshabilla. Son visage ridé n'était pas beau à voir : les yeux encore plus cernés que d'habitude, les cheveux croûtés de sang, les joues et le front couverts de suie. Quand son reflet fut effacé par la buée, il entra dans la douche. Il dut se laver deux fois les cheveux pour faire partir l'odeur de crack et de fumée.

IV.

*La neurologue**Hôpital de Chicoutimi**Avril 2020*

Victoria remit son téléphone dans sa poche.

— Mon amour, j'ai une affaire urgente à l'hôpital.

— T'étais pas de garde ce soir, il me semble.

— C'est un cas particulier. Il faut vraiment que j'y aille.

— Je t'attends pour le dernier épisode?

— Je sais que tu pourras pas. Je l'écouterai une autre fois.

Son mari but une gorgée de pinot gris en haussant les épaules. Vingt ans plus tard, il se demandait toujours pourquoi il avait quitté Outremont pour suivre sa femme dans cette ville perdue. Il avait toujours détesté l'hiver interminable de Saguenay, et surtout son ancien maire, ce fou de la religion qu'il considérait comme un faux pape de région.

La neurologue laissa son assiette à peine entamée sur la table et marcha vers le garage. Elle contourna la BMW de son mari pour se rendre jusqu'à sa Mercedes, commanda l'ouverture de la porte et recula dans la rue du Séminaire. Les grandes maisons bourgeoises, illuminées de l'intérieur, s'alignaient de chaque côté du bitume, en haut des talus encore couverts de plaques de neige. La Mercedes remonta la côte jusqu'à la rue Bégin, où elle tourna à gauche vers le complexe hospitalier.

Victoria passa prendre le dossier médical de son patient avant de le rejoindre dans sa chambre privée. Elle en relut les grandes lignes qu'elle pouvait presque réciter par cœur. Pendant un discours qu'il prononçait dans l'église de Saint-Christophe de la Traverse, Jules Tremblay avait été atteint par balle à la poitrine. C'était juste après le Second Déluge, à l'époque où le maire de Saguenay voulait unifier sa ville avec les municipalités du lac Saint-Jean pour fonder une seule grande cité. La presse régionale et provinciale avait été profondément divisée sur la question. Un premier groupe de citoyens critiquait la politique totalitariste du maire; d'autres, des fidèles de Tremblay, voyaient dans cette stratégie de fusionnement l'avenir du monde. Une sorte de nouvelle Union européenne sur le sol

saguenéen. L'attentat, perpétré par le curé de Saint-Christophe, avait mis fin au débat et on avait enterré la question.

L'arme du crime était une carabine de chasse de modèle Winchester et de calibre .303. Heureusement, le projectile n'avait pas frappé Tremblay de manière franche. Par manque de pratique ou en raison du stress, le tireur avait manqué les organes vitaux de sa cible. À vrai dire, comme l'avait confirmé le spécialiste de balistique criminelle de la SQ, la balle avait touché le maire à un angle d'environ 170 degrés, ce qui lui avait permis de dévier sur la cage thoracique. En fait, pour être plus exact – le technicien en criminalistique demeurait formel à ce sujet –, c'était le crucifix de Jules Tremblay qui l'avait sauvé. Un objet en aluminium, lisse et épais, qui avait fait ricocher la balle vers le fond de l'église. Avant de se perdre dans un confessionnal, la balle avait transpercé la paume du maire.

Au niveau de la poitrine, les blessures de la victime – guéries depuis longtemps, à présent – se résumaient à quatre côtes brisées et à un poumon perforé par un éclat d'os. Quant à la paume de sa main droite, les osselets broyés et les tendons déchiquetés ne s'étaient jamais ressoudés correctement. En fait, le trou – car il s'agissait toujours d'un trou, même après toutes ces années – ne s'était jamais refermé. Aucun tissu cicatriciel ne s'était formé sur la chair vive. On ignorait toujours de quelle manière la main fonctionnerait lors du réveil du maire.

C'était un caillot de sang, formé lors de la perforation du poumon droit, qui avait causé l'accident vasculaire cérébral. Cet AVC d'une violence foudroyante avait plongé le maire dans un coma profond qui avait duré depuis l'attentat, jusqu'à aujourd'hui. Des hallucinations d'une rare fréquence dérangeaient son sommeil à chaque nuit. Les contentions avaient même dû être utilisées à quelques reprises.

Jusqu'à la semaine dernière – jusqu'au soir de Pâques – son état était demeuré stable. Pendant l'orage, une tempête bizarre et particulièrement violente pour un début de printemps. Le lendemain matin, l'infirmière de garde, en entrant dans la chambre de Tremblay, avait découvert que la fenêtre avait implosé, probablement à cause d'un éclair. La température de la chambre avait chuté aux alentours de zéro. La peau de son patient était glacée, mais il ne présentait aucun signe classique d'hypothermie. L'ancien maire avait dû être changé de chambre en attendant que la vitre soit remplacée.

Par principe, la neurologue avait commandé une reprise de tous les tests. D'après les examens de base et les radiographies, le froid, effectivement, n'avait endommagé aucune partie externe ou interne du corps de Tremblay. Ses signes vitaux étaient normaux. L'électroencéphalogramme avait toutefois dévoilé une légère anomalie. Une subtile accélération de l'activité cérébrale dans la zone de l'hypothalamus, expliquée vraisemblablement par la vague de perturbations causée par l'AVC. Rien d'alarmant, bien sûr.

Le dossier médical de Jules Tremblay s'arrêtait là. Personne n'avait investigué davantage pour comprendre d'où venait cette anomalie. La neurologue ne voyait d'ailleurs aucune raison pour en informer son patient.

Beaucoup plus tard, lorsqu'elle chercherait à comprendre comment toute cette histoire avait commencé, Victoria vérifierait l'historique des bulletins météorologiques de Météo Média sans rien y trouver: la cellule orageuse du jour de Pâques 2020 n'avait tout simplement jamais été prévue, ni enregistrée. Le site n'en conservait aucune trace.

L'infirmière de garde ce matin-là lui avouerait alors que pour la première fois en six ans, elle avait ressenti un malaise devant Jules Tremblay, comme s'il la regardait à travers ses paupières closes, et qu'elle avait cru entendre sa voix, même si ses lèvres n'avaient jamais bougé.

V.

Le sergent

Centre-ville de Chicoutimi

Janvier 2023

En sortant de la douche, Desbiens marcha vers le bar, ouvrit la bouteille de Canadian Club rouge et s'en versa un grand verre qu'il cala en trois gorgées. Dans la sècheuse, il prit des jeans bleus et une chemise fripée pour remplacer son uniforme. Dans le garde-robe, il trouva

un vieux sac de sport qui n'avait pas servi depuis des années. Il le remplit de vêtements d'hiver, hésita un instant, puis ajouta sa carabine de chasse, des munitions, un carton de cigarettes et deux bouteilles pleines de Canadian Club. Il baissa le thermostat à douze degrés, coupa l'entrée d'eau et mit sa froque de ski-doo Arctic Cat, une tuque et des gants noirs.

Il démarra la voiture de patrouille et retourna au centre-ville. À partir du boulevard Saguenay, on pouvait voir la colonne de fumée qui s'élevait du crack house, poussée par le vent en direction des Monts Valin. Il alla se parquer au QG de la Sûreté municipale, sur la rue de l'Hôtel de Ville. Il redonna ses clefs et son badge, mais garda le Glock de Girard.

Dans le stationnement, il retrouva son pick-up F-150 à sa place habituelle. Il démarra la chaufferette au maximum et alluma la radio. À Radio X, Richard Courchesne gueulait encore contre les Chinois.

— Câlisse, c'est nos Monts Valin, on va pas se laisser dire par personne à qui c'est qu'on peut vendre la roche. La saguenite, c'est notre fierté régionale, on peut pas...

À Rouge FM, une chanson de La Voix junior. Au 98.3, l'avant-match des Saguenéens. À Espace Musique, Desbiens trouva enfin quelque chose d'intéressant. Du blues. Une vieille chanson de Robert Johnson, *Hellhound on my Trail*.

Il arpenta la basse-ville pendant une demi-heure à la recherche de Dany Gouin, puis remonta la rue Petit – presque une ruelle – et laissa son pick-up devant une maison d'un étage pitoyable. Des gouttes de sang tachaient le trottoir jusqu'à la cour d'un bloc à appartements, où la piste s'arrêtait net. Quelqu'un était venu en char pour ramasser Gouin. Il faudrait demander au lieutenant Fortin d'interroger tous les habitants de l'intersection pour savoir s'ils avaient vu quelque chose de bizarre. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin pourrie. C'était le quadrilatère le plus louche de la région.

Une recrue à peine sortie de Nicolet, le visage constellé de boutons blancs et rouges, lui ordonna de s'éloigner de l'incendie. Desbiens, gardant pour lui une insulte bien méritée, contourna le barrage policier pour se rendre au casse-croûte Chez Joachim. Dans les maisons, toutes les lumières étaient allumées. Une dizaine de curieux à demi attardés, vêtus de pantalons de jogging troués et de manteaux démodés, fumaient des cigarettes sur leur balcon pour mieux assister au brasier. Une seule ambulance était encore stationnée sur la rue Price.

Desbiens poussa la porte et s'assit sur un des tabourets de fer du comptoir. Quand le serveur vint le voir, il commanda deux hot-dogs all dressed, une petite poutine et une liqueur en cannette. Au-dessus des friteuses, une immense télévision montrait la grosse face à Denis Lévesque qui animait une émission spéciale sur l'incendie criminel du 21 rue Price. Après avoir fait un résumé douteux de ce que la police avait révélé jusqu'à présent – autrement dit, rien –, il donna la parole à un journaliste local présent sur les lieux, Simon-Pierre Murdock.

Derrière lui, les pompiers continuaient d'arroser le toit de l'église Christ-Roi et le crack house. Les rubans jaunes « Police Line Do Not Cross » étaient tendus au maximum par les rafales de vent. Murdock portait une tuque ridicule, une veste de TVA Nouvelles et s'exprimait difficilement, comme si sa bouche était gelée. C'était sûrement le cas.

La caméra opéra un zoom arrière pour faire apparaître un pompier.

— Je suis maintenant en présence de Pierre Poirier, le chef de la brigade qui combat actuellement les flammes. Que pouvez-vous me dire sur ces événements qui se déroulent en direct?

— La direction du service incendie de Saguenay, en accord avec la municipalité, a pris la décision de laisser brûler le bloc à appartements. Les conditions météo extrêmes nous empêchent de travailler de façon optimale. Nous avons de toute façon réussi à évacuer tous les locataires et...

Le serveur déposa une assiette ovale devant Desbiens. Le fumet des saucisses cuites à la vapeur lui donna un haut-le-cœur. Il n'arrivait pas à s'enlever de la tête l'image de la blonde de Cossette sur son lit de mort, son visage tuméfié, son avant-bras couvert de piqûres. Cette enquête devrait lui revenir. Si seulement il n'avait pas tiré sur Gagné l'année d'avant... Le dégoût se mêlait maintenant à la colère et à la honte de l'échec. À contrecœur, il prit une bouchée de frites, la mâcha longuement jusqu'à en faire une pâte presque liquide, puis l'avalala avec une gorgée de Coke.

À la télé, le journaliste fut remplacé par la face de Lévesque. Grâce à une vidéo Face Time, l'animateur était en communication avec le député conservateur de Chicoutimi-Le Fjord, Jules Tremblay. La connexion de mauvaise qualité déformait les traits du visage de fouine pixélisé de l'ancien maire de Saguenay.

— Et vous, monsieur le député, qu'est-ce que vous pensez de la situation?

— Je leur ai toujours dit à mes conseillers qu'il fallait démolir cet édifice-là. C'est pas chrétien, ce qui se passait là. La drogue, à Saguenay, on n'en veut pas...

Desbiens continua de piocher dans sa poutine en essayant de chasser ses idées noires. Le goût pâteux des patates lui laissait un arrière-goût amer dans la gueule. Il commanda un deuxième Coke au serveur.

— Pour moi, c'est un acte de Dieu. Une punition divine pour punir tous les péchés...

— J'ai toujours hagi ça, moé, ajouta le serveur.

L'homme était penché au-dessus des deux hot-dogs. Il postillonnait en parlant.

— Une fois y ont tiré su le restau. Dans c'te vitre-là. (Il pointait la fenêtre qui donnait sur le 21 rue Price.) C'tait juste au gun à plomb, une chance... Y a quand même fallu changer de vitre. Ç'a coûté un bras, j'te dis. Ça me rappelle quand j'tais tireur d'élite en Bosnie. Mais moé, j'avais pas juste un gun à plomb pis j'tirais sur des têtes. Des vraies têtes.

Le monologue du serveur fut interrompu par la sonnerie du téléphone de Desbiens. Il le sortit de la poche de sa froque pour lire le numéro : 418-812-1317. Le cellulaire personnel du lieutenant Fortin.

— Hello?

— T'es où Pat?

— Chez nous. Je reste loin de la scène de crime, comme tu m'as dit de le faire.

— Ton pick-up est parké en face de Chez Joachim. Je t'ai vu par la fenêtre. Paye ta facture pis rejoins-moi dehors.

Desbiens prit une dernière gorgée de Coke, déposa vingt piastres sur le comptoir et sortit du casse-croûte. Il s'alluma une cigarette en regardant les flammes danser. Le chef sortit de son VUS de la Sûreté et vint le rejoindre.

— J'ai des mauvaises nouvelles. Faut que tu viennes voir quelque chose. Suis-moi avec ton pick-up.

— Y ont trouvé Gouin?

— Non.

— Qui d'abord?

— Frank.

— Frank qui? François Brassard, mon neveu?

À voir la face de cul du patron, Desbiens avait visé dans le mille.

— De quoi tu parles? Y travaille dans mine de saguenite, sur les Monts. Qu'est-ce qu'y pouvait bien crisser au 21 rue Price? Anyway, y est supposé être clean, y a pas touché à la dope depuis qu'y a rentré à Polytechnique, ça doit faire pas loin de dix ans.

— J'en ai aucune maudite idée, Pat.

*

En chemin, le lieutenant Fortin reçut un appel sur la radio du VUS. C'était le sergent Bouchard, qui commandait les agents postés à l'hôpital.

— Lieutenant, Simard est encore aux urgences. Le chirurgien est en train d'essayer de retirer tous les plombs de son épaule. Sans sa veste pare-balles, y était mort. En plus des trois morts confirmés, on a aussi deux junkies brûlés au troisième degré, trois autres qui ont des problèmes pulmonaires. Les médecins essaient de faire la part des choses entre ce qui datait d'avant l'incendie pis ce qui est arrivé à soir.

— Je tolère pas l'humour, Bouchard, tu le sais.

— Désolé, lieutenant.

— Je veux ton rapport sur mon bureau d'ici demain matin à la première heure. Bonne soirée.

Fortin baissa le volume de la radio et vérifia que le pick-up de Desbiens était toujours derrière lui. Les deux véhicules remontaient la côte de la rue Jacques-Cartier. À la lumière, le lieutenant tourna à gauche sur Saint-Vallier, puis à droite dans le parking de l'hôpital. Il ralentit et laissa son VUS devant une entrée latérale. Desbiens parqua son F-150 à côté.

— Pourquoi on entre pas par l'entrée principale?

— C'est plus vite par là.

— On va pas aux urgences?

— Non. Arrête de poser des questions pis viens-t'en.

Le lieutenant devança Desbiens dans un escalier qui descendait au sous-sol, puis dans un couloir que les deux hommes connaissaient très bien. Celui qui menait à la morgue.

VI.

*La neurologue**Hôpital de Chicoutimi**Avril 2020*

Aux alentours de dix-neuf heures, la docteure Dubuc donna son autorisation pour l'extubation. Avec précaution, l'infirmière retira la sonde urinaire, le cathéter de perfusion, la sonde gastrique et le tube d'assistance respiratoire. Au moment où ses orifices se libéraient, le patient grimaçait en laissant échapper un gémissement. Victoria examina ses signes vitaux : pupilles dilatées, pouls régulier, légèrement plus rapide que pendant le coma, pression stable, température corporelle à 37,4 degrés Celsius.

Elle resta assise sur une chaise droite, à l'autre bout de la chambre, pendant qu'Océane lavait le corps maigre de Jules Tremblay. Le vieil homme avait perdu dix kilos depuis son arrivée à l'hôpital et ses cheveux gris étaient devenus clairsemés. Sous sa jaquette, la peau était blanche, sans pilosité. Les côtes s'étaient bien remises en place : on ne pouvait pas deviner qu'elles avaient été brisées. Le lourd crucifix d'aluminium, légèrement incurvé, pendait sur le côté de la cage thoracique, éclairé par la lumière du néon qui se reflétait sur les deux axes du métal chatoyant.

Océane déroula ensuite le tissu souillé entourant la main droite du maire. Sa blessure était un trou large d'environ trois centimètres dont les contours commençaient à peine à cicatriser. Avec un linge désinfectant, l'infirmière nettoya le sang et le pus qui suintaient de la plaie, puis fit un nouveau bandage.

De sa main valide, Jules Tremblay toucha le morceau de tissu en marmonnant. La neurologue se rapprocha et pencha la tête pour mieux comprendre. Elle discernait quelques mots, sans toutefois pouvoir reconstituer des phrases complètes. Elle sortit son carnet et un crayon pour les noter : « Saguenay-rédemption-troupeau-berger ». C'était tout.

Le marmonnement fut interrompu par une nouvelle crise d'hallucinations. De sa main blessée, l'ancien maire lui saisit le poignet. Victoria essaya de se dégager, mais la poigne était trop ferme. Elle sentait les doigts de son patient comprimer douloureusement les tendons de son avant-bras. La peau était froide, sauf au centre, sous le bandage, où elle avait

l'impression d'être en contact direct avec le sang chaud de la plaie. Le regard délirant de Tremblay était plongé dans le sien. Cette fois, elle comprit parfaitement ses paroles. « Il va revenir. »

— De qui vous parlez? Du terroriste, le prêtre de Saint-Christ? Il est mort.

La main de Tremblay libéra le poignet de la neurologue et se referma sur la barre de fer du lit. Tout son corps se crispa, comme parcouru par un choc électrique, et des larmes coulèrent de ses yeux révoltés. La crise dura environ trente secondes, puis son corps soudain flasque s'affaissa. Ses paupières se refermèrent et les signes vitaux se stabilisèrent.

Victoria massa son poignet endolori. Des dizaines de petites aiguilles se plantèrent dans son poing alors que le sang recommençait à irriguer ses veines. Devant elle, son patient dormait normalement pour la première fois en six ans, un rictus énigmatique retroussant les coins de ses lèvres.

VII.

Le sergent

Hôpital de Chicoutimi

Janvier 2023

La morgue de Chicoutimi ne se trouve sur aucune carte. Sur le site web de l'hôpital, un plan du complexe est disponible, mais la morgue n'est mentionnée nulle part. Il faut avoir une excellente raison pour se retrouver dans la cave de l'aile A. Ou une mauvaise raison, ça revient au même.

Devant la salle d'examen, il tomba face à face avec Andrée, son ex-femme. Il ne l'avait pas vue depuis le mois de juillet. Elle avait continué de prendre du poids depuis leur divorce, engraisée par le vin cheap, les antidépresseurs et la malbouffe. Son mascara avait coulé sur son visage bouffi jusqu'aux coins de ses lèvres recouvertes d'un rouge à lèvres foncé. Son œil droit était agité par un tic nerveux et le blanc de ses yeux était parcouru de vaisseaux sanguins éclatés. Elle était complètement soûle, complètement gelée, ou les deux. Sûrement les deux. Desbiens ressentit un bref sentiment de pitié qui s'évanouit rapidement.

— Qu'est-ce tu fais là?

— Le coroner m'a appelée.

— Tu pues le kangourou.

— C'est du Wallaroo.

— Ça reste le pire vin d'épicerie disponible sur le marché.

— Tu peux ben parler, toi, avec ton whisky. C'est dégueulasse, du Canadian Club, je sais pas comment tu fais pour acheter ça. Si tu buvais moins, tu serais peut-être monté sur les Monts pour aller voir Frank. Je suis sûre que tu l'as même pas vu depuis qu'y est revenu au Saguenay. Pis combien de fois t'étais monté le voir à Rouyn? Zéro. Par contre, quand y était en Afrique dans les mines de diamant, là, tu t'étais payé un beau voyage...

— Le site de la mine est interdit au public.

— Mais c'est Frank le boss! Y aurait pu te laisser passer, toi. T'es son père adoptif, quand même. Ou ben vous auriez pu vous retrouver au lac des Canots, je sais pas. Ben non, à place, tu continues de jouer ton rôle de détective de série B. Tu vaux rien, t'es rien. Non, c'est pas vrai, t'es pas rien : t'es un crisse de macho imbécile qui se pense tellement intelligent. Je suis sûr que ton père a fait exprès de crever quand t'avais dix ans. Y voulait plus te voir ta face d'enfant de chienne. Tant mieux pour lui, ç'a y a évité de voir à quel point t'a mal viré... Ç'a t'a servi à quoi de devenir un tueur de talibans, à quoi, hein? À rien. À rien hostie. Tout ça pour te recycler dans police pour continuer à casser des gueules pis te retrouver pas de job du jour au lendemain. Dire qu'à un moment donné, t'en faisais du cash, pis du gros cash à part de d'ça...

— Ça t'a jamais dérangée d'en avoir. Tu t'es jamais gênée pour le dépenser non plus. Je te retrouvais n'importe où en ville, à te souler la gueule, à sniffer de la coke pis à te faire fourrer par n'importe quel gars. T'es toujours restée aussi vulgaire. Une crisse de colonne.

— Fuck you Pat.

— Comme tu veux. De toute façon, c'est pas le moment de régler nos vieilles histoires. Ça fait cinq ans qu'on est divorcés pis on a pas encore réussi. On réussira sûrement jamais.

La porte de la salle d'examen s'ouvrit doucement et le coroner leur fit signe de le suivre. C'était un grand homme maigre au visage blême et d'un sérieux cadavérique.

— Salut Pat. Désolé de te revoir dans des circonstances aussi délicates. Madame, je suis le docteur Pierre Dubois. Toutes mes condoléances.

Il ouvrit un tiroir d'acier inoxydable, qui glissa sans faire de bruit, et releva le drap blanc. En dessous, couché sur la planche, François avait l'air endormi, mais sa peau était trop pâle, ses membres trop raides.

— Votre neveu a été retrouvé sans vie au 21, rue Price. Son corps a été récupéré par les pompiers il y a environ deux heures. Le moment exact du décès sera déterminé demain à Québec, pendant l'autopsie légale. (Il pointa les avant-bras de François.) Les piqûres remontent à plusieurs années, mais les pompiers m'ont dit qu'il y avait des sacs de pilules dans l'appartement. Les tests sanguins devraient nous indiquer la présence d'autres substances potentiellement mortelles et s'il y a eu une dose létale. À première vue, on voit aucune trace d'asphyxie apparente, donc c'est pas la fumée non plus qui a causé sa mort.

D'une main tremblante, Andrée caressa le tatouage qui ornait la poitrine de son fils adoptif. Un aigle déployant ses ailes au-dessus d'une chaîne de montagnes.

VIII.

Le politicien

Quartier des oiseaux, Chicoutimi

Avril 2020

L'enveloppe matelassée portait l'adresse de la firme de génie-conseil Génivore, sur la rue Racine. L'ancien maire remercia le facteur et referma la porte derrière lui.

C'était une journée grise et pluvieuse. Le déshumidificateur fonctionnait à plein régime et Jules le vidait plusieurs fois par jour, sans réussir à faire disparaître les lancinantes douleurs arthritiques qui tenaillaient sa cage thoracique, à l'endroit où la balle du prêtre de Saint-Christophe l'avait atteint. Quant à sa main, malgré le cocktail de médicaments prescrit par son médecin, elle n'était qu'une masse de chair et de sang qui le torturait. La blessure au creux de la paume ne guérissait pas. Ce n'était d'ailleurs pas une coïncidence que son coma

ait été provoqué par un serviteur de Dieu. Ce prêtre lui avait permis de faire tous ces rêves prodigieux pendant son sommeil. Des cauchemars aussi, dont il se rappelait moins. Seules quelques images furtives surgissaient parfois la nuit, alors qu'il dormait près de sa femme.

Depuis une semaine, Tremblay avait arrêté de prendre ses antidouleurs. Il se contentait de les laisser fondre dans un verre d'eau qu'il vidait ensuite dans la cuvette de toilette. La souffrance était redevenue presque insoutenable et son sommeil irrégulier. Puis il avait fini par s'y habituer. La douleur était devenue une seconde nature, semblable à la couronne d'aubépine du Christ.

La voix de Dieu, surtout, avait gagné en clarté et en puissance. Il lui avait expliqué que le cocktail de médicaments prescrits par les docteurs n'était pas uniquement composé d'antidouleurs et d'anticoagulants; non, les docteurs y avaient sournoisement glissé des antipsychotiques et des antidépresseurs qui devaient calmer Son appel et lui faire perdre la foi.

« Ils se trompent. Jamais ils ne réussiront à Me faire taire. J'ai une grande mission pour toi, et tu iras jusqu'au bout. »

De quoi est-ce que vous parlez, Seigneur?

« Sois patient. Le temps viendra. »

Tremblay s'assit à son bureau de travail, face à la rue résidentielle. Un crachin tombait sur les bancs de neige réduits à des monticules noirs. Des rigoles charriaient l'eau chargée de sel et de sable jusqu'à la grille d'égout. Il eut une pensée pour toutes ces maisons vides, à ces travailleurs qui perdaient leur emploi l'un après l'autre à cause de la mauvaise gestion des affaires de la nouvelle administration municipale. La région s'appauvissait. Bientôt elle ne serait plus qu'un désert de roche et de glace que fuiraient toutes les compagnies.

Tremblay déchira l'enveloppe à l'aide d'un coupe-papier, lut rapidement la lettre de présentation du projet et passa tout de suite au plan. Sur la première page, la simulation par ordinateur montrait la demeure perchée sur un cran de roche, à Arvida, sur un terrain qu'il avait acquis à Rio Tinto Alcan. La maison ovale, entièrement construite en aluminium, représenterait l'achèvement absolu du rêve d'Arthur Vining Davies, le fondateur de la ville-usine d'Arvida, ainsi qu'un hommage imputrescible au crucifix qui lui avait sauvé la vie. Elle lui survivrait, comme elle survivrait aux générations des trois cents prochaines années.

Dans les pages suivantes, des plans détaillaient la disposition des pièces : son bureau serait à l'étage, face au Saguenay, à côté d'un grand salon, d'une salle de bains et de sa chambre. Au rez-de-chaussée, il y aurait la cuisine, un autre salon, une deuxième salle de bains et la chambre de son épouse.

La suite du document proposait un échéancier de travail et un estimatif des coûts du chantier. Les matériaux étaient moins chers qu'il se l'imaginait. Cette demeure unique lui demanderait à peu près trois fois le prix d'une maison d'architecte standard.

Jules Tremblay remit les feuilles dans l'enveloppe et contacta Denis Grégoire, qui répondit à la deuxième sonnerie.

— Je veux que le chantier commence au plus tard la semaine prochaine. La maison doit être prête à la fin de l'été. (Il laissa l'ingénieur protester pendant deux minutes avant de lui couper la parole.) Je te rappelle que je connais tous les secrets de ta firme. Tu voudrais pas que le Quotidien écrive un article sur vous autres, j'imagine? Pis la SQ, je pourrais l'appeler tout de suite pour lui dire deux ou trois mots...

Sans même prendre la peine d'écouter la réponse de Grégoire, Tremblay reposa le téléphone sur son socle. Il rapprocha son ordinateur portable et lut ce qu'il avait écrit au moment où l'arrivée du facteur l'avait interrompu. Puisqu'il devait taper à une main, la tâche était longue et laborieuse, mais il persévérerait.

Chapitre I : Comment la foi sauvera le monde

*À la bonne Sainte-Anne, qui m'a supporté dans toutes mes épreuves,
Je me propose ici de relater les faits suivant l'attentat qui m'a plongé dans le coma. Dans mon sommeil, j'ai d'abord cru que j'étais mort. Je me trouvais dans un lieu obscur, effrayant. Des silhouettes passaient autour de moi et me manipulaient sans ménagement. J'ai été ausculté, analysé, presque disséqué. Les êtres sombres me parlaient souvent, j'avais l'impression qu'ils s'adressaient à moi directement dans ma tête. Entre eux, ils discutaient d'échantillons*

sanguins, de prélèvements de plasma. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que j'étais dans un hôpital...

La première fois que Dieu m'a parlé de ma mission, j'étais encore dans le coma. Par la région du Saguenay naîtra la salvation de la race humaine. Par nous passera la rédemption d'une espèce pervertie, la renaissance de la foi chrétienne. Le troupeau a besoin d'un berger.

Il tapa une nouvelle phrase et l'effaça aussitôt. *Il faut que le monde change.* Il la recommença trois fois sans toujours être satisfait.

Le monde doit changer.

Il faut changer le monde.

Le monde est appelé à changer.

IX.

Le sergent

Centre-ville de Chicoutimi

Janvier 2023

Andrée sortit le quatre litres de Wallaroo du frigo et le posa sur le comptoir en mélamine. Elle prit deux grandes coupes dans l'armoire, les remplit aux trois quarts.

— Tiens.

Desbiens accepta le verre et en but une gorgée. Le liquide rouge sang, trop froid, coula dans son œsophage. Il n'avait jamais réussi à aimer le vin, encore moins le vin d'épicerie.

Couché sur son tapis, sous la fenêtre, le chien d'Andrée le fixait de ses petits yeux noirs. Un bichon maltais dont les poils jadis blancs, après quinze ans de fumée secondaire, avaient pris une teinte jaunâtre. Buddy. Le sergent avait toujours détesté le chien de son ex-femme, et cette haine était réciproque. Il avait parfois rêvé de placer une aiguille dans sa bouffe, mais il ne l'avait jamais fait.

Son ex-femme s'assit à côté de lui sur le divan en cuirette, trop proche à son goût. Le policier pouvait sentir la fragrance florale, entêtante, de son parfum de grand-mère et, quelque part en-dessous, l'odeur aigre de la sueur. En plus, ses cheveux bouclés dégageaient une odeur de noix de coco qu'il était loin d'apprécier.

Andrée but la moitié de son verre, puis soupira de contentement. Ensuite, elle prit une petite boîte rose sur la table de chevet et l'ouvrit. Elle prépara une longue ligne de poudre qu'elle renifla avec un vieux billet de vingt piastres. Andrée entreprit ensuite de se rouler un joint, mais ses mains tremblaient trop. Quand le pot tomba sur le tapis usé, elle sacra et s'alluma une cigarette de contrebande.

Desbiens en prit une aussi et inhala une profonde bouffée de tabac brûlant. À travers le nuage de fumée, il examina la nouvelle piaule de son ex-femme. Il avait vu des crakhouses moins à l'envers. Le seul éclairage provenait du néon de la cuisinière et du lampadaire de la rue Laval. Le tapis brun puait le renfermé, la cendre et la pisse de chien. Les murs étaient si sales que Desbiens croyait discerner des coulisses de nicotine, mais il faisait trop noir pour en être certain.

Andrée termina son verre et se leva pour le remplir. Elle revint s'asseoir sur le divan de faux cuir, encore plus proche de Desbiens, écrasa son indienne dans le cendrier déjà plein de mégots et en alluma une autre.

— François est venu me voir y a deux, trois semaines, juste avant Noël. Y est arrivé à pied, habillé comme un punk. Y m'a dit qu'y s'était sauvé de l'hôpital.

— Tu l'as caché?

— N'importe qui aurait fait la même chose. T'es jamais allé, toi, au D-9, tu sais pas ce que c'est... Être tout seul tout le temps, drogué jour et nuit, sans savoir quand est-ce tu vas sortir pis si y a même quelqu'un qui sait encore t'es qui. Tout le monde devrait y aller au moins une fois, au D-9. Ce serait plus facile de comprendre ben des affaires après ça.

— Pis après?

— Je l'ai laissé dormir dans cave, j'y faisais à manger autant que je pouvais, j'ai même slaqué la coke. Y avait pus une cenne, qu'y disait, pis y allait mal en câlisse... Quand la police est venue me voir, je leur ai dit que je l'avais jamais vu. Y ont pas eu le choix de me croire.

— Pis tu l'as laissé repartir? François, le gars à ma sœur?

— J'avais pas le choix. Y me faisait peur, je le reconnaissais pus. Y faisait des cauchemars toute la nuit, pis y se réveillait en criant. Y délirait, ça avait aucun estie de bon sens. Ben crère, ça me réveillait aussi... J'étais tout le temps fatiguée, j'étais même pus capable d'aller travailler sans m'endormir sur la job. Le 24, y voulait que je cuisine une tourtière pour Noël... Une tourtière, crisse. Tu sais comment j'haïs ça. J'étais tellement fâchée que Frank a décidé de sacrer son camp. J'ai couru après, mais avec mes pantoufles dans neige, j'ai pas réussi à le rattraper. Qu'est-ce tu veux, j'ai toujours haï ça Noël pis la tourtière, tu le sais mieux que moi.

— Je comprends, avec ta famille... Ils réussissaient tout le temps à nous faire monter au Lac pour le réveillon. Tu le sais que je les ai toujours haïs. Ta famille, c'est une hostie de gang de crosseurs pis de B.S.

— Pis toi, t'étais tout le temps soûl. Y a même des années, t'avais tellement bu que tu nous racontais tes histoires de l'armée... Tu traumatisais tout le monde pis tu t'en rendais même pas compte. Pis à un moment donné, de même, pour aucune raison, fallait repartir. T'étais même pas capable de chauffer drette, mais c'était tout le temps de la faute aux autres, aux déneigeurs, à tempête. Le lendemain, tu t'en rappelais pas, ben sûr, mais moi j'en dormais pas jusqu'au Jour de l'An.

Desbiens prit une deuxième cigarette dans le sac d'indiennes. Il aspira quelques bouffées en silence, submergé par la rage.

— Qu'est-ce qu'y t'a volé?

— Mon cash. Je devais avoir deux trois cents piastres cash.

Elle avait tourné la tête vers le coin du salon en répondant. Elle mentait.

— C'est toute, t'es sûre? T'es vraiment sûre?

— Si tu tiens vraiment à le savoir, y a pris mon stock de codéine...

Desbiens avala le reste de son vin d'épicerie et lança la coupe contre le mur. Le verre en plastique rebondit sans éclater, ce qui le fit enrager encore plus. Le chien d'Andrée se mit à aboyer furieusement.

— On se reverra à l'enterrement, au printemps. T'es mieux de pas le faire incinérer. D'ici là, je veux pus voir ton hostie de face.

Le sergent Patrice Desbiens claqua la porte et se retrouva dans la rue Laval. Il lança son indienne dans le banc de neige, monta dans le F-150, puis repartit en dérapant vers le pont de Chicoutimi. Au nord, au sommet des Monts Valin, l'immense tour de télécommunications clignotait, œil rouge dans la nuit étoilée. Il n'y avait plus de doute maintenant : il devait remonter là-haut pour comprendre ce qui était arrivé à François.

X.

La femme du politicien

Sur la rive sud du Saguenay, Arvida

Août 2020

Le Hyundai Tucson beige remonta le boulevard Saguenay vers l'ouest et pénétra dans l'immense territoire de Rio Tinto Alcan. Il tourna à droite sur le chemin du Golf, puis tourna encore à droite dans une route de gravier. Au bout de cette allée sans nom, au cœur des Terres-Rompues, la compagnie d'aluminium avait cédé au mari de Johanne une parcelle de son domaine à titre honorifique.

À la fin du printemps, Denis Grégoire l'avait appelée pour lui faire part de la démesure insensée du projet et lui expliquer les dangers liés à la construction d'une demeure sur cette berge instable : risques de glissements de terrain, crues printanières destructrices, isolement. L'ingénieur voulait la convaincre d'arrêter son mari, mais Jules avait balayé tous ces avertissements. Il avait ordonné la mise en chantier de son manoir, puis il avait fait venir le courant électrique depuis le chemin du Golf. La maison avait été terminée en trois mois, fidèle en tout point au plan.

— T'es sûr que c'est une bonne idée?

— Absolument, chérie. C'est une maison unique, tu vas voir.

Par les fenêtres ouvertes leur parvenaient les effluves épicés des épinettes et des sapins, mêlés à l'odeur de la terre fraîchement retournée. Le soleil du mois d'août rendait l'habitable brûlant.

— Pourquoi t'as enlevé l'air climatisé?

— On est dans le bois. On met pas l'air climatisé dans le bois.

— Depuis quand?

— Depuis que je le dis.

Au tournant du sentier apparut le manoir ovale. Le revêtement d'aluminium parfaitement lisse, presque blanc, chatoyait sous l'effet des rayons de soleil. L'immense paroi fenestrée, disposée vers le sud, reflétait le zénith. Une vague d'angoisse déferla dans son esprit, suivie d'un sentiment de pitié pour son mari.

Jules laissa la voiture au milieu de l'allée et lui fit visiter le terrain. Le ciel était d'un azur parfait, sans nuage. Le Saguenay coulait paresseusement vers les ponts de Chicoutimi, à l'est. Devant eux, les collines en partie défrichées, bleuies par la distance, descendaient par vallons jusqu'aux berges déchiquetées des Terres-Rompues. Au loin, il était encore possible d'apercevoir les Monts Valin. La chaîne de montagnes laurentiennes, érodées depuis des millions d'années par la pluie, le vent, la fonte des neiges et des glaciers.

*

Le vestibule donnait sur le salon démesuré du rez-de-chaussée. Seuls les meubles donnaient à la pièce un aspect humain : deux chaises berçantes, un long divan en « L », une moquette somptueuse, une télévision à écran plasma de cinquante-deux pouces, une table basse en merisier. Unique différence avec le plan original : les murs nus n'avaient finalement pas été recouvert de boiseries, tel que le proposait l'architecte. Jules avait préféré conserver le cachet brut, industriel, des parois d'aluminium lisses.

À part les calorifères, il n'y avait que les fenêtres de style « bay-window » pour rompre l'aspect lisse et incurvé de la pièce. Même si la température était agréable à l'intérieur, la femme de Jules frissonna. Non, elle n'aimait pas cette maison. À vrai dire, elle la haïssait déjà. Elle ne comprenait pas pourquoi son mari avait décidé de vendre celle du quartier des Oiseaux, confortable et anonyme, pour faire bâtir celle-là, titanesque, froide et solitaire, au seuil d'un territoire déserté. Elle avait toujours rêvé de finir ses jours tranquillement dans la maison où elle avait vu naître et grandir ses enfants chéris, où elle avait vécu une existence douce et paisible et d'où elle espérait monter au Ciel le moment venu.

— Je suis pas sûr d'aimer ça, mon amour.

Elle ne l'appelait jamais ainsi, il le savait, sauf pour préparer un argumentaire pour le dissuader de mener à bien un de ses projets. Elle avait employé cette tactique à plusieurs reprises durant ses mandats à la mairie de Saguenay, mais il savait comment riposter.

— C'est le bon Dieu qui m'a sauvé la vie. Sans l'aluminium, je serais plus de ce monde.

Pour la première fois depuis leur mariage, sa femme souhaita que son mari fût mort. Oui, la balle du prêtre aurait dû le tuer. Son heure était venue. Il aurait quitté la terre en pleine gloire, pendant l'exercice de ses fonctions, et elle aurait empoché l'assurance-vie, la pension de retraite, la maison. *Dieu est vraiment dur à suivre*, pensa-t-elle amèrement en le regrettant aussitôt.

*

Ce soir-là, Johanne fut réveillée par hurlement aigu. Elle resta couchée sur le divan, blottie sous la couverture de laine, essayant de se convaincre qu'elle avait rêvé, jusqu'à ce qu'un deuxième cri résonne dans la grande maison d'aluminium. *Jules. C'est Jules qui recommence à avoir des cauchemars. Pauvre petit. C'est pour ça qu'il voulait faire chambre à part.* Johanne posa les pieds sur la moquette épaisse, trouva ses pantoufles et les enfila avant de se diriger vers l'escalier. La chaleur de la journée avait complètement disparu. Son inquiétude se transforma en colère : pourquoi Jules avait-il voulu venir pourrir ici? Sa maison de fou se trouvait si loin de leurs proches, de leurs enfants...

Elle croisa son mari en haut des marches. Il avait l'air exténué. Ses yeux étaient rougis par la fatigue, ses joues creusés par des cernes noirs. Elle se demanda encore une fois pourquoi il refusait d'être suivi de plus près par sa neurologue. L'orgueil. Le même orgueil qui l'avait empêché d'abandonner la mairie après son troisième mandat et qui lui interdisait maintenant d'avouer que son projet de manoir était une erreur. Le seul péché de son homme.

— Ça va, mon chéri?

— Je fais un peu d'insomnie, c'est tout. À cause de mon livre.

— T'as crié pendant que tu dormais.

— Mais non. Ça doit être ton imagination. On est loin de la ville, maintenant.

Son mari posa sa main valide sur sa nuque et passa ses doigts à travers ses cheveux. Sa peau était brûlante de fièvre. Il l'embrassa sur le front en lui chuchotant de ne pas s'inquiéter, puis il descendit les marches, mit une veste à carreaux et sortit.

Johanne entra dans la chambre de son mari pour refaire le lit, mais les draps étaient complètement détrempés. De toute manière, elle ne savait même pas s'il y en avait d'autres dans la maison. Toute sa lingerie était restée dans la maison du quartier des Oiseaux.

Elle ouvrit la fenêtre pour changer l'air et quitta la chambre. En passant devant la porte du bureau, elle remarqua que l'ordinateur était resté ouvert sur une page blanche. Elle fit défiler le document jusqu'au début et commença à le lire. *Quelques lignes, pas plus*, pensa-t-elle.

XI.

Le sergent

Chicoutimi-Nord

Janvier 2023

Le parking d'Équipements Villeneuve était presque vide. Desbiens se parqua directement à côté de la porte principale puis consulta l'heure sur son iPhone. 19 h 44. Dès qu'il entra dans le magasin, un vendeur s'avança vers lui avec sa meilleure face d'agent d'immeuble de Saint-Honoré, une vraie face à fesser dedans.

— Bonjour monsieur. Comment est-ce que je peux vous aider?

L'homme dans la trentaine aspirait ses « j » avec l'accent du Saguenay qu'on avait tellement ridiculisé ces dernières années et s'exprimait avec une bonhomie exagérée, presque grossière. Ses lunettes Oakley démodées dataient des années 2000. On pouvait en dire autant de sa coupe de cheveux et de sa mince ligne de barbe parfaitement taillée.

— C'est pas compliqué, mon gars. Je veux le meilleur ski-doo que tu peux me trouver. Mais pas de cochonnerie de Grand Touring qui reste tout le temps fourré, ni d'affaire de touriste qui peut pas sortir des sentiers fédérés.

— Des goûts précis... C'est-tu votre première motoneige?

Desbiens regarda le porte-nom de l'employé.

— J'ai-tu l'air de venir de Montréal, Steven?

— Non, monsieur. Vous avez l'air de quelqu'un de la région, je dirais. Je voulais pas vous vexer. Vous comprendrez qu'on est proches des Monts Valin pis qu'on a beaucoup de visiteurs de partout... Bon, suivez-moi. (Steven lui présenta un premier modèle.) Le nouveau Tundra Sport 700, modèle 2023. Chenilles de vingt-quatre pouces. La motoneige utilitaire parfaite, capable d'aller partout, peu importe la charge à tirer.

— Combien?

— On offre le transport pis la préparation, ça vaut neuf cents piastres.

— Combien, Steven?

— Quinze mille cinq. Plus les taxes.

— Parfait, je le prends. Faut je monte sur les Monts à soir, j'ai pas le temps de niaiser.

— Vous avez-tu un trailer?

— Un pick-up. Va aussi falloir ajouter ça pis des binders...

Desbiens choisit un casque à visière noir et une suit de ski-doo qu'il posa sur le comptoir, à côté de la caisse, avec des gants et des bottes. Steven additionna le coût de tous les items, ajouta l'essence, l'huile et les taxes. Desbiens sortit sa VISA Gold et demanda le paiement en trente-six mois.

Cinq minutes plus tard, Steven sortait le ski-doo par la porte du garage en donnant des coups de gaz d'imbécile. Desbiens déplaça le F-150 pour que la boîte accote dans le banc de neige et prit lui-même le volant du Skandic pour le faire monter dedans.

— Merci mon gars. Astheure, tu vas me faire le plaisir de crisser ton camp pendant que je place mes binders. T'as pas un magasin à faire rouler?

Steven repartit sans rouvrir la gueule, son sourire de fendant enfin disparu. Desbiens chercha un numéro dans ses contacts, puis le composa. Au bout de six sonneries, Ti-Pitre finit par répondre.

— Ouais?

— C'est Pat. Pat Desbiens. T'as-tu encore ton campe sur les Monts?

— J'en ai besoin pour trapper.

— Braconner, tu veux dire? Regarde, je te l'emprunte quelques semaines pis en échange, j'oublie tes dettes.

— Toutes mes dettes?

— Toutes tes dettes. Tout ce que t'as à faire, c'est de me rejoindre à La Jonction à neuf heures et quart pour me donner les clés.

XII.

Le politicien

Sur la rive sud du Saguenay, Arvida

Août 2020

Le soleil avait disparu depuis longtemps derrière les grands pins. La description du séjour à l'hôpital était terminée : l'impuissance et la frustration, la longue suite de rêves et de souvenirs, l'orage foudroyant, son réveil brutal... Mais il ne pouvait se défaire de l'impression d'avoir laissé des trous dans son récit. Il manquait quelque chose, une partie vitale, mais il ignorait quoi exactement.

Il sauvegarda le document, quitta son bureau et s'étendit sur le lit simple de sa chambre. Sur le dos, les yeux braqués sur la surface d'aluminium du plafond, il essaya de trouver la clé de l'énigme. Il se redemanda ce qui manquait de si important à son récit. Qu'avait-il oublié? Avait-il vraiment oublié quelque chose, en fait? Il examina ses derniers souvenirs : l'église de Saint-Christophe, son discours d'unification du Saguenay et du Lac-Saint-Jean, le coup de feu, puis les cris des gens qui se bousculent vers la sortie. Il se rappelait vaguement avoir été posé sur une civière et transporté dans une ambulance, mais après la séquence s'arrêtait net.

Il marchait dans une forêt de conifères, ses raquettes s'enfonçant dans la neige poudreuse. Il finit par déboucher dans une clairière, où les faites des épinettes maigres dépassaient à peine. D'autres, écrasées par le poids de la neige, avaient le tronc penché jusqu'au sol. Il croyait reconnaître cet endroit : la Vallée des Fantômes, au sommet des Monts Valin. Tout à coup, l'atmosphère se réchauffait et il ressentait l'envie d'enlever ses habits d'hiver. De

larges plaques de neige mouillée tombaient des épinettes courbées. Il s'attendait à voir leur écorce et leurs branches étroites, mais à la place, il y avait autre chose qui se mettait à remuer. Les esprits déchiraient leur suaire blanc pour se redresser, sauf que ce n'était pas vraiment des fantômes...

Il se réveilla en sursaut, le corps couvert de sueur. Les draps de son lit simple étaient trempés jusqu'au matelas. Il lui fallut une minute pour comprendre où il se trouvait. Par la fenêtre, au-dessus des collines de la rive nord, il apercevait un croissant de lune. Sa lumière argentée se reflétait sur l'eau noire du Saguenay qui coulait sans bruit entre les Terres-Rompues. Il voulut allumer sa lampe de chevet, mais sa main ne rencontra que du vide. Il remarqua une autre source d'éclairage, dans le corridor. Le Mac. Jules croyait pourtant qu'il avait dormi assez longtemps pour que l'ordinateur retombe en mode veille.

Sur l'écran, le fichier de son manuscrit était resté ouvert au chapitre II. Trois lignes, qu'il ne se rappelait pas d'avoir rédigées, suivaient la description de son réveil à l'hôpital. Ce n'était pas vraiment des phrases complètes, plutôt un ordre.

La clé se trouve en haut.

C'est là qu'il faut creuser.

Le Seigneur te guidera.

Il saisit la souris de l'ordinateur et fit défiler le document jusqu'au bout. Rien. Les pages suivantes étaient blanches. Il sélectionna tout le texte et mit la police en noir. Toujours rien. Il vérifia à quelle heure avait eu lieu le dernier enregistrement automatique du document. 1 h 15. Une heure après qu'il se soit couché.

Il trouva le numéro personnel de la docteure Dubuc et s'apprêtait à le composer lorsqu'il se ravisa. Au mieux, ce détail serait inutile. Au pire, il devrait retourner à l'hôpital pour subir une nouvelle batterie de tests. Sur un post-it, Jules se laissa une note pour le lendemain : « Crise de somnambulisme? En parler à la neurologue », sachant très bien qu'à l'aube son désir de confiance disparaîtrait.

*

Éclairé par de longs filets de lumière, l'abattis ressemblait à un champ de bataille. Les troncs arrachés pendaient sur le côté, leurs racines dénudées pointant vers les étoiles. Jules marcha jusque sur la berge, devant le Saguenay. Il écouta le faible clapotement de l'eau sur les roches du rivage, plongé dans la contemplation des Monts Valin qu'il devinait dans le noir. Seule la lumière de la tour de télécommunications brillait au sommet. Il repensa à ce qu'il venait de lire sur son ordinateur portable.

La clé se trouve en haut.

C'est là qu'il faut creuser.

Le Seigneur te guidera.

XIII.

Le sergent

Sainte-Rose-du-Nord

Janvier 2023

Desbiens arriva à La Jonction à neuf heures pile. En face du poste de gaz, la vieille usine de sciage rouillait lentement dans un désert de dunes blanches. Desbiens n'était pas revenu ici depuis le temps où il montait chasser le buck avec Frank dans la ZEC Onatchiwan.

Dans le restaurant, trois truckers étaient assis sur des tabourets, face au bar. Le premier buvait une grosse Molson, le deuxième une grosse Bud et le dernier, une grosse 50. Des transporteurs d'Arianne Phosphate, la compagnie qui exploitait le gisement du Lac-à-Paul, au bout de la route R200, quelque part entre la Centrale de Chute-des-Passes et le réservoir Pipmuacan. Desbiens s'assit à l'autre bout du bar et commanda une grosse Labatt Bleue. La barmaid la lui apporta sans sourire.

— Et voilà, mon beau.

Rien n'avait changé dans le restaurant. Sur les murs, c'étaient les mêmes décorations démodées, la même peinture défraîchie. Le plancher était usé, troué par endroits, plein d'eau

boueuse. Si un des trois truckers ne passait pas son temps à regarder son téléphone, on se serait cru dans les années 1970, pendant l'âge d'or du bois d'œuvre canadien.

Desbiens saisit un menu sur le comptoir. Il pensa commander une assiette de bifteck avec des frites et de la salade de chou, comme dans le bon vieux temps, mais il n'avait toujours pas faim. Il but une autre rasade de Labatt et écouta parler deux motoneigistes installés dans un renforcement de la salle. Des touristes qui parlaient avec un accent de Québec.

La clochette de la porte sonna et une bourrasque d'air glacial souffla entre les banquettes. Ti-Pitre salua la barmaid et s'assit à côté de Desbiens. Lui non plus n'avait pas changé. En fait, il était devenu encore plus laid. Au milieu de son visage rouge comme un morceau de viande saignante, un gros nez d'ivrogne, enflé et violacé, poussait tout croche comme un légume-racine. Seuls son menton et son cou étaient rasés. Partout ailleurs, ses poils noirs et roux étaient parsemés de longs fils gris. Ti-Pitre portait cette barbe archaïque depuis la mort de son grand-oncle, en hommage au caractère de chien du patriarche qui avait bûché pendant soixante-dix ans dans les alentours du lac Saint-Antoine-de-Padoue. Cet hommage pileux accentuait l'abjection sordide de son visage, mais avait au moins l'avantage de lui donner une sorte d'anachronisme exotique.

— Tu m'invites, Pat?

— Ouais. Comme on avait dit.

Ti-Pitre demanda la même chose que Desbiens et deux shooters de vodka. Il trinqua à la fin de ses dettes avant de caler l'alcool. La givre de sa barbe et les gros glaçons de sa moustache commençaient à fondre dans sa bouche et son cou.

— Hostie, ça fait du bien. C'est un crisse de temps de malade mental pour sortir en ski-doo.

— C'est pas un temps pour sortir. Point final.

— Au moins, ça valait la peine. Je pensais pus jamais avoir de tes nouvelles. Comment ça se passe dans police?

— Je prends congé. C'est une longue histoire.

— T'as encore crissé une volée à un flo qui vend de la dope, c'est ça? Là, je te reconnais.

— Ta gueule, Robert.

Ti-Pitre ferma les yeux en inspirant par le nez. Les nerfs de la main poilue qui serrait la quille de Labatt se contractèrent.

— Personne m'appelle Robert.

— À part ta maman... C'est beau, j'arrête. En échange, mêle-toi de tes affaires pis tout le monde va être content.

Desbiens ingurgita les dernières lampées de sa bière tiède et reposa la bouteille sur le comptoir. Il sortit quarante piastres de son portefeuille et les laissa à côté.

— Garde le change.

Avec son premier sourire de la soirée, la barmaid fit disparaître les deux portraits du nouveau roi dans la sacoche attachée à sa taille.

— Merci mon beau, lança-t-elle avant d'aller voir les motoneigistes à leur table. Les deux truckers qui n'étaient pas collés sur leurs cellulaires suivirent le balancement de ses hanches.

— T'as-tu les clés? dit Desbiens.

Ti-Pitre fouilla dans sa suit de ski-doo. Dans une des poches, il trouva un trousseau qu'il tendit à Desbiens.

— La première c'est pour le campe. Celle-là, pour la shed de la génératrice. Pis l'autre c'est pour la bécosse. Tu te rappelles-tu c'est où?

— Inquiète-toi pas. Je t'appellerai juste si j'ai un problème. Pis j'espère que ça arrivera pas.

*

Quinze minutes plus tard, Desbiens prenait la fourche de la route L-201, l'ancienne route forestière qui longeait le parc national des Monts Valin. Sur le tableau de bord du F-150, le thermostat affichait -15 degrés. Des flocons gros comme des peaux de lièvre tombaient lentement devant lui et une bonne couche de neige s'accumulait déjà sur le chemin désert. Heureusement, Desbiens avait souvent conduit beaucoup plus soûl sur cette route, et dans des tempêtes de neige bien pires que celle-là.

Comme sa vessie menaçait d'exploser, il actionna ses quatre clignotants et s'arrêta pour pisser. Dehors, il n'entendait aucun son. Le silence des morts. Il alla vérifier que le ski-doo

était toujours bien attaché et prit une autre bière dans la caisse qu'il avait achetée en chemin, à Saint-Fulgence. De la Laurentide, une marque en voie de disparition. Il la décapsula et la plaça entre ses deux cuisses avant de poursuivre sa route.

XIV.

La neurologue

Hôpital de Chicoutimi

Août 2020

La neurologue relut le dossier de Jules Tremblay depuis le début dans l'espoir de comprendre quelque chose qui lui échappait. Après plusieurs années passées dans le coma, l'ex-maire s'était remis en forme à une vitesse saisissante. Le test du tapis roulant montrait des résultats impressionnants : au maximum de l'effort, son pouls ne dépassait pas les cent-vingt battements par minute, sans la moindre trace d'arythmie. Les lignes de l'électrocardiogramme étaient encore plus étonnantes : une régularité exemplaire, digne d'un marathonien, avec un pouls de cinquante-cinq au repos. Les derniers tests semblables qu'avait effectués l'ex-maire remontaient à 1998. Ses performances se situaient alors dans la moyenne, sans plus.

À son entrée au département de neurologie, Jules Tremblay pesait soixante-huit kilos, un poids santé convenable. Dans le coma, il n'en pesait plus que soixante-et-un. Une perte de quinze livres, malgré la sonde gastrique. Rien d'anormal, jusque-là. Après être sorti de l'hôpital, il avait d'ailleurs repris le poids qu'il avait perdu en deux semaines. En fait, l'anormalité se trouvait dans le calcul du ratio graisse/muscle. En l'espace de quelques semaines, après avoir été un peu gras, le corps de Jules Tremblay était devenu musclé. Pas comme un culturiste, bien sûr, plutôt comme un amateur d'arts martiaux.

Lors de leur dernière rencontre, Victoria lui avait demandé de retirer son pull-over pour pouvoir prendre son pouls. Avec ses vêtements, il paraissait encore mince, mais lorsqu'il

avait enlevé son chandail, elle avait découvert une rangée d'abdominaux impressionnante et des biceps nettement découpés.

— On dirait que vous avez abandonné le programme de votre physiothérapeute. Vous faites de la musculation, maintenant, monsieur Tremblay? lui avait-elle demandé. Vous comprenez qu'avec votre main blessée, vous faites juste empirer les choses. Comment voulez-vous cicatriser si vous vous reposez pas?

— Je veux pas cicatriser.

Après cette réponse, la docteure Dubuc avait gardé le silence. Au cours des réunions départementales, elle avait souvent entendu parler de patients qui ne voulaient pas guérir. Des schizophrènes, des anorexiques, des suicidaires, des dépressifs chroniques, mais pas d'anciens maires. Surtout pas des patients qui sortaient du coma. C'était presque une règle générale : les comateux, libérés du sommeil forcé où ils avaient été plongés si longtemps, voulaient profiter de leur vie. Ils voulaient redevenir des personnes normales. Sauf les neurovégétatifs et les tétraplégiques. Ceux-là voulaient souvent mourir. En finir une fois pour toutes. Alors, suivant les injonctions du patient et de la famille, elle devait signer le formulaire d'autorisation de fin de vie.

La docteure Dubuc chassa ces pensées morbides. L'ancien maire de Saguenay semblait les attirer.

— Et pourquoi vous entraînez-vous? avait-elle fini par ajouter.

— Dieu veut que je vive encore. Dans la meilleure forme possible.

— Dieu veut vous envoyer aux Olympiques du paradis?

— Je comprends pas votre ironie, docteure.

— Vous êtes en contact permanent avec Dieu, monsieur Tremblay?

— Non.

— Est-ce que vous pouvez me décrire en quoi consiste votre relation?

— Vous comprendrez pas si vous avez pas la foi. Je vois d'ailleurs pas pourquoi on discute de religion dans un bureau de médecin.

— Ça pourrait avoir un lien avec votre condition.

— Ma condition humaine ou ma condition divine?

— Les deux, je suppose.

La docteure Dubuc se replongea dans le dossier de l'ex-maire. Elle tourna les pages pour retrouver les résultats de l'indice de résonance magnétique. Cette fois, la neurologue avait tenu à assister à l'examen.

Après s'être changé au vestiaire, Jules Tremblay était entré dans la salle d'examen, de l'autre côté de la vitre protectrice, vêtu d'une jaquette d'hôpital bleue. Il avait fait un signe de la main au neurologue et au radiologue, installé derrière le pupitre de commande. Il s'était étendu en silence sur le lit d'examen, la tête entre deux blocs blancs. Automatiquement, le lit avait glissé dans l'immense machine et n'en était ressorti que trente minutes plus tard.

L'anomalie décelée lors du premier scan avait continué de s'accroître. À première vue, il semblait s'agir d'un neurinome acoustique, une tumeur localisée à la base du cerveau. Fidèle aux cas classiques, elle était apparue à l'endroit où le nerf auditif entre dans l'oreille interne à partir du crâne. L'IRM était clair : pour l'instant, il s'agissait d'une tumeur bénigne, mais qui nécessiterait probablement une opération chirurgicale d'ici quelques mois. Il faudrait retirer les tissus cancéreux et souhaiter qu'ils cessent de se reproduire. Si l'ex-maire refusait la chirurgie, il serait toujours possible de procéder à des traitements de chimiothérapie pour retarder la croissance de la tumeur. Victoria s'étonnait toutefois que le patient ne se soit toujours pas plaint de crises d'acouphène ou d'un début de surdité. À la place, il entendait des voix... Ce qui était encore plus étrange, c'est que l'on n'avait trouvé aucune trace de ce neurinome avant que Tremblay se réveille. Cette constatation laissait place à deux hypothèses : ou bien la tumeur s'était développée au cours de la dernière phase du coma, ou bien elle était apparue subitement pendant l'orage du soir de Pâques, ce qui, bien sûr, n'avait aucun sens.

La neurologue passa ensuite au compte-rendu de la dernière rencontre de Tremblay avec sa psychiatre, le docteur Villebois. *Le patient fait de l'insomnie et a des hallucinations auditives. Il entend Dieu et lui répond. Cela arrive parfois après un accident qui laisse la victime à la limite entre la vie et la mort. Le sentiment d'être sorti de l'enfer par une entité supérieure. L'illusion d'être un Élu. Il a aussi le sentiment d'être persécuté par le personnel de l'hôpital. Il prétend que j'essaie de l'endormir pour l'empêcher de remplir sa mission. Le diagnostic de schizophrénie tend à se préciser. J'ai augmenté les doses d'antipsychotiques et d'antidépresseurs, et je veux procéder à un suivi hebdomadaire.*

La psychiatre détaillait ensuite la teneur des médicaments de Jules Tremblay et la date de leur prochaine rencontre, à laquelle il ne s'était jamais rendu. Les deux spécialistes en avaient parlé en réunion départementale. Leur avis personnel concordait : l'ex-maire pétait un câble.

Ça va faire un solide article scientifique, pensa Dubuc. Un patient célèbre, une maladie tragique, ajouté à un début de schizophrénie très tardif. Après, je pourrais peut-être demander mon transfert au CHUM ou à l'Hôpital juif. C'est mon mari qui va être content de sacrer son camp de la région.

Un F-18 de l'armée de l'air canadienne passa au-dessus de l'hôpital en direction des Monts Valin, le grondement de ses turbines résonnant au creux des basses-terres du Saguenay.

XV.

Le sergent

Lac des Canots

Janvier 2023

Six pouces de neige étaient déjà tombés sur la route L-201 et le vent s'était levé. Desbiens voyait juste à quelques pieds devant lui, mais de toute façon il n'y avait rien à voir sauf des flocons de neige, des dunes de neige, des bancs de neige, des arbres couverts de neige. Pour se donner de la confiance, il continuait de boire de la Laurentide en faisant cracher du Dream Theater des haut-parleurs. Dans le bois, le blues rendait trop mélancolique, le jazz donnait envie de taper dans les murs, le classique donnait envie de dormir. Seul le rock progressif, toujours changeant, réussissait à le garder éveillé. La bière avait ce goût d'eau de ruisseau qui lui rappelait le bon vieux temps où il montait à la chasse avec Frank, les journées froides, le campe chauffé par la truie, les pâtés à la viande cuits sur une grille posée directement sur la fonte, le sang des bucks et des veaux, le chant des femelles en rut, le débitage en quartiers et les festins qui n'en finissaient plus pendant des mois jusqu'à ce que le temps de la chasse recommence à l'automne suivant.

Mais Frank était mort. Il n'y aurait plus jamais de ces chasses légendaires. Le bon vieux temps ne reviendrait pas, il s'était perdu quelque part en chemin, à des centaines de miles derrière lui. Frank se trouverait bientôt dans un charnier, à Chicoutimi, son corps gelé attendant le printemps pour être enterré au cimetière où pourrissaient déjà ses ancêtres et ceux de la famille d'Andrée. Son corps autopsié par les coroners de Québec, découpé et recousu, ses veines nettoyées à l'eau de Javel, sa face maquillée pour cacher la couleur de la mort, ses cheveux lavés et peignés jusqu'à ce qu'ils se mettent à tomber, arrachés un à un à la peau de plus en plus sèche, qui elle aussi finirait par se desquamer, détachée morceau par morceau, mettant à nu les os de son crâne...

Desbiens coupa le son de la radio au milieu d'une séquence psychédélique qui lui donnait mal à la tête. Le silence des morts remplaça les notes aiguës et discordantes de la guitare électrique. Desbiens cala le fond de sa bière flat et lança la bouteille au pied du siège passager. Il n'avait plus soif.

Le F-150 continua de gravir les pentes de la Vallée du Bras-de-l'Enfer, coincées entre les parois abruptes des contreforts des Monts Valin. Une heure plus tard, Desbiens, à moitié soûl, abruti par la route, la météo et l'alcool, parqua le pick-up devant le Pavillon Antoine-Dubuc. Dans les chalets locatifs plongés dans le noir, les touristes épuisés devaient dormir profondément. Enfermés dans leurs sacs de couchage isothermes à cinq cents piastres, ils avaient laissé mourir les poêles.

La tempête se calmait : les flocons devenaient plus petits, moins nombreux, et le vent arrêta de souffler. Des amas d'étoiles surgissaient au nord d'entre les filets de nuage.

Desbiens parqua le pick-up dans un banc de neige pour faire descendre le Skandic. Il mit son bas de suit de ski-doo puis, avec des gros élastiques, il installa solidement son vieux sac de sport et ce qui restait de la caisse de Laurentide. La motoneige flambant neuve démarra du premier coup et son moteur lâcha un long feulement, dégageant des ondes de chaleur qui faisaient fondre les flocons de neige aussitôt qu'ils tombaient sur la carlingue. Desbiens verrouilla toutes les serrures du F-150 avec son démarreur à distance, écrasa l'accélérateur du Skandic et s'enfonça dans les bancs de neige de la baie d'Alexis.

À l'autre bout du lac des Canots, le clocher désacralisé de l'ancienne chapelle s'élevait devant les sapinages, sur son île isolée au milieu des dunes. Dans le faible éclairage des étoiles, ses derniers bardeaux blancs prenaient une teinte grise, presque noire.

Desbiens parqua le ski-doo directement sur la galerie pas déneigée de l'hiver et rentra son stock dans le campe à la lueur de sa lampe de poche. L'intérieur de la chapelle était un vrai foutoir. Dans un coin, un téléviseur à écran cathodique de treize pouces était posé sur une table branlante, surmonté d'oreilles de lapin croches. Sur un banc d'église, du linge de motoneige – mitaines, feutres de bottes, tuques et passe-montagnes – traînait en tas. Les couvertures carreautes du divan-lit avaient été déchirées par les rongeurs. Des peaux d'animaux séchaient un peu partout en dégageant une odeur de vieux cuir : le pelage argenté d'un lynx, la longue cape de poils blancs d'un lièvre, l'immense chair d'un orignal, presque aussi grande qu'une tente Prospecteur, les corps évidés de mustélidés de diverses tailles. À l'endroit où aurait dû se trouver l'autel, le crâne d'un carcajou, à la mâchoire puissante, remplie de dents coupantes, était accroché au-dessus d'un gigantesque panache de caribou. L'unique partie en ordre du camp était l'établi, où des couteaux de dépeçage parfaitement nettoyés attendaient le retour du braconnier. Un seul objet sacré était demeuré dans la chapelle : le ciboire de l'ancien prêtre qui, racontait-on, à l'image de Ti-Pitre lui-même, abusait du vin de messe au-delà du bon sens.

Desbiens commença par fendre du bois pour partir le feu dans la vieille truie. Avec des allumettes, il enflamma des morceaux d'écorce de bouleau dont les fibres se mirent à crépiter. Les bûches se consumèrent rapidement, et Desbiens dut en mettre d'autres sans réussir à réchauffer le camp. La chaleur de la combustion montait vers le ciel pour se nicher au sommet du plafond cathédrale, loin des jambes du policier. Il plaça la chaise berçante en face de la porte grande ouverte du poêle, accota ses pieds sur une bûche ronde devant les flammes et déboucha la bouteille de Canadian Club. Ses bas de laine commencèrent à sécher en dégageant de la vapeur. Desbiens prit une gorgée au goulot, savourant l'alcool brûlant, les yeux fermés de satisfaction alors que le goût boisé de l'orge distillée déferlait dans son palais. Il s'alluma une cigarette qu'il fuma lentement en contemplant la valse mystérieuse des flammes. Seuls le craquement des bûches noueuses, le grincement de la chaise berçante et le glouglou occasionnel de la bouteille de whisky rompaient le silence profond de la vallée.

Son sommeil fut léger, interrompu constamment par des cauchemars violents, répétitions cruelles de l'incendie du 21 rue Price. Cossette, l'ancien motard, donnait des coups de .12 dans la face de sa blonde. Desbiens sortait son Glock et tirait dessus, mais toutes ses balles le manquaient. Gouin posait sa main sur lui et le regardait en riant comme un démon. À un moment donné, Frank apparaissait à travers les décombres incendiés. Il accusait Jules Tremblay d'être responsable de sa mort et ordonnait à Desbiens de le faire payer.

Desbiens se réveilla d'un mouvement brusque. Il posa les pieds sur le plancher de bois et se leva, complètement perdu. Son cœur battait à tout rompre dans sa gorge nouée. Il toussa plusieurs fois sans réussir à faire disparaître l'impression de s'étouffer dans les gaz toxiques du brasier dévorant le crack house. Il sortit sur la galerie enneigée, où il put enfin respirer de grandes goulées d'air qui se faufilèrent difficilement dans le tube étroit de sa gorge. Il cracha une boule de salive dans la neige à côté du Skandic, puis se redressa. Du côté sud du lac, un des chalets disséminés sur la berge était encore éclairé par la lumière vacillante d'une lampe à l'huile.

Desbiens prit la caisse de Laurentide restée sur la motoneige et rentra s'asseoir devant le feu presque mort. En tremblant, il attisa les dernières braises et y déposa du bois d'allumage qui s'enflamma aussitôt. Après avoir remis plusieurs grosses bûches, il se rassit sur la chaise berçante en massant ses pieds glacés. Quand il commença à se réchauffer, il tendit la main vers la caisse de Laurentide pour saisir une bouteille. Il fallait faire partir ce goût de cendres qui ne voulait plus quitter sa gorge. Avec une grimace de dégoût, il laissa le bloc de sloche alcoolisée fondre sur sa langue, puis il le laissa descendre dans son estomac. Sa gorge se noua à nouveau, mais cette fois ce n'était pas à cause d'un cauchemar. C'était la réalité, froide et implacable, d'avoir perdu son seul fils, sa job et sa femme. Desbiens sentit ses yeux picoter, puis se couvrir d'une mince pellicule d'eau, mais aucune larme ne tomba. Dans le silence des montagnes, éclairé uniquement par les flammes de la truie, il continua de boire la bière à moitié gelée en essayant de se rappeler les traits du visage de Frank lorsqu'il avait abattu son premier buck. Il se souvenait seulement du sang et des tripes de la bête répandus dans la première neige d'automne.

Il ignorait alors qu'il reverrait son neveu bien avant son enterrement.

*XVI.**La neurologue**Hôpital de Chicoutimi**Septembre 2020*

La docteure Dubuc composa le numéro du téléphone cellulaire de Jules Tremblay. Une voix de femme fatiguée lui répondit.

— Bon matin, docteure.

— Bonjour, madame Tremblay. Je vous réveille?

— Pas du tout. J'ai pas dormi de la nuit.

— Encore une crise d'insomnie de votre mari?

— Non. Il est parti hier.

— Pardon?

— Il m'a dit qu'il montait sur les Monts.

— Les Monts Valin? Pourquoi?

— C'est à lui que vous devriez poser toutes ces questions, docteure. Il a rien voulu me dire à moi. Peut-être que vous...

— J'en sais rien, madame. Je suis désolée. Est-ce que vous avez la moindre idée de l'endroit où il pourrait se trouver?

— Il a parlé d'une vallée.

La neurologue réfléchit à toute vitesse. Elle connaissait un seul endroit qui correspondait à cette description, même s'il ne s'agissait pas vraiment d'une vallée.

— La Vallée des Fantômes. Il est parti en voiture?

— Oui. Un Hyundai Tucson 2016. Il l'avait acheté juste avant l'accident...

— Vous avez appelé la police?

— Non, pas encore. J'oserais pas. Vous imaginez ce que ça causerait? Les journalistes, les enquêteurs...

— Bien sûr. Il vaut mieux appeler le parc. Je m'en occupe. Appelez-moi s'il vous contacte ou si vous avez d'autres informations, d'accord?

— Oui, docteur, mais dites-moi franchement : pourquoi est-ce que vous vous préoccupez autant de lui? Vous êtes seulement sa neurologue, après tout.

— Croyez-moi, madame Tremblay, votre mari est un cas très spécial. (Elle hésita un instant et décida d'éviter d'en dire plus.) Passez une bonne journée, ajouta-t-elle avant de couper la communication.

Elle composa ensuite le numéro de téléphone du psychiatre de l'ancien maire, mais Villebois ne répondait pas. Elle laissa un bref message sur sa boîte vocale.

— Je pense que le temps est venu de se demander ce qui s'est vraiment passé le soir de Pâques.

XVII.

Le politicien

Vallée des Fantômes

Septembre 2020

La lumière blanche continuait de briller dans le ciel. Son éclat était plus intense que les autres étoiles et elle avançait à un rythme régulier, à la manière d'un satellite. Jules se demandait pourquoi personne d'autre ne marchait à sa rencontre. Elle devait être visible à des dizaines de kilomètres de distance, peut-être jusqu'à Chicoutimi.

« C'est la Lumière du Saint-Esprit, dit la voix dans sa tête, tu es le seul à la voir. »

Il s'arrêta un instant pour prendre une barre tendre dans son sac de voyage et mordit dedans avec un grognement de satisfaction. Ses mains tremblaient de faim et de fatigue. Sans le soleil, l'atmosphère de la montagne devenait fraîche, presque froide. Les herbes nécrosées étaient couvertes d'une pellicule de frimas. Tremblay remit l'emballage vide dans son sac, but quelques gorgées d'eau et repartit sur le sentier.

*

Le soleil se levait au-dessus des parois de roche et ses rayons traversaient les ramures des épinettes noires sans réchauffer l'atmosphère. Au nord-ouest, de lourds nuages de pluie arrivaient de l'autre côté de la chaîne de montagnes. Les brulots et les moustiques, réveillés depuis une heure, surgissaient de l'eau stagnante de la vaste tourbière. Ils tournaient autour de lui et se posaient parfois sur sa peau avant de repartir sans le piquer.

La lumière blanche s'était arrêtée au-dessus d'un étang. Un écriteau expliquait aux visiteurs qu'il s'agissait d'un lac de tête, alimenté uniquement par le ruissellement des eaux de pluie et la fonte des neiges. Aucun poisson ne vivait là. Uniquement des amphibiens et des mouches. À l'exception des algues et des nénuphars, dont quelques-uns étaient couronnés par une petite fleur rose, la surface de l'eau était parfaitement lisse. Une première goutte de pluie tomba, créant un réseau de cercles concentriques, puis une deuxième et une troisième. En moins d'une minute, il se mit à pleuvoir à verse et la lumière blanche disparut dans la masse nuageuse.

Jules Tremblay n'avait pas prévu qu'il mouillerait. Il n'avait pas emporté d'imperméable et il n'y avait aucun endroit où se réfugier. Que des arbres rachitiques, des mousses épaisses et le sentier de roches. L'eau coulait sur lui à travers ses vêtements. Il s'assit sur le sol rocailleux et consulta sa carte du parc en se servant de son sac à dos pour le protéger. Il se trouvait à un kilomètre du refuge des Fantômes, au nord, et à vingt kilomètres de sa voiture, au sud. À l'est et à l'ouest, des massifs de roc le séparaient d'un côté du chemin des Canots et, de l'autre, de la route L-201, par-delà le Bras-de-l'Enfer. Soudain, une vibration ténue agita le sol, accompagné d'un grondement sourd qui semblait sourdre du cœur même de l'orage.

C'est Toi? Tu viens enfin à ma rencontre?

Un instant plus tard, un éclair frappa le sol de l'autre côté du lac de tête, arrachant un pan de mousse à la tourbière. Jules remit la carte dans le sac et courut le plus vite possible sur la berge de l'étang. Ses pieds s'embourbaient dans la vase, des branches d'aulnes lui fouettaient les mains et le visage. L'une d'elles transperça sa main blessée, déchirant le bandage taché de sang.

Une fois arrivé à l'endroit où la tourbe s'était soulevée, il aperçut un trou étroit qui plongeait dans le sol jusqu'à une profondeur insoupçonnée. Après avoir hésité un long

moment, il finit par y insérer sa main valide. À l'intérieur, il sentait le souffle mordant du pergélisol caresser ses doigts. Jules revint vers le sentier pédestre, ramassa une pierre et contourna à nouveau le lac de tête. Il regarda autour de lui pour être certain qu'il n'y avait toujours personne, puis lança la pierre dans le trou en regardant sa montre. Une minute trente plus tard, un son sec résonna jusqu'à la surface.

« C'est ici qu'il faut creuser, comme je te l'ai annoncé. »

DEUXIÈME PARTIE

XVIII.

L'ingénieur minier

Vallée des Fantômes

Juillet 2022

À cinq heures du matin, François Brassard fut réveillé par le réveil strident de son téléphone cellulaire. En vingt minutes, il déjeuna, se brossa les dents et prépara un litre de café. Derrière la vitre cassée d'un cadre à la dorure ternie, ses parents, immortalisés le jour de leurs noces, le regardèrent terminer sa valise, prendre le thermos et barrer la porte.

Située sur l'avenue Portelance, au coin de la 7^e rue de Rouyn-Noranda, la maison de son grand-père se profilait devant le stationnement titanesque de la fonderie Horne. Les lumières des deux tours de la chaudière brillaient dans la noirceur bleutée précédant l'aube.

François Brassard monta dans son Jeep Liberty, contourna le lac Osisko, pollué par les déversements, et tourna sur la route 117. Le Jeep dépassa l'Université du Québec en Abitibi, le cégep, traversa le parc industriel, puis quitta la limite de la ville. Après avoir franchi Rivière-Héva, Malartic et Val-d'Or, l'ingénieur minier commença à remonter la route 113. De chaque côté du bitume crevassé se succédaient les petites villes, les réserves, les baraquements de mineurs désertés et les hameaux de squatteurs : Obaska, Senneterre, Lebel-sur-Quévillon, Miquelon, Desmaraisvilles, Lac-Bachelor, Waswanipi, Chapais. Ensuite, au sud de Chibougamau, la route 167 descendait jusqu'au lac Saint-Jean. Deux cents kilomètres d'épinettes noires, de brûlis et de tourbières.

Il ne reviendrait plus jamais en Abitibi.

*

L'ingénieur minier arriva à Saint-Fulgence en milieu d'après-midi, neuf heures plus tard. Les berges de la rivière, à marée basse, se prolongeaient sur des dizaines de mètres. Deux flos

en quatre-roues faisaient des dérapages contrôlés, la boue giclant derrière eux. Pour se dégourdir, François partit marcher dans la zone des battures, où les outardes se masseraient par milliers à l'automne. Il repensait à l'énigme de la mine de saguenite de Jules Tremblay.

À la fin des années 2000, François Brassard avait complété un baccalauréat et une maîtrise en génie minier à la Polytechnique avant d'entamer un doctorat sur les terres rares. Sa thèse, *Propositions pour un nouveau protocole d'évaluation par satellite des gisements potentiels*, avait fait beaucoup de bruit dans les hautes sphères de l'école spécialisée et des grandes compagnies minières. Après avoir reçu son diplôme, il avait été recruté par le consortium Agnico-Eagle et YamanaGold pour superviser de nouvelles opérations de forage sur le site de la mine d'or Canadian Malartic. Il y avait travaillé pendant quelques années – jusqu'à l'appel de Jules Tremblay. Le directeur de la mine avait offert presque le double du salaire qu'il gagnait à la mine d'or, en plus des primes d'éloignement et des heures supplémentaires.

Il avait fallu presque un an à Jules Tremblay pour obtenir l'autorisation du Ministère des ressources naturelles du Québec afin de procéder au prélèvement d'une carotte minérale sur les Monts Valin. Évidemment, en temps normal, toute extraction demeurait interdite sur le territoire du réseau des parcs nationaux. Or, François ignorait de quelle manière, l'ex-maire de Saguenay avait réussi à convaincre le premier ministre de proposer un amendement à la Loi sur les mines à la rentrée parlementaire du printemps 2021. Un nouvel article concernant uniquement le minerai découvert sous la vallée des Fantômes, que Tremblay avait nommé saguenite en hommage à sa région natale. Seuls les députés de Québec Solidaire s'étaient montrés en défaveur du projet.

Au large, un voilier voguait vers la flèche littorale qui marquait le commencement du fjord. François jeta un coup d'œil à sa montre : 14 h 30. Il quitta la berge boueuse et remonta dans son Jeep. Il remonta la route 172 à travers les battures remplies au bulldozer et monta la côte de l'Auberge Tourelle, qu'il continuait d'appeler ainsi même si l'auberge avait passé au feu des années plus tôt. Une fois en haut, la route Tadoussac se poursuivait entre les collines parallèles à la rivière Saguenay.

*

À la station-service de La Jonction, il demanda au pompiste de faire le plein pendant qu'il allait s'acheter quelques bouteilles de vin dans la petite succursale de la SAQ. Un chardonnay, un bourgogne, un champagne. Il choisirait lequel boire d'après l'issue de la journée. Il hésita, se demandant combien de temps il resterait dans la vallée des Fantômes, et sélectionna six autres bouteilles.

Le pompiste lui donna le total de sa facture.

— C'est pas pour Ariane Phosphate ça, hein? C'est pour l'autre mine. Ça paraît dans votre face.

— Qu'est-ce tu veux dire?

— T'as la même face que les autres. Les prospecteurs.

— C'est-tu de tes affaires?

— Je suis le pompiste. Je sais plus d'affaires que vous pensez.

François paya avec sa Visa Platinum et laissa un pourboire de vingt piastres.

— Si t'en apprends d'autres bonnes, tu me tiendras au courant.

— Je peux vous en donner une tout de suite. Jules Tremblay. Y est plus comme avant. Y a changé.

— C'est le coma.

— Non. C'est d'autre chose. J'ai ma petite idée, mais vous allez me prendre pour un fou.

— Je t'écoute.

*

Une brise humide faisait danser le feuillage des bouleaux blancs et des érables à sucre. C'était une fin de journée torride, sans nuage. La route L-201 était large et bien entretenue, mais elle restait aussi poussiéreuse que dans ses souvenirs. À chaque fois qu'un char le croisait, il soulevait un nuage qui lui bloquait la vue pendant près d'un kilomètre. Les particules de roche flottaient dans l'habitacle, éclairées de côté par le soleil, et retombaient lentement sur le tableau de bord.

À l'horizon, les Monts Valin grandissaient, de plus en plus proches, et disparaissaient dans les creux du chemin. À certains endroits, la vallée du Bras-de-l'Enfer était plongée dans l'ombre des parois abruptes, des ténèbres fraîches et profondes.

Une heure plus tard, François gara son Jeep devant le Pavillon Antoine-Dubuc. Jules Tremblay l'attendait, comme convenu. Il portait une chemise à manches longues et des shorts de golf à carreaux. Son teint était clair et la peau de son visage était rasée de près.

— Monsieur Brassard. C'est un plaisir de vous rencontrer enfin. J'ai tellement entendu parler de votre travail à la mine Malartic.

L'ex-maire lui fit signe de monter dans le Toyota Land Cruiser de la compagnie. Brassard s'attendait à trouver un habitacle étouffant, couvert de paperasse, d'instruments d'analyse et d'emballage de nourriture vide (son père à lui était un maître du salissage de pick-up de compagnie), mais la cabine était climatisée et parfaitement propre. Un crucifix était même accroché au rétroviseur. Une propreté pastorale, inimaginable dans un chantier minier.

— On dit que vous faites des miracles, monsieur Brassard.

— Je trouve des choses que personne voit. C'est une forme de miracle, si on veut.

— Bien sûr. Vous savez qu'à terme, ce sera la mine la plus haute de la province?

— En effet.

Le directeur de la mine tourna la clef du Land Cruiser et appuya doucement sur la pédale de l'accélérateur.

— Par contre, reprit Brassard, je comprends toujours pas comment vous avez découvert le gisement. J'ai vérifié moi-même : vu du ciel, le gisement était invisible jusqu'à ce qu'on y installe la mine. Aucune trace de radioactivité, aucune marque évidente. Rien.

— C'est Dieu qui me guide. Considérez-moi comme un sourcier! Le sourcier du Saguenay.

Brassard conserva un instant le silence, puis éclata de rire.

— Vous trouvez ça drôle, monsieur Brassard? Ça doit être la nervosité. Vous me connaissez pas très bien encore.

Plus le Land Rover avançait, plus les feuillus devenaient rares et maigres, dépassés en nombre par les épinettes noires. Jules Tremblay conduisait lentement, tenant le volant d'une main, ponctuant son discours de l'autre. À un moment, une pancarte de l'ancien parc national

leur annonçait qu'ils s'apprêtaient à franchir la limite de la fameuse vallée des Fantômes : « Vous entrez maintenant dans une zone de préservation. Les épinettes que vous croiserez, malgré leur petite taille, sont âgées de plus de cinq mille ans. Veillez à suivre les sentiers et à protéger la flore de votre parc. »

— Il a fallu un an pour convaincre le Parlement de voter l'amendement sur la Loi des mines. Ça, c'était la plus longue étape : attendre que les politiciens osent se mouiller dans le projet. Nous, on avait déjà les appuis des investisseurs : cinq cent millions prêts à être utilisés, et beaucoup plus en banque...

De l'autre côté de la pancarte, le chemin de gravier s'enfonçait à travers des massifs de conifères atrophiés. Des troncs maigres, naturellement ébranchés, s'élevaient vers le ciel, terminés par des boules difformes et touffues d'épines et de cônes. D'autres arbres se divisaient à leur sommet, formant deux, trois ou quatre têtes. La vision d'ensemble procurait à l'ingénieur un sentiment d'angoisse inexplicable. Sans leur couverture hivernale qui leur donnait l'aspect de fantômes, ces résineux tordus par le poids de la neige de tant de siècles revêtaient la forme de cadavres, de morts vivants sortis d'un conte gothique.

— Quand on a eu l'accord du gouvernement, tout s'est enclenché très vite : la construction des infrastructures minières et des logements, la route hors-normes, l'achat des matériaux et des camions, le prolongement de la ligne d'Hydro, la mise en place des équipes de travail, le creusage de la cavité principale. En un an et demi, tout était prêt. Il faut dire que notre mine est une des plus petites du monde. Le tonnage total du gisement est pas très impressionnant, en comparaison avec les méga chantiers des Andes par exemple, mais il est unique. Aucun pays de la planète peut se vanter de posséder un dépôt d'une aussi grande importance historique.

Au détour du chemin, Brassard aperçut les bâtiments dispersés autour du gisement. Le chevalement recouvert de tôles chatoyait sous les rayons brûlants du soleil. De son sommet partait le convoyeur qui se perdait derrière le mur du silo de concassage. Accotés contre le baraquement, des mineurs fumaient des cigarettes en regardant le nouveau surintendant de la production, discutant comme des conspirateurs, traversés par l'ombre oblique des pylônes reliés au transformateur central. Tout autour, sur un rayon de cinq kilomètres carrés, les arbres avaient été abattus et essouchés. Sous la mousse arrachée, la terre apparaissait, grisâtre

et pauvre. Dans un vaste stationnement, des rangées de pick-up et de jeep s'alignaient. Au sud se profilait le pic Bellevue, sur le sommet duquel se dressait une tour de radio retenue au roc par de longs câbles. Jules Tremblay parqua le Land Cruiser au centre de l'éclaircie, près du lac de tête sans nom, coupa le moteur, et les deux hommes descendirent sur le sol de gravier.

Surgissant des rives marécageuses, des nuées de maringouins, de frappe-à-bord, de mouches noires et de brûlots venaient voler autour de Brassard, le piquant, le mordant, lui arrachant des morceaux de chair. Tremblay ouvrit le coffre à gants et lui tendit un tube d'aérosol insectifuge. L'ingénieur ferma les yeux et la bouche avant d'avancer dans le nuage de produit chimique qu'il avait aspergé devant lui.

*

Ce soir-là, Brassard s'enivra consciencieusement à l'aide d'une bouteille de pinot noir, parcourant la documentation qu'un employé avait laissée dans sa baraque. Il s'agissait d'un conteneur séparé en trois sections : l'étude, avec sa table de travail en mélamine blanche, les classeurs remplis de documents, l'ordinateur; le salon, avec deux chaises droites et un fauteuil; enfin, la chambre, munie d'un lit simple et d'une commode. L'air était lourd et oppressant, chargé d'humidité. Des éclairs de chaleur s'abattaient de temps à autre, mais aucune goutte d'eau ne tombait.

La première enveloppe contenait une carte du gisement. Le filon prenait la forme d'une sorte de cigare grossier, plus long que large. Sur un territoire d'environ cent-vingt mètres par trente, les carottes prises par les géologues montraient des concentrations importantes de saguenite à environ cent cinquante mètres de profondeur. Une aberration minérale, à des centaines de kilomètres de la faille de Cadillac.

Dans la deuxième enveloppe, François trouva les relevés météorologiques du parc national. Les premières mesures avaient été prises en bas des montagnes, dans la zone du piedmont où se trouvait le bâtiment principal. Dans les vingt dernières années, la température moyenne du mois de janvier s'établissait à -16 degrés Celsius. Une autre feuille réunissait les

résultats de la nouvelle sonde météo placée à proximité du lac. Pour le même mois, la température moyenne descendait à -23 degrés Celsius, avec des pointes sous les -43.

Au-dessous de la pile de documents, François mit la main sur le plan des installations. Au centre du lac de tête, sur le pont de roches shootées au ciment, se dressait le chevalement. De son sommet partait un convoyeur qui se rendait jusqu'au bâtiment de concassage. Des baraquements, une cafétéria, une tour de télécommunications et le bassin de sédimentation complétaient le complexe.

Dans la dernière enveloppe, l'ingénieur trouva le rapport du géologue en chef, Denonville. Les tests de magnétisme effectués sur la saguenite révélaient des propriétés étonnantes, bien au-delà de celles des minéraux les plus réactifs. Le reste du document contenait des éléments encore plus troublants.

Brassard laissa le rapport de côté et saisit le vin. De sa main tremblante, il se versa un verre qu'il avala en quelques gorgées. Il voulut s'en servir un autre, mais la bouteille était vide. Il pensa en ouvrir une deuxième, mais il se ressaisit. Il avala la boule de salive et de vin qui lui obstruait la gorge et alla se faire couler un verre d'eau. Le liquide transparent avait un goût de chlore désagréable qui lui donnait encore plus soif.

À 19 heures, rompu de fatigue, François s'endormit contre la carte du filon de saguenite, la tête posée sur ses avant-bras. Il se réveilla quatre heures plus tard, juste assez pour se traîner comme un zombie jusqu'au lit, où il s'étendit sans même prendre la peine de se déshabiller.

XIX.

Le pasteur

Vallée des Fantômes

Août 2022

À la première heure, le pasteur Wells prit le métro à la station Montmorency, sur la ligne orange, et rejoignit Berri-UQÀM, où il s'acheta un billet d'autobus pour Chicoutimi. Un aller

simple. Pendant le trajet, il relut deux fois le Livre de l'Apocalypse, exalté par la beauté poétique et ténébreuse de la Révélation.

À Québec, il changea d'autobus, laissant la compagnie Orléans Express pour Intercar. Comme il devait patienter une demi-heure à la Gare du Palais avant de repartir, il s'acheta un sous-marin au poulet grillé chez Subway. Il le mangea à petites bouchées et en laissa la moitié sur le plateau. Il jeta ses déchets à la poubelle et s'essuya les mains avec une serviette de papier, avant de monter dans le nouvel autocar.

La traversée du Parc des Laurentides se fit sans accident notable. Le pasteur réussit même à s'endormir contre la vitre de l'autobus chauffée par le soleil. Avant qu'un détour brusque le réveille, il rêva que ses fidèles et lui s'élevaient dans le Ciel.

Il referma les yeux et ne les rouvrit qu'une fois sur le boulevard Talbot. L'enfilade de centres d'achats et de concessionnaires automobiles lui rappela désagréablement les artères commerciales de l'Île-Jésus et de la couronne nord de Montréal. Une fois au terminus, il héla un taxi qui l'emmena jusqu'au centre de location de voitures le plus proche.

Le jeune homme de service derrière le comptoir le fixait bizarrement. Wells se dit qu'il n'avait sûrement jamais vu de pasteur à part dans les films d'exorcisme. Cette réaction le mettait toujours mal à l'aise en même temps qu'elle l'emplissait de fierté : il n'était pas qu'un simple serviteur de Dieu, il était un ministre du Temple de la Justice Divine.

Il signa le contrat de location et prit les clefs du Suburban noir.

XX.

Le sergent

Lac des Canots

Janvier 2023

Desbiens se réveilla sur le divan-lit encore plié. Il avait l'impression qu'un buck avait fait des ravages contre ses tempes. Il se releva lentement et s'étira. Ses courbatures se réveillèrent

en même temps que lui, descendant de sa nuque et de ses épaules jusqu'au creux de ses omoplates.

Il chercha des aspirines dans les armoires, mais il ne trouva qu'un pot de café en poudre entouré de crottes d'écureuils et de moutons de poussière. Les grains avaient pris en pain comme du sucre et la bouilloire était rouillée de bord en bord. Dans les recoins des armoires, des pièges tendus attendaient de se refermer sur des rongeurs. Pour les attirer, Ti-Pitre y avait placé des bouts de toasts au beurre de peanut dont la mie avait fini par moisir. Un seul piège s'était activé, cassant net la colonne vertébrale d'une souris depuis longtemps décomposée.

Avec la bouteille de Canadian Club, Desbiens alla sur la galerie pour s'éclaircir les idées. Il mit ses lunettes fumées pour éviter d'être ébloui par le reflet violent des rayons du soleil, mais il était trop tard : son mal de tête continuait d'enfler vers son front et son occiput, comme si d'autres bucks étaient venus rejoindre le premier pour le tabasser avec leurs panaches. Il but une longue gorgée de whisky, s'alluma une Québec Classique et en inspira plusieurs longues bouffées. Une brise presque chaude, après la vague de froid des derniers jours, soufflait la neige à la surface des dunes. Le soleil de janvier brillait dans un ciel d'un bleu limpide, faisant miroiter les grains de neige à l'horizon comme des pépites d'or. Les bouleaux de l'île grimaçaient de leurs minces langues d'écorce.

Desbiens s'alluma une deuxième cigarette et partit dans la shed pour mesurer le stock de bois. Les bûches cordées n'importe comment étaient couvertes de mousses vertes, de champignons durs et de lichens grisâtres. Des sapinages et des peupliers pourris, mais en assez grande quantité pour le reste de l'hiver, s'il le fallait. Il choisit un billot de bouleau jaune dont les bords étaient au niveau, l'enfonça dans la neige, puis il commença à fendre du bois d'allumage.

Il s'arrêta dix minutes plus tard, ralenti par la faim et la fatigue. Il laissa la hache dans la shed et repartit vers la chapelle avec une brassée de bois. Son regard se porta sur la cheminée de tôle noircie par la suie et le clocher couvert de chiures d'oiseaux. Sous l'effet de son étourdissement, le toit pentu oscillait, parsemé de taches mauves.

À une époque lointaine, quand son grand-père avait encore un chalet ici, la cloche sonnait pour appeler les fidèles du lac à aller entendre la messe et à recevoir l'eucharistie. Dans ce temps-là, les prêtres essaïmaient par milliers dans la sainte région du Saguenay, remontant

même les cours d'eau pure jusque dans les hautes vallées de l'arrière-pays, terre promise pour les squatteurs et les braconniers, Jérusalem des voleurs et des crosseurs, par-delà la protection des dernières croix de rang, à des jours de voyage de la justice divine de l'archevêché, seuls hommes d'Église dans la tourbe d'un territoire sauvage et infini, soumis à la torture des brûlots et des maringouins.

Desbiens se rappela une histoire que le bonhomme lui avait conté plusieurs fois, une histoire de peur. Le prêtre voguait sur le lac dans sa chaloupe en bois, une bière en canette entre les cuisses, à la recherche des fosses magiques où le monde des chalets faisait des pêches miraculeuses, invoquant les saints pour avoir de quoi remplir son assiette ce soir-là. Est-ce qu'il buvait de Molson ou de la O'Keefe? Le scénario ne se rendait pas jusque-là. Le prêtre se levait d'un coup sec pour chasser un gros frappe-à-bord qui le harcelait. Sous le poids mal réparti de son corps enrobé de graisse, la chaloupe chavirait. Attiré par le poids de son linge d'automne, sans veste de flottaison, le souffle court à cause de la bière et du vin de messe, l'homme d'Église coulait à pic et disparaissait au fond de l'eau où personne ne se baignait jamais.

Il déposa le bois dans le rack près du poêle et, à contrecœur, il se dirigea vers la bécosse installée sur le flanc nord de l'île. Un rectangle croche de bois de récupération qui servait aussi de remise. Sur des clous étaient accrochés des vieilles scies égoïnes rouillées, des pièges de trappeur et des raquettes en babiche. À côté d'un lavabo qui n'avait jamais fonctionné, entassés pêle-mêle, il trouva une chainsaw, une débroussailleuse, des caisses de ruban fluorescent, des pintes d'huile vides et la génératrice, un modèle du siècle précédent. Il restait assez d'essence pour tenir quelques jours, en allumant seulement quelques lumières, mais il devrait bientôt descendre dans un relais de motoneiges pour en ramener plus. La lunette de toilette, couverte d'une épaisse couche de givre, l'empêcha de réfléchir plus longtemps. Il se dépêcha de terminer ce qu'il avait à faire, puis s'essuya le mieux possible avec les débris de papier de toilette déchiquetés par les écureuils.

En retournant vers la chapelle, Desbiens remarqua des traces de ski-doo qui serpentaient sur le lac autour de son île. Il ne se rappelait pourtant pas d'être reparti se promener à la belle étoile. Il étudia les chalets des voisins pour trouver qui était venu l'espionner pendant qu'il

digérait sa bière slocheuse. Une seule cheminée crachait une colonne de fumée qui montait haut dans le ciel.

XXI.

L'ingénieur minier

Vallée des Fantômes

Juillet 2022

Brassard se réveilla avec une gueule de bois ignoble. Il plongea sous l'eau glaciale de la douche pour échapper à l'air pesant de la canicule, maintenant solidement installée. Il enfila les vêtements de travail neufs portant le logo de la compagnie de Jules Tremblay et tenta en vain de peigner ses cheveux ébouriffés. Dans le miroir, son visage encore jeune était creusé de rides. Il se trouvait un air angoissé qui ne lui ressemblait pas. Il ferma les yeux et se mordit l'intérieur des joues jusqu'à ce que le sang coule sur sa langue. La douleur lui donna un peu de contenance.

François chercha la forme familière d'une cafetière filtre, mais il n'en trouva pas. La baraque était équipée uniquement d'une machine à expresso. Il réussit à faire couler un mince filet d'eau noire dans une tasse et ajouta quelques gouttes de lait Nutrinor. Le café, plein de grains brûlés, lui donna la nausée, mais il se força à l'avalier quand même. La caféine produisait lentement son effet, chassant les vagues souvenirs de ses cauchemars et lui insufflant une dose de confiance. À l'extérieur de la baraque, le soleil se levait dans le ciel brumeux de la vallée des Fantômes.

*

Deux Aspirines et un autre café plus tard, Brassard rejoignit Jules Tremblay sur l'île artificielle, au centre du premier lac de tête.

— Vous avez bien lu les documents que j'avais fait laisser pour vous?

— Bien sûr, monsieur Tremblay.

— Appelez-moi Jules, je vous en prie.

— Bien sûr, Jules.

— Parfait. Et qu'est-ce que vous avez compris de la saguenite?

— C'est une substance minérale encore méconnue. Peut-être le substrat d'une météorite. Le problème, c'est qu'il y a aucun astroblème visible dans le secteur. Par contre, si la météorite est tombée sur le glacier continental, il y a quelques millénaires par exemple, le cratère a fondu depuis longtemps. Dans ce cas, la météorite a probablement été charriée jusqu'ici par la fonte des glaces, puis recouverte par les blocs de roche erratiques, l'humus et l'eau glaciaire.

Autour d'eux, la chaleur montait progressivement. Le lac de tête, aussi calme qu'un miroir, reflétait le soleil encore bas dans le ciel. Brassard essuya la pellicule de sueur qui mouillait son front.

— Votre hypothèse a du bon sens. C'est ce que croit Denonville, le géologue en chef. Peter aussi aurait été d'accord avec vous.

— Peter Waltzing, mon prédécesseur? Qu'est-ce qui lui est arrivé au juste?

Le directeur de la mine retira ses lunettes aux montures dorées et les frotta méticuleusement avec un linge. La peau pâle de son visage rasé de près était parfaitement sèche.

— C'est une longue histoire...

— J'espère bien que vous aurez le temps de me la conter. Les longues histoires c'est souvent les plus courtes.

— Vous avez raison. Dans le fond, c'est une histoire simple. (Il replaça ses lunettes sur l'arête de son nez et regarda Brassard. Ses yeux paraissaient chargés d'une lourde menace.) Peter a malheureusement dû nous quitter. Il s'est montré, disons, récalcitrant à obéir aux ordres de son supérieur.

— Il vous a désobéi?

— Effectivement. J'espère que vous ferez pas la même erreur. Ce qui se passe dans mine reste dans mine.

Brassard ressentit une brusque contraction dans sa poitrine. Son mal de tête, au lieu de se résorber, continuait d'empirer.

- J'ai signé la clause de confidentialité.
- Bien, répondit Jules Tremblay en ouvrant la porte du chevalement.

XXII.

Le pasteur

Vallée des Fantômes

Août 2022

En fin d'après-midi, le pasteur Wells gara son Suburban noir sur le bord du chemin de gravier et arrêta le moteur. Lorsqu'il ouvrit la portière, un souffle d'air brûlant entra dans l'habitacle. Il prit son sac de voyage, verrouilla le VUS et s'enfonça dans la forêt de conifères. La canicule avait fait jaunir prématurément les feuilles des rares bouleaux à moitié morts de la vallée des Fantômes. Il marcha d'un pas régulier dans l'odeur poivrée des épinettes, ses souliers vernis s'enfonçant dans la tourbe humide. La rumeur sourde de la mine enflait lentement à mesure qu'il gravissait la pente.

Au bout d'une demi-heure, Wells s'arrêta devant la clôture haute de trois mètres, surmontée de caméras et de rouleaux de barbelés, qui ceinturait le complexe minier. Il entendait maintenant très bien le grésillement des câbles électriques, le ronflement des moteurs de camion et les cris des mineurs. Au centre du lac, un immense bâtiment dissimulait le tunnel d'accès qui plongeait jusqu'au gisement.

Des branches craquèrent derrière Wells. Un employé de la mine avec une musculature de gym avançait vers lui. En le fixant d'un air menaçant, l'agent de sécurité marmonna quelques mots dans son walkie-talkie :

- Y a un intrus de l'autre bord de la clôture. Qu'est-c'est que j'en fais, patron?
- Others will come soon, ajouta le religieux, écartant les bras en signe de paix et présentant son sourire le plus aimable.
- Encore un illuminé. Un prêtre, on dirait.
- Un pasteur, le corrigea Wells.
- C'est ça que je disais, un fou.

Le culturiste se gratta la nuque en écoutant les directives de son boss, puis saisit sa matraque.

— Vous êtes pas armé, monsieur...?

— Tommy. Non, on a pas le droit au Canada. Ça nous prendrait un permis spécial. C'est ben de valeur parce que je te dis, moé, que des fuckés comme toé, ça mériterait de se faire creuser une tombe six pieds sous terre.

— Oh, I'm going to die soon, if that matters that much, you know.

— Parle-moé pas en anglais, on est pas à Moréal icitte. Pis t'es mieux d'arrêter de me niaiser mon hostie de violeur d'enfants. Envoye, prends tes affaires pis viens-t'en. Je vas te présenter aux autres.

Le gardien de sécurité poussa le pasteur dans les arbres et l'aida à accélérer avec quelques coups de matraque servis à des endroits judicieusement choisis. Ils s'éloignèrent des bâtiments de la mine, longèrent la décharge du premier lac de tête et s'arrêtèrent à la hauteur d'une troisième étendue d'eau. Sur la berge opposée, au centre d'une clairière naturelle, une vingtaine de tentes avaient été disposées sur des plateformes en bois. Un homme entre deux âges, portant une barbe épaisse et des cheveux longs, se baignait avec deux filles dans la boue. Leurs mouvements dégageaient des miasmes d'eau stagnante que la brise chaude soufflait vers le pasteur.

— Va rejoindre tes hippies. Tu vas être content icitte, c'est plein de gars qui se baignent tout nus.

— As you wish, sir. Maintenant, si vous me permettez d'employer votre langage des plus évolués, *voulez-vous bien me crisser la paix s'il vous plaît?*

Le culturiste replaça sa matraque dans son étui et repartit vers la mine en marmonnant des insultes, les poings serrés. La tête haute, le pasteur contourna le lac pour aller à la rencontre de ses fidèles. Il avait hâte de recommencer à prêcher.

*XXIII.**L'ingénieur minier**Vallée des Fantômes**Juillet 2022*

Le directeur de la mine traversa le détecteur de métal et précéda Brassard dans un vestiaire. En lui exposant les critères de sécurité du site, il lui remit un casque de mineur muni d'une lampe frontale, une combinaison protectrice, des bottes à cap et un dossard. En revêtant son uniforme, Brassard songea à l'importance du rôle qu'il s'apprêtait à jouer dans l'histoire minière. Avec une certaine légèreté, il avait toujours lié son travail à des colonnes de chiffres – bonis de production, pourcentages de rendement, tonnages –, pourtant cette fois il ressentait une sorte de poids sur ses épaules.

Sans dire un mot, le cage tender leur ouvrit la porte de l'ascenseur des hommes, la referma avec un sourire narquois, puis actionna le mécanisme. Avec un grincement, le chariot élévateur commença sa descente dans le gouffre. Seul le faisceau des deux lampes frontales écartait les ténèbres. Après l'atmosphère cuisante de l'extérieur, l'air dans le tunnel était frais, agréable. Une odeur subtile émanait du fond de la mine, mélange d'eau tourbeuse, de poudre et de poussière de roche. La chute lui paraissait interminable, comme si le temps s'arrêtait une fois sous la surface de la terre. Peu à peu, Brassard sentait des vagues d'excitation naître dans son cerveau et irriguer les extrémités de ses membres, la même excitation qui accompagnait le début de chacun des projets miniers auxquels il avait participé au cours de sa carrière, un sentiment d'enthousiasme et d'appréhension à l'idée de creuser de nouveaux souterrains au cœur d'un filon inconnu, sous la menace perpétuelle de l'implosion des masses rocheuses et de l'effondrement des chambres. Plus ils s'enfonçaient profondément sous le lac de tête, plus la pression s'intensifiait : des millions de tonnes de roche, d'eau de montagne et de tourbe les enserraient.

Cent vingt mètres plus bas, l'élévateur s'arrêta au niveau de la chambre principale. Brassard posa ses pieds sur le plancher raboteux avec l'impression de toucher le sol d'une nouvelle planète. Des lampes posées au plafond éclairaient d'une lueur aveuglante les parois de la salle. Sous le grillage protecteur boulonné, il s'agissait en apparence d'une forme banale

de lithoïde, un bloc de roche aux reflets métalliques provenant d'une météorite, mais en s'approchant, il était possible d'entrevoir les minces veines dorées de la saguenite qui formaient un réseau d'une beauté indicible. Du bout de ses gants, il suivit leur tracé en se demandant combien d'années-lumière cette météorite étrange avait parcourues avant de finir son voyage ici, sur les Monts Valin. Bien sûr, au cours de ses études, il avait dû analyser les principaux groupes de roche d'origine spatiale – les chondrites, les carbonées, les achondrites et tous les autres dont il n'avait plus qu'un vague souvenir –, mais il avait souvent été déçu par leurs propriétés ou leur valeur. Bien souvent, ce n'était qu'un ramassis de cailloux pour les collectionneurs, des curiosités d'ufologues. Or, cette fois, il le sentait, c'était différent. Le saguenite avait le pouvoir de changer le monde.

L'ex-maire le regardait en silence de l'autre bout de la pièce, le visage indiscernable à cause de la lumière de sa lampe frontale. L'ingénieur dut détourner le regard pour éviter le faisceau brutal des ampoules ultrapuissantes.

— J'étais dans la lune, désolé.

— Dans l'espace, plutôt. C'est normal, le saguenite fait le même effet à tous ses visiteurs. Êtes-vous croyant, monsieur Brassard?

— Pourquoi est-ce que vous me parlez de religion ici? Il me semble que c'est pas le bon moment.

— Je répète ma question : est-ce que croyez en Dieu?

Le sentiment d'irréalité de Brassard continuait de croître. De tous les scénarios qu'il s'était imaginés à propos de son premier contact avec la mine de saguenite, une conversation théologique n'avait jamais été envisagée. Le pompiste de La Jonction devait avoir raison, comme tous les camionneurs et les mineurs à qui il vendait de l'essence : Jules Tremblay vieillissait, il devenait sénile – complètement cinglé à vrai dire. L'ingénieur minier réprima un frisson et essaya de répondre le plus calmement possible à la question que son nouveau boss lui avait posée.

— Non, mais des fois je me dis que la vie serait beaucoup moins compliquée si Dieu existait.

— Il existe. On vous a sûrement dit que je suis en contact direct avec Lui depuis que je suis sorti du coma?

— Pour être honnête, j'ai entendu toutes sortes d'histoires.

— Ça m'étonne pas. Les miracles font toujours jaser. Et vous savez ce que Dieu m'a dit à propos de cet endroit-là?

— Il vous a dit où creuser.

— Évidemment, mais vous vous êtes pas demandé pourquoi Il m'avait choisi moi?

— Laissez-moi deviner. Il a une mission pour vous.

— Je suis le seul à pouvoir diriger les opérations en fonction de Ses vues. Ses Voies sont impénétrables pour les autres... Maintenant, suivez-moi, je vais vous montrer le premier tunnel.

L'ex-maire contourna une chargeuse-navette et se dirigea au bout de la chambre principale, où s'ouvrait une galerie haute comme plusieurs hommes. Une dizaine de mètres plus loin, le tunnel se terminait devant un mur nu où était garée une foreuse jumbo. Au milieu, un trou de dynamitage, large de deux pouces et demi et profond de quatre mètres, était rempli d'explosifs.

— C'est ici que la mine s'arrête pour le moment. Cet après-midi, vous allez donner l'ordre à l'équipe de dynamiteurs de faire avancer la galerie. Selon les calculs, on devrait s'approcher du centre du gisement.

— Je vais être prêt. Je manquerais ça pour rien au monde.

— Parfait. C'est ce que je voulais entendre.

XXIV.

Le sergent

Lac des Canots

Janvier 2023

Les traces de motoneige qui encerclaient la chapelle rejoignaient le rivage, dépassaient un chalet et une cabane à chaloupes, puis s'arrêtaient dans une remise. C'était un ski-doo vintage aux couleurs rose et mauve. Desbiens parqua le Skandic à côté et monta l'unique marche de la galerie émergeant du banc de neige. C'était un petit camp rustique, construit n'importe

comment avec des poutres grises équarries à la main. Le revêtement de clapboard de vinyle jauni était mal fixé par endroits, dévoilant la peau noire du pare-feu.

Desbiens donna trois coups secs sur la porte d'entrée. Une femme dans la soixantaine apparut derrière la vitre et lui ouvrit la porte en souriant. Un fumet de saucisses et de sirop d'érable flottait dans le chalet.

— J'étais sur le bord de retourner te chercher. Je suis allée voir à matin, mais y était trop de bonne heure. Tu dormais comme un petit vieux collé sur ta bouteille. Tu vas pas refuser un bon petit déjeuner? Y a personne au Lac la semaine pis ça fait longtemps que j'ai eu de la visite. Envoye, rentre, on chauffe pas le dehors.

Desbiens obéit à son ventre torturé par la faim et entra dans le chalet. Il enleva ses bottes de ski-doo avant de rejoindre la femme dans la salle à manger. Le décor était à la fois simple et recherché : lourde table hexagonale, murs de lambris, rideaux épais et colorés, poêle à combustion lente, plancher de bois franc, grands tapis moelleux, reproductions d'œuvres d'art. De petites plaques dorées indiquaient leurs titres : *Guernica* et *La persistance de la mémoire*.

— Quand j'ai vu le Skandic flambant neuf, je me suis dit que c'était pas Ti-Pitre. Tu le connais, Ti-Pitre, y a juste une vieille minoune, je sais pas comment ça se fait d'ailleurs qu'elle a pas encore sauté.

La femme remit deux bûches dans le feu et commença à monter la table. Elle déploya une grande nappe décorée de motifs mayas ou aztèques et déposa des ustensiles dessus. Elle le regardait souvent à la dérobée, probablement pour savoir s'il était vraiment l'alcoolique pitoyable dont il devait avoir l'air.

Malgré les traces laissées par l'âge, c'était une belle femme. Ses cheveux blonds, un peu ébouriffés, parcourues de mèches grises, descendaient en cascade sur sa poitrine. Le réseau de pattes d'oie autour de ses yeux bleus et les fines rides aux commissures de ses lèvres suggéraient qu'elle avait beaucoup souri au cours de sa vie. Maintenant, des cernes profonds creusaient son visage et quelques rides obliques sillonnaient ses joues.

— Au début, j'ai pensé que t'étais un voleur, même si y a pas grand-chose à voler chez Ti-Pitre, mais quand j'ai compris à quel point t'étais soûl pis que t'avais un gun, j'ai pas osé m'en mêler. J'en ai déjà vu, des voleurs soûls, pis je dois te dire que c'est les pires. Ça

défonce les campes, ça vole toute ce que ça peut, les poêles, les T.V., les bouteilles de fort, pis ça repart se soûler la gueule ailleurs.

— Les drogués sont encore pires, si tu veux mon avis.

— J'ai pas de misère à te croire, mais y se rendent pas jusqu'ici. En tout cas, tout ça pour dire que j'ai appelé Ti-Pitre tantôt pis y m'a expliqué que t'es un policier pis que t'as besoin de vacances.

— Suspendu, grogna Desbiens.

— C'est pas grave, je peux comprendre.

Elle ouvrit le frigo et sortit une douzaine d'œufs.

— Un ou deux?

— Deux.

— Comment?

— Brouillés.

Elle cassa les œufs et les mélangea avec une cuillère en bois. Sur un deuxième poêlon, elle fit réchauffer du jambon et des saucisses. Elle ajouta quelques tranches de pain de ménage directement sur le poêle. Dans la partie la plus chaude, près de la cheminée, il y avait aussi une canne de fèves au lard et une cafetière italienne. Elle continuait de parler, cette fois tournée vers le lac.

— C'est une job dure que t'as là. Des bad lucks, ça finit toujours par arriver. De toute façon, on finit toujours pas avoir besoin de vacances. Sont juste plus longues pour certains que pour d'autres. Dire qu'y en a qui attendent à leur retraite... Pauvre eux. Pour être ben honnête, avant, j'haïssais les beus, mais ça finit par passer avec la jeunesse, je suppose. Vous êtes des humains, comme tout le monde, pis ces temps-ci, c'est bien de ça que j'ai besoin, de présence humaine. Le mois de janvier finit plus. Le froid est tellement intense en haut, c'est pas croyable, pis les nuits durent tellement longtemps.

La femme fit tomber les œufs, le pain de ménage, les saucisses et le jambon dans deux assiettes, puis ramassa la canne avec une mitaine à four. Après avoir déposé la nourriture sur la table, elle lui tendit une main. Sa poigne était douce et ferme.

— Je me suis pas encore présentée, au fait. Je m'appelle Maya.

— Enchanté. Moi c'est Patrice. Patrice Desbiens.

— Comme le poète, c'est drôle... T'es pas un poète policier?

— Malheureusement non. Je pense pas que ça existe.

— C'est de valeur. Le monde irait mieux si y en avait.

— Le monde ira jamais mieux, cracha-t-il en piquant sa fourchette dans un morceau de jambon.

— T'es pas un optimiste, toi, hein?

Maya lui servit du café bien tassé auquel il ajouta un pouce de lait et deux cuillères de sucre. Le liquide noir devint gris et tiède, comme il l'aimait. Il le cala en quelques gorgées et s'en servit une deuxième tasse.

— Je suis réaliste. De toute façon, y est beaucoup trop tôt pour faire de la philosophie.

— Pour moi, y est déjà tard. Je me lève à cinq heures pour écrire.

En guise de réponse, Desbiens continua de dévorer le contenu de son assiette.

— Y sont où tout le monde?

— On est en pleine semaine. Y travaillent.

— Je le sais ça. Mais je veux savoir pourquoi y a pas des traces de ski-doo partout. D'habitude, le lac ressemble à une piste de course. Je peux comprendre qu'y est tombé quelques pouces de neige, mais quand même. On verrait que le fond est durci.

— Tout le monde est parti. Même les bêtes. À cause des rêves.

— Quels rêves?

— T'as peut-être trop bu pour t'en rappeler. On pourra en reparler une autre fois, là, tu viens juste d'arriver. Laisse-toi le temps.

Maya se leva et commença à desservir la table. Elle jeta les restes dans un bac à compost, laissa les assiettes sales dans le lavabo et mit une bouilloire sur le poêle.

— Du temps pour quoi?

— Pour rêver.

— J'ai-tu l'air d'un gars qui rêve?

— Tout le monde rêve. Surtout depuis que la mine est ouverte.

— C'est-tu comme ça partout sur les Monts?

— Je pense pas. J'ai pas croisé grand monde depuis longtemps. La mine a fait fuir tous les originaux, ç'a été la pire saison de chasse de l'histoire dans le secteur. Ç'a mis ben du monde

en tabarnak, pour être franche. Juste dans notre baie, y a trois camps à vendre... Pis à mon avis, y aura pas d'acheteurs avant que le gisement soit tari. Le porte-parole de la mine dit que c'est à cause des détonations, qu'y a pas eu de déversements de matières dangereuses, mais y a aucun moyen d'être sûr. Les équipes d'analyses sont vendues à la cause de Jules Tremblay. On dirait que tout le Ministère des ressources naturelles a été acheté. Ç'a aucun bon sens de se fermer les yeux de même.

Son ventre rempli avait arrêté de se plaindre et sa migraine était maintenant partie pour de bon. Il regrettait seulement de ne pas avoir emmené la bouteille de Canadian Club pour allonger son café avec un trait de whisky. Des flashes de la veille ressurgissaient dans son esprit incapable de les repousser : la face à Cossette, le corps maigre de sa blonde, le chien du punk qui jappait à s'en crever les poumons, mais lorsqu'il invoquait des images de Frank, seule la scène de boucherie réapparaissait, nette et claire comme au premier jour. Ses mains tremblaient légèrement sous l'effet de la caféine ou du manque d'alcool, et sa gueule était sèche comme une route d'asphalte en pleine canicule.

— Tu vas-tu vraiment essayer de me faire croire que la mine de saguenite a fait fuir les chasseurs?

— J'ai jamais prétendu que je réussirais à te convaincre.

— J'en ai pas entendu parler.

— Tu t'imagines pas qu'y vont se mettre à se vanter de pas avoir tué? De toute façon, t'es pas obligé de me croire. Mais y a rien qui t'empêche de jeter un coup d'œil sur ce que j'ai ramassé.

Maya lui fit signe de s'installer dans le salon avec elle et lui tendit sa tablette électronique. Dans l'application Google Chrome, la barre de favoris était ouverte. Dans la liste défilante, il y avait plusieurs dossiers personnels qui présentaient peu intérêt, à part le dernier, nommé « Les montagnes des dieux ».

— C'est tout ce que j'ai pu trouver sur la mine de saguenite. J'ai commencé à compiler les articles qui en parlaient pendant mes crises d'insomnie... Je voulais comprendre pourquoi les originaux avaient quitté le secteur, pour quelle raison aucun poisson mordait à mon hameçon.

Desbiens appuya sur l'écran tactile pour faire défiler les pages enregistrées dans le dossier de favoris. Il y en avait des dizaines.

— Tu préfères-tu boire du café ou du gin pour t'aider à te concentrer?

— Du gin.

Retour sur la dernière campagne électorale fédérale

PUBLIÉ LE 4 NOVEMBRE 2020 À 18 H 00 / Mis à jour le 4 novembre 2020 à 20 h 23

En réponse aux membres du Parti conservateur du Canada, de plus en plus bruyants à la Chambre des communes, de mieux en mieux organisés autour de leur nouveau chef, le premier ministre n'avait pas le choix de déclencher les élections fédérales à l'automne 2020. Rappelons qu'il s'agissait de l'une des campagnes les plus courtes de l'histoire canadienne : le 25 août septembre, Justin Trudeau se rendait à Rideau Hall, la résidence du gouverneur général, pour dissoudre le Parlement. Les partis politiques se sont ensuite lancés dans une opération séduction de neuf semaines qui a culminé le 2 novembre dernier.

Radio-Canada et La Presse canadienne

Une vague bleue d'un océan à l'autre

Le dépouillement des boîtes de scrutin s'est achevé hier après-midi, confirmant le pronostic annoncé par Radio-Canada à 21 h 37 le 2 novembre dernier. Le Parti conservateur du Canada a remporté une victoire écrasante dans la majorité des provinces, à l'exception de Terre-Neuve, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Colombie-Britannique. La vague bleue a déferlé dans les Prairies, où les troupes conservatrices ont remporté quatre-vingts pour cent des circonscriptions, en Ontario, où soixante pour cent des candidats ont gagné leur pari, et même, à la surprise générale, au Québec, qui devait pourtant assurer la réélection de Justin Trudeau pour son troisième mandat. À part dans l'Ouest de Montréal, bastion historique du Parti libéral, les Conservateurs ont

torpillé leurs adversaires : en Beauce, en Abitibi et même au Saguenay-Lac-Saint-Jean, les Bleus ont remporté toutes les circonscriptions, confondant tous les sceptiques de cette victoire que le chef conservateur, lui, prédisait contre vents et marées depuis 2020.

Un message porteur

Le slogan du chef du Parti conservateur, calqué sur celui de Stephen Harper lors des élections de 2015, était d'une simplicité exemplaire : « Sortez du placard! Vous êtes des Conservateurs refoulés! » Effectivement, d'après notre analyste politique Françoise Boucher, « les Libéraux du Québec n'ont acquis leur force que depuis la laïcisation de la société québécoise. Il suffit de remonter quelques décennies dans le passé pour constater que le message protectionniste, nationaliste et traditionnaliste des différentes versions des partis de droite était beaucoup plus puissant que celui des Libéraux. Les prêtres soutenaient de façon univoque les Bleus, portant la couleur de la royauté et de la Sainte-Vierge et démoniaient les Rouges... »

Jules Tremblay élu sans même courtiser ses électeurs

La plus grande surprise de ces élections a sans conteste été le retour de l'ex-maire dans la vie politique. Après avoir officiellement pris sa retraite à la fin de son dernier mandat à l'Hôtel de Ville de Saguenay, malgré un attentat terroriste qui l'a laissé entre la vie et la mort, l'homme politique le plus coloré de la province a accepté l'offre des Conservateurs. Le notaire de formation, directeur et actionnaire majoritaire de la mine de saguenite des Monts Valin, n'a même pas eu besoin de faire campagne pour gagner sa circonscription. Il a été élu avec une majorité de 77,3 % des voix.

À lire aussi :

- [Le maire de Saguenay atteint d'une balle de carabine dans une église du Lac Saint-Jean](#)
- [Le saguenite devient le minerais coté le plus cher à la Bourse de New York](#)
- [Jules Tremblay méconnaissable depuis sa sortie du coma](#)

Vous avez été témoin d'un événement? Cliquez ici

Vous désirez souligner la présence d'une coquille? Cliquez ici

Desbiens ferma cet onglet et en ouvrit un autre, un article d'astrophysique publié dans l'édition en ligne de *Science et Vie*. Il avait encore soif.

Devant le poêle à bois, Maya lisait un recueil de poésie en buvant du thé. Il se leva pour se verser une autre rasade de gin. Le ciel sans nuage avait une teinte d'un bleu immaculé. La température sur le thermomètre, à l'extérieur, n'arrêtait pas de descendre. Il indiquait maintenant - 28 degrés, sans tenir compte du vent qui voulait arracher les parois de clapboard de vinyle du vieux chalet. Desbiens reprit sa lecture là où il s'était arrêté. Il avait beaucoup de temps à rattraper.

XXV.

L'ingénieur minier

Vallée des Fantômes

Juillet 2022

À treize heures, François Brassard, le nouveau surintendant de la seule mine de saguenium au monde, donna l'ordre d'activer le détonateur. Cent vingt mètres plus bas, au creux de la chambre principale, le dernier relais fit exploser en un grondement étouffé la poudre insérée dans le trou creusée par la foreuse jumbo. Le choc de la détonation fit vibrer le sol de la vallée des Fantômes et d'épais nuages de poussière de roche furent propulsés en dehors des

bouches de ventilation. Quatre nouveaux mètres de galerie devenaient disponibles, enfouis sous des monceaux de débris.

Pendant deux heures, les câbles d'extraction des skips remontèrent les blocs de lithoïde mêlé de saguenite, qui passaient ensuite sur le treuil de production, d'où ils étaient acheminés vers l'aire de concassage.

À la fin du quart, l'équipe de forage demanda à être remontée d'urgence sur le plancher des vaches. Le contremaître s'avança vers Brassard, le visage couvert de saleté, sauf aux endroits où des rigoles de sueur l'avaient nettoyé. Dans sa hâte, il avait oublié d'éteindre sa lampe frontale.

— On a un gros problème. On a détecté une fuite de radioactivité. Je fais sortir tous mes gars pis personne redescend en bas sans protection.

— D'accord, dit Brassard en se tournant vers Briand, le surintendant de la sécurité. Dites à l'équipe de sauvetage minier de se tenir prête à intervenir. Et bloquez les conduites d'aération. Tous ceux qui doivent rester sur place doivent aussi mettre l'uniforme de sécurité. Procédez à des tests de qualité de l'air et assurez-vous qu'elle demeure respirable. Sinon, on évacue le site. Et arrangez-vous pour dire au directeur que je descends.

*

Brassard emprunta l'ascenseur des travailleurs pour s'enfoncer dans le puits de la mine, accompagné par le surintendant de la sécurité et Denonville, le spécialiste des météorites. Chacun d'eux avait revêtu une combinaison antiradiation qui les faisait ressembler à des astronautes.

Les trois hommes virent disparaître progressivement le cage tender et la lumière des néons du chevalement alors qu'ils descendaient dans les entrailles de la vallée des Fantômes, engloutis par l'obscurité tiède. Brassard réfléchissait à toute vitesse, examinant toutes les possibilités : une fuite de méthane, la proximité d'une veine volcanique, un gisement d'uranium inconnu... Aucune d'entre elles ne cadrerait avec ce qu'il savait des Monts Valin ou ce qu'il avait lu dans les documents préparatoires.

Avec un claquement sec, la plateforme se posa sur le plancher de la chambre principale. Brassard commença à noter mentalement les différences. Près du treuil, les hommes du shift boss avaient laissé un chargement plein sur la chargeuse-navette en fuyant la mine. Derrière, le trou de dynamitage avait explosé comme prévu, laissant plusieurs tonnes de roches sur le sol. La température avait monté de plusieurs degrés jusqu'à devenir presque insupportable.

Les ampoules de la structure de soutien clignotèrent, puis s'éteignirent, plongeant les recoins de la mine dans l'obscurité. Seuls les trois faisceaux des lampes frontales éclairaient maintenant les parois rugueuses de la chambre centrale. Non, se ravisa Brassard, une autre source de lumière, presque imperceptible, semblait provenir de l'autre côté de la zone dynamitée. Une lueur verte, intermittente. *Comme la pulsation d'un cœur*, se dit Brassard. *Sauf que les cœurs de pierre ne battent pas.* D'une voix étouffée par son masque à oxygène, le contremaître leur expliqua ce qui s'était passé. Ses hommes dégageaient les parois de la galerie à l'aide des foreuses pneumatiques et retiraient les roches branlantes avec des scaling bars quand un sifflement avait résonné dans la chambre principale. Un son aigu, légèrement chuintant, mais aussi étrangement mélodieux.

— Comme le vent qui s'engouffre dans une caverne? demanda Brassard. Ça veut dire qu'y aurait une autre issue. Ça expliquerait peut-être pourquoi l'air chaud est rentré dans la galerie.

— Peut-être, rétorqua Denonville. Et la lumière verte, vous l'expliquez comment?

— Un autre minerai, peut-être. Va falloir mieux dégager la galerie pour le savoir.

Denonville fit d'abord une évaluation de la qualité de l'air : l'oxygène était réduit, mais pas encore à des proportions mortelles. Il procéda ensuite à un test de radioactivité, qui révéla des résultats effarants, proches de ceux qui avaient été enregistrés après la catastrophe de Tchernobyl.

— Comment ça se fait qu'on l'a pas découvert avant? demanda le contremaître de forage.

— Je sais pas. Le saguenite agit peut-être comme une sorte d'isolant.

Tout en suivant leur discussion, Brassard contemplait les reflets iridescents de la lumière verte. Ils dansaient entre les blocs arrachés à la paroi de la galerie, faisant briller les longues veines de saguenite. Le surintendant s'approcha des rochers et commença à les escalader. Il semblait y avoir assez de place au sommet pour qu'un homme puisse ramper de l'autre côté.

— Qu'est c'est que vous crissez là, Brassard? dit le contremaître. C'est dangereux en hostie. Vous voudriez toujours pas crever sur votre premier shift?

— C'est contraire à toutes les règles de sécurité, ajouta Denonville. Faut vérifier la stabilité de la formation rocheuse, installer les boulons pis les filets...

— Donnez-moi deux autres réservoirs d'oxygène pis faites-moi confiance.

— Je vous connais pas assez pour ça.

Une heure plus tard, la galerie fut assez dégagée pour permettre à Brassard de ramper de l'autre côté. Aucun autre mineur ne s'était porté volontaire pour l'accompagner.

Quand les gars du shift de nuit vinrent prendre la place de l'équipe de jour, le surintendant de la mine n'était toujours pas revenu.

XXVI.

La neurologue

Haute-ville, Chicoutimi

Août 2022

À l'heure de l'apéro, la docteure Dubuc était en train de déboucher une bouteille de vin lorsqu'elle entendit le chef d'antenne annoncer les grands titres du jour.

« Bienvenue au Téléjournal de 18 heures de Radio-Canada. Aux manchettes aujourd'hui, 25 août 2022, le gouvernement Trudeau considère l'option de déclencher une campagne électorale hâtive, un accident tragique fait trois victimes sur la route 175 et de nouveaux développements concernant la mine de saguenite. »

Dubuc secoua sa coupe à bordeaux pour libérer les arômes du cépage et inhaler le parfum floral des raisins cueillis sur les sols argileux et caillouteux, riches en huîtres fossilisées, du vignoble de Chablis. Enfin, elle but une petite gorgée qu'elle savoura longuement. Sur l'écran de télévision, Simon-Pierre Murdock apparut devant les bâtiments de la mine de saguenite, vêtu d'une combinaison antiradiation. Le bandeau de la nouvelle affichait simplement : « Fuite radioactive sur les Monts Valin ».

Dubuc s'étouffa avec sa lampée de vin et toussa pour se dénouer la gorge, renversant un peu du liquide clair sur le divan de cuir qu'elle essuya d'une main distraite avec la manche de son pull.

— Chéri, tu devrais venir voir ça! Ils parlent de Jules Tremblay.

Son mari laissa tomber le couteau et s'éloigna de l'îlot au centre de la cuisine pour venir la rejoindre dans le salon. Il resta planté debout à côté d'elle.

« Selon le porte-parole de la mine, tout accès aux galeries est présentement interdit depuis hier pendant que l'on procède à l'évaluation des risques. Une fuite importante s'est révélée porter des taux extrêmes de radioactivité, sans que l'on puisse en définir exactement la source. La sécurité devrait être rétablie d'ici quelques jours et les opérations d'extraction pourraient reprendre sous peu. Pour l'instant, l'équipe de sauvetage minier est toujours occupée sous terre pour secourir un homme qui serait demeuré prisonnier d'une galerie. Il est encore impossible de dévoiler l'identité de l'employé de la mine. D'autres développements sont à venir. Étant donné l'importance de l'événement, Radio-Canada m'a demandé de demeurer sur place afin d'agir à titre de correspondant spécial. »

À cause de l'air climatisé, Dubuc ressentit un frisson parcourir son échine. Elle serra la main de son époux dans la sienne et but une deuxième gorgée de son verre sans le déguster. Elle reposa la coupe sur la table en verre avant de baisser le volume de la télévision, où on voyait maintenant le visage de Justin Trudeau à la Chambre des communes d'Ottawa. Elle attira son mari contre elle et posa ses mains sous sa chemise pour caresser son ventre. Il ferma les yeux en se laissant faire.

Le souper attendrait.

*

À deux heures du matin, la neurologue s'adossa contre la tête de lit, une douleur aiguë au creux de l'estomac. Son cycle menstruel arrivait à son terme, elle le sentait. La demi-bouteille de vin avait empiré sa migraine en plus d'accélérer son rythme cardiaque et d'assécher sa bouche. Elle avait à peine été capable de fermer les paupières, encore moins de s'endormir profondément. À côté d'elle seule la respiration régulière de son mari, signe d'un sommeil

réparateur aidé par l'orgasme et le valium, brisait le silence insoutenable de la nuit noire. C'était un de ces soirs où elle s'ennuyait de la pulsation de la métropole, chœur bruyant et puant qui berçait jadis son sommeil de jeunesse.

À deux heures trente, abandonnant le combat, Dubuc quitta la chambre à coucher pour se préparer un café latte dans un grand bol. Des larmes de fatigue, brûlantes et piquantes, lui firent fermer les yeux quelques instants. Elle songeait à Jules Tremblay et à sa mine de saguenite, à la façon dont son corps s'était lentement transformé après sa sortie de l'hôpital. Elle revoyait les deux rangées d'abdominaux qui saillaient sous la peau blanche de l'ancien maire, les muscles bien dessinés de ses biceps, le tracé impressionnant de l'électrocardiogramme. Depuis un an, elle avait tenté par tous les moyens de forcer Tremblay à venir dans son bureau et à accepter les traitements de chimiothérapie afin d'enrayer les cellules cancéreuses de son neurinome acoustique. À chaque tentative, elle avait échoué. Tremblay ne voulait tout simplement pas guérir. Pourtant, ni son cancer, ni l'espèce de stigmate de sa paume droite ne l'empêchaient de diriger la mine la plus haute de la province.

Dubuc se fit un deuxième café pour finir de chasser les brumes de l'insomnie. Un double expresso bien tassé. Et maintenant, se dit-elle en trempant ses lèvres dans le liquide brûlant, un employé de Tremblay disparaissait au creux du gisement. Qu'est-ce qui lui était arrivé? Le cours des pensées de la neurologue fut interrompu par la sonnerie de son téléphone cellulaire. Sur son afficheur, elle lut le nom de sa collègue Villebois.

— Salut Victoria. Tu dormais?

— Malheureusement non.

— Tant mieux. Viens-t'en au D-9, ça presse. On a une urgence psychiatrique. Je pense que ça va t'intéresser...

En s'échaudant la gorge, Dubuc avala son double expresso et retourna dans la chambre pour s'habiller convenablement. Elle retira son pyjama et le lança dans la corbeille de lavage, puis revêtit son uniforme de travail. Son mari tourna ses yeux endormis dans sa direction.

— Tu vas où?

— Je vais revenir me coucher tantôt. C'est Villebois qui a besoin de moi.

— T'es neurologue, pas psy. Laisse-la donc faire sa job toute seule.

— Je le sais. Je t'aime. On déjeune ensemble demain matin. Je vais te faire du pain doré.
Promis.

Elle l'embrassa sur le front avant de quitter la pièce. La lumière aveuglant du garage accentua sa migraine et elle dut fermer les yeux quelques instants avant de démarrer la voiture. La douleur dans son estomac enflait progressivement, elle aussi.

Ce serait une très longue nuit.

*

Dubuc entra dans un des ascenseurs du bloc D et appuya sur le bouton du neuvième étage. Un concierge monta en même temps qu'elle, marmonnant un bonjour poli auquel elle répondit par un signe de tête. Elle sentait des auréoles de sueur se former sur son uniforme. Une goutte glacée tomba de son aisselle et dévala le long de sa cage thoracique. Elle avait bu trop de café.

Dubuc ressentait une vague d'angoisse l'envahir. À chaque fois qu'elle montait au D-9, la présence à la fois distante et intolérable des suicidaires et des dépressifs chroniques lui rappelait sa mère, une maudite snob alcoolique, qui regardait tout le monde de haut, qui n'avait jamais réussi à avoir l'air de bonne humeur et qui s'était pendue le soir de sa graduation. Beau cadeau. C'était à cause d'elle que Victoria avait finalement opté pour la neurologie plutôt que pour la psychiatrie, contrairement à son père.

Au dernier étage, les portes s'ouvrirent automatiquement sur un hall minuscule. Par une fenêtre protégée par une grille, elle aperçut les basses-terres du Saguenay baignées par la lumière orangée des lampadaires. Quelques voitures traversaient le pont presque vide. La vie suivait son cours habituel.

Elle s'annonça dans le microphone et attendit que l'infirmier déverrouille la lourde porte en métal qui bloquait l'accès au D-9. Elle remonta le corridor jusqu'au poste de garde, où l'attendait la docteure Villebois. Son visage était parcouru de petites rides de sommeil.

— T'as l'air épuisée.

— Je pourrais te faire le même commentaire.

— Je suppose que je vais bientôt comprendre pourquoi.

Pour seule réponse, Justine lui adressa un sourire sibyllin en plaquant sa carte magnétique contre le lecteur optique. Une deuxième porte épaisse s'ouvrit de l'intérieur. Dans le salon encore vide, la télévision projetait en sourdine le segment sportif d'un bulletin de nouvelles matinal. L'infirmier de garde les salua avant de les escorter vers la chambre du fond. La porte verrouillée de l'extérieur était percée d'une seule fenêtre étroite, dont les stores étaient fermés.

— Tu vas bientôt voir le cas le plus intéressant de ta carrière. Enfin, le deuxième peut-être, après Jules Tremblay.

Justine tourna la mollette sur le bord de la fenêtre pour ouvrir les stores. Sur le lit étroit, un homme était étendu, maintenu par des contentions. Il dormait profondément. Un mince filet de bave coulait à travers sa barbe de trois jours jusque sur sa jaquette d'hôpital.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Il dort.

— Je le sais ça, qu'il dort. Tu m'as sûrement pas réveillée pour me montrer un patient qui dort.

— Oh, il se réveille des fois. Il peut répondre à des questions simples et il réagit aux tests de réflexe.

Une nouvelle goutte de sueur glaça les côtes de la neurologue.

— C'est quoi son problème d'abord?

XXVII.

Le politicien

Vallée des Fantômes

Septembre 2022

Jules Tremblay se tenait appuyé contre le mur du laboratoire de chantier, concentré sur le travail de Denonville. L'expert des météorites n'avait pas mangé depuis plusieurs heures, absorbé par le caisson antiradiation qui renfermait les minéraux recueillis au cœur du gisement de saguenite. Quant à Brassard, après que son corps inanimé ait été extirpé des

décombres par l'équipe de sauvetage, il avait été transféré sans sa permission à l'hôpital de Chicoutimi.

— Monsieur le directeur, est-ce que vous pourriez venir jeter un coup d'œil?

Tremblay s'avança et appuya son arcade sourcilière contre le tube froid du microscope qui se prolongeait à travers le caisson antiradiation. Dans un pot pétri, Denonville avait déposé un fragment de roche noire, que Tremblay observait maintenant sans comprendre exactement ce qu'il voyait. Des cercles inégaux s'étendaient dans toute l'étendue de l'écran, semblables à des alvéoles grossièrement taillées dans le roc, un peu comme une ruche d'abeilles terrassée par l'anarchie. À force de les regarder, l'ex-maire avait l'impression qu'elles bougeaient légèrement, mues par un mouvement interne. Ce mouvement lui rappelait un mauvais trip de drogue, quand on lui avait fait manger à son insu un brownie aux champignons magiques. Il se rappela la sensation délirante de prendre conscience que tout était vivant, animé par une pulsion divine : les feuilles, les troncs d'arbre, l'eau des lacs, les routes... et même les roches.

— Vous connaissez le principe des combustibles fossiles, monsieur le directeur?

— Plus ou moins, comme tout le monde. C'est le cycle de la vie. Des êtres vivants meurent et leurs cadavres s'accumulent au fond de la mer pour produire des gisements d'hydrocarbures. D'autres bêtes meurent, des petites comme des grosses, et ajoutent d'autres couches au gisement. Et ça dure pendant des milliers d'années.

— Un peu trop vulgarisé à mon goût, mais ça va faire l'affaire. Vous êtes donc d'accord pour dire que l'essence qu'on utilise tous les jours dans nos voitures est le résidu d'une multitude de vies organiques fossilisées?

— Évidemment.

— Et si je vous disais que le minerai noir qu'on vient de découvrir reprend le même principe, avec une différence subtile? Les molécules de ce minerai sont le résidu d'une multitude de vies organiques *non fossilisées*.

— Je vous suis pas. Vous voulez dire que cette *chose* est vivante?

— D'un point de vue moléculaire, tous les nouveaux minéraux qu'on vient de trouver sous terre sont vivants.

— Et la saguenite?

— Les résultats sont clairs. Il y avait aucune activité moléculaire dans les carottes prélevées il y a quelques mois, mais maintenant.... J'ai bien peur que votre saguenite se soit réveillée.

— Mais où est-ce que vous voulez en venir, là?

— Je n'en sais rien, monsieur le directeur. Mais si j'ai votre permission, j'aimerais briser mon contrat dès maintenant. Je veux pas rester dans cette vallée des Fantômes une minute de plus. Cet endroit me fait encore plus peur que le monstre qui se cachait dans mon placard quand j'étais petit.

— Comme vous voudrez, monsieur Denonville. Vous pourrez partir après m'avoir remis votre rapport détaillé.

— Il sera sur votre bureau d'ici une demi-heure. J'espère que vous m'excuserez de le rédiger le plus vite possible.

Le spécialiste des météorites retira son sarrau et le déposa sur le comptoir, puis il se dirigea vers la sortie du laboratoire. Avant de fermer la porte derrière lui, il se retourna :

— Si j'étais vous, monsieur Tremblay, je fermais la mine le plus tôt possible. Je la ferais exploser avant que les Américains ou les Chinois commencent à débarquer. C'est une question de sécurité nationale.

*

Comme convenu, Denonville rejoignit Jules Tremblay dans son bureau une demi-heure plus tard avec son rapport imprimé entre les mains. Le directeur de la mine l'accepta et, sans le regarder, le posa sur un coin de sa table de travail. Il invita le géologue à s'asseoir et lui présenta le contrat de confidentialité avec un chèque généreux portant l'en-tête de la compagnie.

— Monsieur Denonville, vous devez comprendre que si j'obéissais à votre mise en garde, il faudrait faire fermer définitivement notre mine.

— C'est ce que je souhaite.

— Vous comprenez aussi, j'en suis certain, que sous ce lac se trouve la clé de l'avenir de l'humanité – sa rédemption, en quelque sorte.

— Vous êtes fou. Complètement fou.

— Comme vous voudrez.

« Tu sais ce que tu dois faire maintenant, Jules. C'est ton Dieu, le seul et l'unique, qui le commande. »

Tremblay prit le rapport et le plaça soigneusement dans la déchiqueteuse. Avec un chuintement, le secret de la météorite disparut au creux de la machine. Le directeur leva ses deux mains et les posa sur les épaules de Denonville, le fixant de son regard pénétrant.

Jamais tu vas parler de ce que t'as vu ici. C'est clair? Jamais.

L'œil gauche du géologue commença à cligner sous l'effet d'un tic nerveux, strié de veinules rouges, puis tout son visage se contracta. L'homme fut pris de convulsions violentes et tomba à plat ventre. Des larmes de sang coulèrent sur ses joues anguleuses, recouvrant le sol d'une auréole sombre.

Maintenant, essuie ton visage, puis montre-moi que t'as compris ce que j'attends de toi.

Le chimiste se redressa en gémissant et réussit à se rasseoir. Avec la serviette que lui tendait Jules Tremblay, il fit disparaître les rigoles de sang de son visage. Sans un mot, il signa le contrat de confidentialité, empocha le chèque et quitta la pièce en tanguant légèrement.

Jusqu'à sa mort subite, survenue à l'hôpital de Chicoutimi quelques semaines plus tard, jamais Denonville ne révéla la moindre bribe d'information à propos de la mine de saguenite des Monts Valin.

*

Ce soir-là, une heure après le coucher de soleil, Jules Tremblay partit marcher sur les rives défrichées du lac de tête sans nom où Dieu l'avait mené plusieurs mois auparavant. Bientôt, une telle marche deviendrait impossible.

En fin de journée, il avait rencontré à tour de rôle les membres dirigeants de l'équipe de production minière chargée d'acheminer la saguenite vers la surface : Dufort, le capitaine du développement des galeries, Elliot, le capitaine des services de construction, et Grégoire, le

capitaine de production. Il avait réussi à leur faire comprendre clairement qu'il fallait limiter l'extraction aux zones qu'il avait circonscrites.

L'accès à la zone explorée sans son accord par Brassard fut proscrit. Le directeur de la mine veillerait personnellement à ce que la galerie dynamitée avant l'incident soit entièrement bétonnée dès le lendemain à l'aube. Avec le soutien de ses capitaines, il avait mis au point un nouveau plan d'extraction : le pourtour du gisement serait foré verticalement grâce à des trous de pré-découpage, ce qui permettrait au minerai de tomber par gravité dans des entonnoirs excavés en dessous du gisement. Les opérateurs des chargeuses-navettes n'auraient plus qu'à ramasser le minerai dans ces points de soutirage et à le faire remonter par le treuil d'extraction jusqu'au chevalement.

De cette manière, pensait Tremblay en contemplant le reflet de la lune sur la surface calme de l'eau, seules les parties sécuritaires de la météorite, composées de lithoïde et de saguenite, seraient démantelées peu à peu jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une mince cloison les séparant des zones hautement radioactives. Ensuite, Tremblay ferait exploser ce qui resterait.

Le directeur de la mine termina sa promenade vespérale par une prière adressée à Dieu, puis il alla se coucher dans sa roulotte. Il était terriblement fatigué.

XXVIII.

La neurologue

Haute-ville, Chicoutimi

Octobre 2022

Dubuc parqua sa Mercedes dans le stationnement des Condos Chik et monta les marches de l'ancien couvent.

Villebois lui ouvrit la porte et l'invita à retirer ses bottes de pluie et son manteau, puis à s'installer sur le divan. Elle versa du cognac dans deux verres, ajouta quelques glaçons et vint s'asseoir à côté d'elle.

Le condo était meublé avec un goût minimaliste : quelques meubles d'allure suédoise, un système de son, un clavier électronique, une grande télévision, une petite bibliothèque

remplie surtout de livres scientifiques. Pas de tapis, pas d'animaux de compagnie. Aucune photo de couple non plus. De l'autre côté de la fenêtre du salon, les lumières de Chicoutimi-Nord s'étendaient au sommet du cap rocheux, voilées par le crachin qui tombait depuis une heure.

Villebois leva son verre de cognac.

— À la santé de François Brassard.

— À la plus grande énigme scientifique de ta carrière.

Tout en s'arrêtant à l'occasion pour chercher ses mots ou pour boire une gorgée de cognac, Villebois entreprit de raconter à Dubuc les récentes évolutions du cas Brassard. Son état ne s'était guère amélioré depuis son arrivée au D-9. D'après la première hypothèse des autres psychiatres, Brassard était atteint d'une forme fulgurante de choc post-traumatique causée par un événement encore inconnu. Pourtant, aucune des combinaisons d'antipsychotiques et d'antidépresseurs normalement employées pour traiter cette affection n'avait réussi à le sortir de sa torpeur. Villebois avait fini par sélectionner la dernière ligne de traitement possible : la clozapine, le seul antipsychotique prouvé plus efficace que les autres, mais avec une dizaine d'effets secondaires indésirables.

L'ancien surintendant de la mine de saguenite passait la majeure partie de ses journées couché dans son lit, ses paupières closes agitées par le mouvement perpétuel de ses globes oculaires. De temps à autre, des convulsions soudaines agitaient son corps pour éviter qu'il s'ankylose et commence à se nécroser. D'après les tests d'imagerie cérébrale, Brassard rêvait maintenant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même lorsqu'il était éveillé.

— Excuse-moi de t'interrompre, Juliette, mais ç'a aucun sens. Personne peut rêver constamment. Ça voudrait dire que Brassard tombe jamais dans un sommeil profond...

— C'est exactement ça. Son pouls descend jamais en bas de quatre-vingt battements par minute et son activité cérébrale est beaucoup trop élevée.

— Il va imploser.

— Au contraire. Il est en parfaite santé. Il est dans un état très actif, mais d'une stabilité étonnante.

— Sauf qu'il se réveille des fois, ou je me trompe?

— Attends, tu vas trop vite. Ça me donne soif de parler autant.

Juliette se leva pour remplir les verres de cognac une deuxième fois.

— Pour une fois que je suis pas de garde... Bon, tu me laisses continuer?

Lors de ses brèves périodes de réveil, Brassard répétait qu'il devait absolument retourner sur les Monts Valin, qu'il devait sauver tout le monde de Jules Tremblay... Lorsqu'on refusait de le laisser quitter l'hôpital, il devenait enragé. La veille, l'infirmier de garde avait été retrouvé inconscient sur le sol, assommé vraisemblablement par le crâne du patient, et avait dû être hospitalisé pour une commotion cérébrale. À l'arrivée du deuxième infirmier, Brassard dormait paisiblement, toujours maintenu par ses contentions, une longue traînée de sang sur le front. Juliette n'avait pas eu le choix de doubler les doses de clozapine et de benzodiazépine pour le calmer. Il ne s'était pas réveillé à nouveau depuis.

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant?

— Il reste une seule solution. Normalement, on la réserve pour traiter les dépressions réfractaires et les maladies bipolaires. J'en ai parlé avec mes collègues à la dernière réunion départementale, et ils ont approuvé ma décision.

— Tu veux le passer aux électrochocs?

D'un mouvement du poignet, Villebois fit tourner les glaçons à moitié fondus au fond de son verre. Elle voulut avaler une dernière lampée de cognac, mais il n'y avait plus que de l'eau avec un vague arrière-goût de congélateur.

— Je préfère dire thérapie électroconvulsionnelle.

*

Le docteur Dubuc quitta la salle des employés de son département et se dirigea vers la cage d'escalier de l'unité D. Elle remonta les neuf étages, s'arrêtant à chaque palier pour reprendre son souffle. Sur la rive nord du Saguenay, les dernières feuilles jaunes des bouleaux demeuraient immobiles, éclairés par les rayons tièdes de l'été indien. Dans les hautes-terres, les érables à sucre déployaient leurs ramures rouges au pied des Monts Valin. Des nuages anthracite flottaient au-dessus des sommets arrondis, noircissant leurs flancs rocheux, signe qu'une pluie glaciale devait tomber dans la vallée des Fantômes.

D'ici quelques semaines, pensait-elle, les tempêtes s'abattraient l'une après l'autre sur les montagnes. Au cœur de la vallée glacée du Bras-de-l'Enfer, les camionneurs n'auraient pas le choix de monter les pentes abruptes de la route L-201 pour ensuite les redescendre jusqu'au niveau de la mer, leurs caissons précieux remplis de poussière de météorite.

Dubuc s'ennuyait des longues randonnées de raquettes avec son mari qu'elle avait l'habitude d'organiser là-haut avant que leur relation s'envenime. Elle gardait des souvenirs d'une netteté impressionnante de chaque refuge, de chaque poêle à bois, de chaque courbe des sentiers. Elle savait très bien à quel point la météo des sommets pouvait changer brusquement, de quelle manière le danger rôdait constamment dans les bois d'épinettes noires.

Dubuc entra dans la salle d'électrochocs au moment où l'anesthésiste injectait le propofol dans les veines de François Brassard. Juliette la salua d'un signe bref de la main, sans dire un mot.

Le corps sanglé fut agité de quelques mouvements inconscients avant que la sédation l'immobilise entièrement. Sa poitrine large se gonflait et se contractait à un rythme régulier. L'anesthésiste installa le masque à ventilation, puis procéda à l'injection du bloqueur neuromusculaire. Les poumons de Brassard cessèrent bientôt de fonctionner, remplacés par l'air du masque.

La psychiatre se chargea ensuite de poser les électrodes sur le corps du patient. Sur l'écran de contrôle, l'activité électrique cérébrale était normale jusqu'au déclenchement du processus. Alors commença le cauchemar.

Si le docteur Dubuc avait pu procéder à un test d'imagerie cérébrale pendant la séance d'électrochocs, elle aurait pu déceler un réseau d'anomalies naître subitement dans toutes les aires du cerveau de Brassard, des taches de toutes les couleurs explosant en une conflagration impensable qui aurait détruit un être humain normalement constitué.

Malgré l'action des bloqueurs neuromusculaires, les convulsions de Brassard enflèrent à un niveau extrême. Juliette se pencha pour retirer les électrodes, mais d'un mouvement sec la main de Brassard l'arrêta. Les yeux de l'ingénieur minier étaient grands ouverts, injectés de sang, ses pupilles dilatées au maximum. Il ne tremblait plus.

De sa main libre, Brassard projeta Juliette contre le plancher, arracha la deuxième sangle de son autre bras et libéra ses pieds. Il se mit debout face à l'anesthésiste qui tenait une seringue remplie de sédatif entre ses doigts. Brassard lui saisit le poignet et le plia à l'envers en un claquement sec. D'une voix faible, l'anesthésiste l'implora de le lâcher, mais Brassard, avec un rictus de colère, lui enfonça l'aiguille dans la poitrine, libérant le liquide directement dans son cœur. L'anesthésiste retomba mollement sur le sol et cessa de bouger.

Dubuc saisit Juliette par la taille et la traîna loin de Brassard. Avec son dos, elle poussa la porte et quitta la salle d'électrochocs. Elle risqua un dernier regard derrière elle et ce qu'elle vit à ce moment-là, elle ne l'oublierait jamais, même après des dizaines de séances de psychothérapie.

François Brassard, l'ingénieur minier disparu pendant des jours au creux du gisement venu de l'espace, se mit à marcher vers eux, ses pieds nus, déchirés par les éclats de verre, laissant des traces de pas sanglantes. Il était complètement réveillé.

Dehors, des flocons de neige tourbillonnaient dans la nuit d'automne qui tombe toujours si vite dans le nord.

TROISIÈME PARTIE

XXIX.

La neurologue

Hôpital de Chicoutimi

Janvier 2023

Victoria Dubuc déposa son cabaret sur l'étagère d'aluminium et quitta la cafétéria, encore submergée par le flot de ses réflexions. D'après l'historique de son téléphone cellulaire, elle avait appelé Jules Tremblay à trente-six reprises depuis le début de la crise sans recevoir la moindre réponse du député. La neurologue voulait l'obliger à venir en ville pour une nouvelle batterie de tests. Sa tumeur au cerveau, bénigne lors de sa découverte cinq ans plus tôt, devait continuer de croître dans le nerf auditif. Contrairement aux pronostics de Victoria, le neurinome acoustique ne l'avait pas frappé de surdité, pas plus qu'il ne l'avait tué lentement. La docteure Dubuc aurait bien payé une partie de son salaire annuel pour revoir Tremblay au moins une seule fois. Un seul scan. Un seul examen général. Elle avait pourtant l'impression de ne pas demander grand-chose. Mais non, son patient le plus célèbre s'entêtait à refuser tous les rendez-vous, à laisser s'infecter les plaies à ses paumes comme les stigmates du Messie, déterminé à se laisser mourir sans subir de traitement de chimiothérapie. Il ne s'était même pas présenté à l'investiture des candidats du Parti conservateur. Pas une fois, il ne s'était rendu à la Chambre des communes. Le bruit courait qu'il n'avait même pas touché à son budget personnel de député. Qu'est-ce qu'il pouvait bien tramer de si important qui l'empêchait de remplir ses devoirs, de servir ses électeurs? Que faisait-il du slogan de son ancien parti municipal : « Le citoyen d'abord »? Apparemment, le citoyen qui primait pour lui, c'était Dieu, le premier citoyen du Ciel, à qui il semblait maintenant vouer un culte stérile et insensé. Une crise de monomanie théologique.

Dubuc commença à monter les marches des neuf étages qui la séparaient de l'unité de psychiatrie. Comme d'habitude, ses pensées l'entraînaient dans une spirale folle prenant de la vitesse à mesure qu'elle se rapprochait des schizophrènes et des psychopathes. À quoi servait la foi au vingt-et-unième siècle au Saguenay? Toutes les sœurs dépérissaient lentement dans leur cloître, les croyants mouraient les uns après les autres, les prêtres prenaient leur retraite sans être remplacés, les cimetières mêmes ne recevaient presque plus de morts. Les gens préféraient que leurs cendres soient disposées dans une urne solitaire, dans le petit casier d'un columbarium, plutôt que de rejoindre le reste de leur famille qu'ils avaient tellement détestée. La foi était bonne pour les pays en développement qui n'avaient pas encore goûté aux vins de Bourgogne et aux voitures de luxe importées d'Allemagne, qui mouraient de faim et de soif. Pour les contrées riches, il restait les antidépresseurs et les divertissements, la bouffe et l'alcool, le hockey et le sexe.

Dubuc posa sa carte magnétique contre le lecteur optique. La lourde porte du D-9 s'ouvrit sur le salon des patients. Juliette la tira vers la chambre du fond, la même où Brassard s'était retrouvé captif plusieurs semaines auparavant. Par la petite vitre, Dubuc pouvait apercevoir un des mineurs de Jules Tremblay. Denonville, le spécialiste des météorites.

— Du nouveau?

— Il est en contention.

— Comment est-ce qu'il s'est retrouvé ici?

— Psychose sévère en plein shift. C'est un gars de Garda qui a appelé le 9-1-1.

— Qu'est-ce qu'il a de spécial?

— Tu devrais vérifier par toi-même.

Juliette poussa la porte et laissa Dubuc entrer dans la pièce. Elle tira deux chaises droites et les plaça devant le lit. Denonville ouvrit les yeux et sourit. Une de ses dents était rougie de sang.

— Je viens vous présenter ma collègue la docteure Victoria Dubuc. C'est une neurologue. C'est elle qui va procéder aux tests dont je vous ai parlé.

— Encore des tests?

— Si vous voulez arrêter les pilules, comme vous me l'avez demandé, il faut prouver que vous avez un problème qui n'est pas... d'ordre psychiatrique. Vous me suivez?

— Vous allez prouver que je suis pas fou?

Dubuc se gratta la nuque et s'éclaircit la gorge.

— Si on trouve quelque chose.

Denonville se mit à rire de façon incontrôlable, ce qui fit couler un filet de sang et de morve dans sa moustache. Juliette se pencha pour le nettoyer avec un mouchoir.

— Je vais te montrer ce dont je te parlais. Absence totale de pouvoir décisionnel. Troubles localisés de la mémoire. Monsieur Denonville, je voudrais vous poser une question ou deux. Êtes-vous d'accord?

Le rire de Denonville s'arrêta d'un coup sec, suivi par un hoquet.

— Vous avez travaillé à la mine de saguenite pendant plusieurs mois, c'est exact?

— Oui.

— Entre autres tâches, vous étiez assigné à l'analyse des échantillons de roche avant que votre patron, Jules Tremblay, décide de condamner les galeries que vous avez creusées. Pourquoi?

Denonville commença à s'agiter sur sa couchette, agité de tremblements atténués par les contentions. Son visage se couvrit rapidement d'une pellicule de sueur.

— Je sais pas.

— Vous avez pas envie de retourner voir.

— Non.

— Vous avez oublié ce qui s'est passé en bas?

— Y a rien à se rappeler.

— On a soigné votre collègue, François Brassard. Ça vous dit rien?

Le corps de Denonville était maintenant complètement détrempé. Ses paupières étaient fermées de toute leur force, tordant son visage de manière pitoyable.

— Rien. Rien! Y s'est rien passé, c'est-tu clair?

Denonville n'arrêtait plus de répéter les mêmes mots (*rien! rien! rien!*) en criant de plus en plus fort. Sa voix aiguë et stridente jaillissait de ses cordes vocales avec une puissance inimaginable qui obligea les deux docteurs à se couvrir les oreilles et à quitter la salle.

La crise du mineur se calma seulement après que l'infirmier lui eut injecté une double dose de calmants. Il s'endormit paisiblement sur sa couchette et ne reparla plus jamais.

Trois jours plus tard, il fut transféré à la morgue.

XXX.

Le pasteur

Vallée des fantômes

Janvier 2023

Lorsque la nuit tomba pour de bon et que montait la lune dans le ciel noir à travers les constellations, dans le ciel purgé de toute pollution lumineuse, le pasteur Wells dirigea ses fidèles jusqu'à la décharge du premier lac de tête, à la limite de la clôture de barbelés. Un espace de glace raboteuse était dégagé de sa couche de neige.

Le site de la mine était silencieux, éclairé uniquement par quelques projecteurs. Au centre des dunes polies par les vents du lac en forme de cigare, la structure métallique du chevalement se dressait sur l'île artificielle, comme un monstre marin surgi des profondeurs.

— Pour vous préparer au réveil des Anciens, il faut vous purifier par le sacrement du baptême. Tous vos péchés seront pardonnés par les dieux miséricordieux et votre âme sera épurée, aussi légère que l'air que nous respirons dans ces montagnes sacrées, et alors votre corps pourra s'envoler dans les Cieux avec les Anciens, où nous accueilleront les membres de Leur civilisation bienfaisante et bienveillante, et où vous recevrez les dons infinis de Leur espèce supérieure. Votre intelligence future s'élèvera au-dessus de celle de vos anciens semblables, mais elle ne pourra vous être révélée que si, et seulement si, vous passez par les eaux divines de ces montagnes. Oubliez vos proches, oubliez vos amours passées, oubliez vos amis, oubliez jusqu'à vos noms et prénoms, ne gardez que l'essentiel : la Foi toute-puissante dans la Venue des Anciens et dans l'Esprit cosmique auquel Ils nous initieront et qui nous transformera, comme Eux, en Immortels.

À l'aide d'une scie mécanique, un des initiés commença à creuser un trou dans l'épaisse couche de glace. L'eau mêlée de gaz mixé giclait et retombait sur la neige immaculée.

Quand le moteur de la chainsaw replongea la nuit dans le silence, le pasteur ordonna à ses zéloteurs de se déshabiller et de se mettre en file. Il immergea un calice doré dans l'eau et le souleva au bout de ses bras tendus vers les étoiles.

— Ceci est l'eau du lac de tête sous lequel nous attendent les Anciens. Elle contient le Mystère qui nous sauvera du Jugement dernier qui bientôt consumera toute vie sur cette planète. Ceci est l'eau sacrée des Anciens, venus sur Terre pour nous emmener avec Eux. Puisse-t-elle vous apporter la pureté et la foi.

— Amen, répondirent en chœur les fidèles.

— Au Nom des Anciens et de l'Esprit cosmique, je vous baptise pour que vous naissiez à nouveau, purifiés et croyants, prêts pour le Grand Départ. Nos sauveurs s'apprêtent à se réveiller. La salvation est proche, mes frères.

Le serviteur des dieux s'avança à son tour dans la vase du lac et répéta les mêmes paroles pour chaque homme et chaque femme avant de leur verser sur les cheveux un filet d'eau radioactive contenant des particules de saguenite.

XXXI.

La neurologue

Hôpital de Chicoutimi

Janvier 2023

Dubuc s'habilla chaudement et sortit sur le balcon du département. À l'horizon, la rivière était glacée sur toute sa largeur à l'exception d'un étroit chenal en son centre. Des bourrasques violentes sifflaient impérieusement contre les parois de brique de l'hôpital. Sur les rebords de fenêtres abrités des rafales, des pigeons se tenaient les uns contre les autres sans bouger, comme des pingouins sur la calotte glaciaire de l'Antarctique. Leurs couleurs vives contrastaient avec le jaune terne des murs du complexe et les bancs de neige gris. Au loin, les Monts Valin s'élevaient, nettement découpés, contre le ciel d'un bleu intense.

Elle prit la dernière cigarette mentholée au fond du paquet froissé, la coinça entre ses lèvres et l'alluma avec son briquet. Elle tira plusieurs bouffées profondes pour remplir ses poumons de fumée. La dose de nicotine produisit son effet aussitôt sur les récepteurs nicotiques, favorisant la libération de dopamine dans son cerveau.

Elle repensait aux tests effectués la veille sur Denonville. Dubuc n'avait jamais rien vu de tel de toute sa carrière. L'imagerie cérébrale était impressionnante : de fines lésions striaient l'ensemble de la zone du cortex préfrontal, où se trouvait le centre décisionnel du cerveau humain, et d'autres marques de dégénérescence apparaissaient dans les tissus de l'hippocampe, le carrefour de la mémoire.

La sonnerie de son téléphone cellulaire l'interrompit dans ses réflexions. Sur l'afficheur, elle lut le nom de celui qu'elle avait essayé de rejoindre pendant des jours entiers. Elle éteignit sa cigarette à peine entamée et rentra dans l'hôpital en direction de son bureau.

— Bonjour M. Tremblay. J'attendais plus votre appel.

— C'est terminé, docteur.

— De quoi vous parlez? Vous arrêtez de faire votre tête de cochon et vous allez descendre en ville pour vous faire soigner?

— Il est trop tard. Trop tard pour me soigner. Trop tard pour me sauver.

— Mais non. On a pas fait de scan de votre tumeur depuis deux ans. Comment est-ce que vous pouvez le savoir?

— J'ai des preuves.

— Vous êtes en train de devenir sourd? C'est ça, vous voyez, je vous avais prévenu qu'il fallait agir vite pour éviter de –

— C'est pas ça, coupa-t-il sèchement.

La voix du député était celle d'un homme exténué, d'un homme résigné à ne plus vivre. La voix d'un suicidaire ou d'un fanatique religieux prêt au sacrifice.

— D'ici la fin de la journée, je vais disparaître. Vous me reverrez plus jamais.

— Faites pas ça, monsieur Tremblay, je vous en prie. Si vous avez besoin de quelqu'un pour en parler, laissez-moi contacter Juliette.

— J'ai pas envie de parler. Pour être honnête, docteur, c'est la dernière chose dont j'ai envie.

— De quoi est-ce que vous avez envie d'abord?

— De rencontrer Dieu. Enfin. Il va venir me chercher. C'est terminé, je vous l'ai dit.

— Mais monsieur Tremblay...

— Adieu.

La communication s'arrêta. Dubuc essaya de rappeler le député trois fois de suite, mais elle tombait sur un message préenregistré : « Il n'y a aucun abonné au numéro que vous avez composé. »

Elle contacta le docteur Villebois pour l'avertir que le député s'apprêtait à se suicider, puis appela la Sûreté du Québec. Il était grand temps que la police enquête sur la mine de saguenite. Quand la secrétaire répondit, elle demanda à parler au plus haut gradé disponible.

— Lieutenant Fortin. Comment est-ce que je peux vous aider?

— Je m'appelle Victoria Dubuc, neurologue à l'hôpital de Chicoutimi. Ce que je vais vous dire va vous paraître complètement fou...

Elle commença à débiter les idées noires qui la hantaient depuis le début de la crise, racontant tout ce qu'elle croyait savoir sur Brassard, Denonville, Tremblay et sur ce qui se passait en haut.

Une heure plus tard, avant que la nuit de janvier recouvre toute la vallée du Saguenay, une colonne de fumée, au sommet des montagnes, trancha le bleu sombre, presque mauve, du ciel.

La sonnerie de son téléphone retentit à nouveau. C'était un texto de Juliette. « Regarde les nouvelles. Il s'est passé quelque chose à la mine. »

Dubuc ferma l'application de messagerie et ouvrit celle de Radio-Canada. Sans être sûre de croire à ce qu'elle voyait, elle visionna trois fois le reportage de Simon-Pierre Murdock jusqu'au moment où la connexion avait été interrompue par l'explosion.

À l'ouest, un halo de lumière brune annonçait la fin du crépuscule; à l'est, la lune presque pleine, obscurcie par un maigre croissant d'ombre, se levait; au nord, les contours noirs des montagnes se détachaient contre les étoiles de plus en plus nombreuses. Pour la première fois depuis des décennies, la lumière de la tour de télécommunications perchée sur le pic Bellevue ne clignotait pas.

La neurologue avait l'impression confuse qu'un corps cosmique brillait plus fort que les autres, puis la lueur se fondit dans l'amas de poussières lumineuses de la Voie lactée.

XXXII.

Le sergent

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Les bouches de chauffage du F-150 crachaient un souffle brûlant qui faisait transpirer Desbiens. Dès qu'il les fermait, une couche de frimas se formait sur toutes les vitres, cachant la route devant lui. Le moteur tournait au ralenti pour alimenter la batterie, mais son grondement était souvent étouffé par le sifflement du vent qui s'engouffrait dans la saignée formée par le chemin dans l'épaisse forêt.

Entre ses mains nues, il tenait une carabine de chasse à Ti-Pitre. Son Glock était serré dans son holster, au creux de sa veste Artic Cat. S'il avait cru en Dieu, il aurait prié pour ne pas avoir à s'en servir.

Son téléphone avait arrêté de fonctionner sur le lac à cause de la vague de froid intense qui s'abattait sur l'arrière-pays. La dernière fois qu'il avait vérifié la température, l'application Météomédia affichait – 42 degrés Celsius, avec un refroidissement éolien qui faisait baisser ce chiffre à – 56. De toute sa vie de chien, jamais il n'avait vécu un temps aussi glacial. Décoller le Skandic avait pris dix minutes de gossage et de sacrage, et traverser le lac, fouetté par les rafales de soixante kilomètres/heure, l'avait enragé en plus de lui glacer la face à travers son casque. En plus, il avait dû booster son pick-up avec sa batterie portable.

Depuis une heure, Desbiens était perché à l'entrée de l'ancien parc national des Monts Valin, en bordure du fossé de la route hors-normes menant à la mine de saguenite.

Depuis une heure, Desbiens attendait Frank pour l'empêcher de tuer Jules Tremblay.

Le froid n'avait pas réussi à le dessouler entièrement. La brosse de la veille et les tasses de gin de l'avant-midi lui donnaient l'impression bizarre d'être piégé dans un autre monde,

sentiment augmenté par tous les textes enregistrés par Maya. Son esprit fiévreux lui proposait des hypothèses et des conjectures délirantes qu'il tentait de repousser de son mieux.

Les épinettes noires, vieilles de plusieurs millénaires, couvertes d'une épaisse couche de neige, ne ressentiaient pas le vent qui glissait sur eux comme sur la surface d'une banquise polaire. Les fantômes de la vallée demeuraient immobiles, glacés sur place jusqu'à la fin de l'hiver, impassibles devant le drame qui s'apprêtait à se dérouler sur leur territoire. Seules les ramures de quelques momies, ces grands bouleaux givrés à la grandeur, remuaient lentement. Dans le chemin, le ciel était toujours d'un bleu aveuglant, mais le soleil, déjà bas à l'horizon, allongeait les ombres grotesques des arbres difformes. De grandes sections de pessières denses étaient déjà plongées dans les ténèbres.

Desbiens espérait ne pas avoir raté le passage de Frank. Il souhaitait surtout qu'il ne s'agissait pas d'une mauvaise blague inventée par ses collègues pour se venger de lui. Si c'était le cas, il descendrait ce soir même au poste pour péter des gueules et casser des grosses bières sur des têtes.

On niaise pas avec les morts. Surtout pas avec Frank. Mon neveu. Mon fils. Il peut pas être vivant, je l'ai vu sur son lit de mort à la morgue. Il était aussi frette qu'un glaçon.

Patrice baissa le chauffage au minimum pour se concentrer sur un son faible et distant. Un moteur de char. Le premier qu'il entendait depuis qu'il était arrivé.

Un nuage de poudrierie et de gaz d'échappement apparut au coin de la route, précédé par un Jeep Grand Cherokee blanc flambant neuf. Exactement la description fournie par le chef.

Patrice recula son siège au maximum et plaça sa carabine sur le tableau de bord. Il braqua la mire sur le conducteur du Jeep et ajusta la focalisation du télescope. Il vit d'abord apparaître un sarrau blanc fermé sur un t-shirt de Iron Maiden (*une joke c'est une joke*) puis, en remontant un peu l'arme, il aperçut le visage fatigué, taché de suie et mal rasé, qu'il avait vu la veille à la morgue.

C'est sa face. Il est vivant.

Son doigt posé contre la culasse glissa lentement vers la détente au centre du pontet. Pendant un instant, Desbiens se vit tirer sur son neveu, une seule balle entre les yeux qui lui explosait le crâne, faisant gicler sa cervelle partout dans l'habitacle, sur l'appui-tête, le

plancher, les portes-gobelets, le plafond... La cible grossit jusqu'à devenir une simple masse de tôle floue dans le télescope.

Trop tard.

Le Jeep du coroner le dépassa et accéléra en direction de la mine de saguenite, voilé par la fumée de neige et d'essence.

Desbiens remonta dans son F-150 et partit en dérapant derrière le Jeep. Il ignorait si Frank l'avait reconnu : son visage, pendant le dépassement, n'avait exprimé aucune surprise, aucun soulagement. C'était un masque de rage.

Malgré le sel, la route était glissante et le pick-up dérapait à chaque détour. Desbiens conduisait beaucoup trop vite en se foutant de son taux d'alcoolémie encore bien au-dessus de la limite légale. C'était peut-être sa dernière enquête avant de se retrouver en « retraite préventive », moyen qu'utilisaient souvent les Affaires internes pour se débarrasser des policiers ratés. Il devait jouer ses dernières cartes le mieux possible.

Il s'obligeait à conserver une distance sécuritaire avec le nuage de poudrerie et de gaz que soulevait le Jeep du coroner. Une manœuvre de dépassement sur cette route glaciale était beaucoup trop dangereuse. Il risquait de prendre le clos ou, pire, de tuer Frank.

À la sortie d'un détour, une pancarte annonçait l'entrée du site de la mine. Le Jeep ralentit devant une barrière et son neveu tapa un code d'accès. La lourde poutre d'aluminium s'éleva pour le laisser passer et se referma devant Desbiens.

D'un geste instinctif, il voulut brandir son badge d'officier devant le gars de la guérite, mais sa poche était vide. Le gorille de Garda le regardait de l'autre côté de la vitre avec un air amusé. Desbiens appuya sur le bouton de l'interphone.

— Police. J'ai besoin de passer. C'est une affaire urgente.

— Niaise-moi donc.

Le policier tenta plusieurs codes – l'année de naissance de Frank, sa date d'anniversaire, ses chiffres chanceux –, sans réussir à allumer le voyant vert. Hors de lui, il sortit du pick-up et commença à donner des coups de pied dans la poutre d'aluminium.

— Hey le douche bag, j'ai pas juste ça à faire attendre icitte. Tu vas me lever cette barrière-là tout de suite pis ça presse.

Le gorille sortit de sa guérite en brandissant une matraque mais s'arrêta net en voyant le canon du Glock.

— Envoye, ouvre la barrière, ça presse.

— C'est impossible de vous laisser passer.

— J'aurais cru que tu serais assez intelligent pour comprendre les guns.

Desbiens visa la guérite et appuya sur la gâchette. Il tira deux balles, une de chaque côté du gars de Garda. Les projectiles se logèrent derrière lui, dans le mur où était accrochée un agrandissement du site de la mine. Le lendemain, les deux douilles et la carte seraient soigneusement placées dans des sacs de plastique et envoyées à la centrale de la Sûreté du Québec, à Montréal, près du pont Jacques-Cartier, où elles rejoindraient les autres preuves à conviction de *l'affaire Jules Tremblay*.

La barrière se releva lentement et le F-150 fonça vers le lac de tête sans nom.

Quand Desbiens se parqua à côté du Jeep vide du coroner, il était trop tard : les traces de pas de Frank se perdaient dans celles des autres employés de la mine. Il courut vers la réception et demanda où se trouvait la roulotte de Tremblay. Voyant que la secrétaire tardait à lui donner l'information, il braqua une deuxième fois son Glock.

— Au bout du lac, de l'autre bord du parking. (Elle sortit un plan du site et lui montra l'endroit exact.) Mais on l'a pas vu depuis des jours. Il a demandé à pas être dérangé, sous aucun prétexte et –

Desbiens repartit en courant sans entendre le reste de la phrase. Il traversa les rangées de pick-up et arriva devant la roulotte du directeur de la mine. Tous les rideaux étaient fermés et deux gardiens de sécurité bloquaient l'accès à la porte. Ils se tenaient droit, avec un air sérieux et féroce, sans grimacer ou grelotter malgré la température inhumaine.

Desbiens contourna la roulotte à la recherche d'une autre issue. Sur le flanc nord, un bruit répété faisait vibrer la tôle, comme si quelqu'un à l'intérieur frappait dans le mur. Il colla son oreille proche du point d'impact pour préciser ce qui se passait de l'autre côté : chaque coup était suivi par un grognement de satisfaction. Quelqu'un marmonnait aussi des paroles dont il ne parvenait pas à bien distinguer les syllabes.

Desbiens s'apprêtait à retourner à l'avant de la roulotte pour essayer de convaincre les gardes du corps de Tremblay de le laisser passer quand la paroi métallique commença à plier

vers l'extérieur. Un poing aux jointures sanglantes perça un trou et disparut dans la roulotte, puis les coups s'arrêtèrent.

Desbiens cessa de respirer et attendit quelques secondes avant de recommencer à bouger. Enfin, il s'avança et se pencha devant la tôle coupante. Ce qu'il vit de l'autre côté, il n'aurait jamais pu l'imaginer, même dans ses pires cauchemars.

XXXIII.

Le journaliste

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Simon-Pierre Murdock ajusta son micro sur son épaisse parka portant le logo de Radio-Canada et leva le pouce vers le caméraman.

Derrière eux, les pompiers arrosaient le brasier qui faisait rage dans la roulotte de Jules Tremblay; des policiers fouillaient tous les bâtiments à la recherche du fugitif François Brassard et du directeur de la mine lui-même; des civils – les derniers sectaires du Temple de la Justice Divine – avaient réussi à pénétrer le site de la mine et erraient en petits groupes près de l'incendie. Depuis quelques minutes les sommets des Monts cachaient le soleil. Au nord, le ciel se teintait déjà de rouge.

Son contact dans la Sûreté du Québec l'avait averti dès qu'il avait appris qu'une opération d'urgence se déroulait sur le site de la mine de saguenite. Simon-Pierre avait aussitôt appelé son caméraman pour lui dire de monter le stock dans la van.

— Il se passe quelque chose sur les Monts.

— Encore?

— C'est gros. On a deux gars en fuite recherchés par la police.

Le voyage sur la route s'était fait lentement. Gabriel conduisait comme une grand-mère, mais Simon-Pierre était trop concentré sur son topo pour prendre le volant. Les épinettes défilaient de chaque côté de la route, toujours pareilles, déprimantes. Le ciel lui avait paru

d'un bleu beaucoup trop clair pour une chasse à l'homme. Un blizzard aurait fait plus romanesque. Il s'imaginait déjà poursuivre lui-même le meurtrier à travers la forêt dense, son caméraman derrière lui pour ne rien manquer de la séquence. Il espérait ne pas avoir à s'aventurer trop loin, puisqu'au bureau de la chaîne il avait seulement trouvé des raquettes en plastique, courtes et étroites, faites pour se promener en ville dans les sentiers balisés. Dans les sous-bois enneigés des Monts Valin, il s'enfoncerait jusqu'aux épaules entre les conifères.

Le journaliste avait détourné le regard des fantômes pour se plonger dans le fil de nouvelles de Radio-Canada. Rien n'avait encore filtré de la « résurrection » de François Brassard, ni du meurtre du coroner de l'hôpital. D'ici la fin de la soirée, l'événement serait dévoilé aux médias régionaux et nationaux. Tous les regards se tourneraient alors vers le sommet des montagnes, TVA enverrait peut-être un de ses hélicoptères, le web serait envahi de commentaires haineux, imbéciles, déplacés. D'ici quelques heures, le visage de l'ingénieur minier serait connu par tout le monde, partagé sur les réseaux sociaux, scruté et analysé.

Dans son oreillette, le studio l'avertit qu'il tombait en direct. Le visage de Simon-Pierre Murdock apparut dans l'écran du caméraman et dans celui de tous les téléspectateurs qui verraient le reportage à un moment ou à un autre – et la vidéo atteindrait rapidement les trois cents millions de visionnements. Son nez et ses joues, rougis par le froid, apparaissaient au-dessus d'une barbe soigneusement taillée mais couverte de morceaux de givre. Ses sourcils et ses cils ressemblaient à des blocs de glace.

— Je me trouve maintenant devant le complexe minier du député conservateur Jules Tremblay. (La focalisation reculait pour montrer, derrière le journaliste, les bâtiments essaimés sur la berge glacée du lac de tête sans nom.) Les pompiers finissent de combattre les flammes qui dévorent une roulotte d'habitation qui, selon les informations que j'ai pu recueillir, appartiendrait à nul autre que le directeur de la mine lui-même.

Simon-Pierre s'excusa et toussa dans le coude de sa parka, avant de reprendre son reportage. Derrière lui, les ténèbres du crépuscule devenaient de plus en plus profondes, mais les projecteurs de la mine les repoussaient vers le bois. Les alentours du lac étaient éclairés comme en plein jour.

— Pour l'instant, l'ancien maire de Saguenay demeure introuvable. Le porte-parole de la mine m'a assuré qu'aucun corps n'avait été retrouvé dans la roulotte. Les policiers de la

Sûreté du Québec demandent donc à la population de coopérer avec eux. Quiconque possède des informations pouvant permettre de retrouver votre député est encouragé à les communiquer immédiatement à la Sûreté du Québec au numéro qui apparait au bas de l'écran. Il est présentement 17 h 45. Le coucher du soleil est prévu d'ici quelques minutes, ce qui compliquera les recherches. La température enregistrée ici, à proximité de la mine, descend à – 55 degrés Celsius... Chaque minute compte.

XXXIV.

Le sergent

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Une couverture thermique sur les épaules, Desbiens gardait les yeux fixés dans le vide. Des pompiers s'activaient à éteindre l'incendie de la roulotte de Tremblay. Des policiers gueulaient et couraient sur le site de la mine.

Un agent de la SQ s'approcha de lui pour lui demander ce qui s'était passé. Ils avaient fouillé toutes les roulottes et tous les bâtiments à la recherche du fugitif sans parvenir à le retrouver. En bégayant, Desbiens essaya de leur raconter ce qu'il avait aperçu, mais personne n'avait envie de le croire. L'un d'eux proposa de lui donner un tranquillisant, un autre de l'assommer.

Un VUS de la Sûreté municipale se gara devant eux et le lieutenant Fortin en sortit. Il écouta le début du témoignage de Desbiens avant de le couper d'un ton sec.

— Il est où, Frank? Si t'essayes de le protéger avec tes histoires de mongol, Pat, ça va pas arranger ton dossier. Tu te rends compte que je suis monté icitte juste pour t'empêcher de faire d'autres niaiseries? Je pourrai pas te protéger éternellement. C'est pas notre enquête. C'est pas notre juridiction.

— Il doit être en bas, dans la mine. C'est là que Tremblay est parti, en tout cas.

— La mine est condamnée, le gars de l'ascenseur l'a confirmé.

— Il ment. Descendez quand même.

Un homme dans la cinquantaine, entouré par des civils, se tenait en retrait de la masse de policiers. Il se faufila entre les agents et posa sa main sur la tête de Desbiens.

— You saw one of the Enemies, right?

— De quoi vous parlez?

Le lieutenant Fortin lui lança un regard furieux.

— Vous êtes qui, vous?

— Un simple pasteur de l'Apocalypse. Je capte et transmets les messages de Ceux qui dorment encore en-dessous de nous en ce moment. They're awaking.

— Voulez-vous ben nous câlicer la paix? On est en pleine enquête icitte.

— Le moment est venu. Les Anciens dormaient depuis des millénaires et maintenant leur sommeil va être brisé, mais il risque d'être déjà trop tard... Je peux ressentir leur terreur, leur résignation.

Fortin plia le bras du pasteur derrière son dos et le plaqua dans la neige. La bouche gelée, le prédicateur continuait d'égrener ses menaces pendant qu'on le menottait.

— The real Jules Tremblay died a long while ago. Celui qui dirige la mine est pas celui que vous croyez : c'est un hybride envoyé par les Ennemis pour piller le vaisseau. And now that it's fully shifted...

Son sermon fut interrompu par la première explosion.

XXXV.

Le politicien

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Jules Tremblay se tenait devant le miroir poussiéreux de son bureau, incapable de reconnaître son visage maigre et déformé, creusé par des cernes violacés, ni sa peau blanche cachée du soleil depuis le mois de décembre.

Malgré les doses massives de somnifères qu'il ingérait, ses dernières nuits avaient été réduites à quelques heures d'un sommeil instable peuplé de rêves troublants, jusqu'à ce qu'il

ne ressent plus ni la fatigue ni le besoin physique de dormir; la douleur lancinante logée dans ses sinus, qui avait augmenté de jour en jour, insupportable, avait fini elle aussi par disparaître, laissant place à un sentiment diffus de bien-être.

Une bande de chair, sous ses yeux, prenait une teinte presque translucide. De la peau morte. Il tira dessus et l'arracha sans effort. La plaie suinta un liquide vert sombre qui coagula presque automatiquement. Il plongea un de ses doigts dans la plaie et tâta la surface froide et visqueuse qui se logeait sous son épiderme.

— Mon Dieu, qu'est-ce que T'as fait de moi?

Aucune réponse. Pendant des jours, des semaines interminables, seul un mur lisse de silence répondait à ses prières désespérées; puis les briques se séparaient les unes des autres pour laisser passer la Parole du Seigneur, qui d'une clarté divine lui adressait Ses commandements impérieux, brefs et précis.

Dans un accès de colère, il se donna une gifle puissante pour se châtier de ne pas être reconnaissant envers Dieu, qui avait eu la miséricorde de lui offrir la connaissance, la puissance de la foi et la richesse. Sa main couverte de bandage cogna durement contre son visage et l'os de son nez se cassa net sans lui procurer la moindre douleur.

Ses lèvres gercées s'étirèrent pour former un rictus de mépris, puis il envoya un coup de poing dans son reflet. L'impact laissa un cratère de morceaux de vitre qui continuaient de refléter son visage distordu et fragmenté. Le blanc de ses yeux avait pris la teinte et la texture d'un sol désertique; ses paupières se dressaient à la verticale.

Il prononça une courte prière et commença à dérouler les bandes de tissu gluantes qui recouvraient sa paume blessée. En-dessous, le trou était entièrement rebouché par une nouvelle masse de chair foncée, où les lignes de sa main s'arrêtaient net. Son stigmatte avait disparu.

Un à un, le député enleva ses vêtements. Son crucifix en aluminium était recouvert de mucus séché semblable à des algues. Tout autour, sur sa poitrine, la peau se déchirait facilement par lambeaux; la nouvelle chair apparaissait maintenant sans la substance visqueuse qui accompagnait la transformation. Une chair épaisse et dure. Glaciale.

Des écailles. Oh! mon Dieu. Ô mon Dieu. Viens-moi en aide. Viens me prendre, sors-moi de ce corps et emmène-moi avec Toi au Ciel. Je n'ai pas la force d'attendre ma mort, prends-

moi tout de suite pour abrégé mes souffrances. Je serai à Tes côtés pour l'éternité des siècles et des siècles, amen. Je louerai Ton Nom pendant des millénaires, je serai Ton berger dans l'au-delà. Je T'en prie, fais arrêter tout ça, là. Je veux mourir pour te rejoindre.

Sur la table de chevet, son téléphone vibra. Sur l'écran d'accueil, quatre-vingt-neuf notifications attendaient d'être lues. La plus récente était un message vocal de sa femme. Il composa son propre numéro, entra son code et effaça tous les autres messages polluant sa boîte de réception jusqu'à ce qu'il tombe sur celui de Diane : « Je m'ennuie de toi, mon amour. Tout le monde te cherche. Qu'est-ce que tu fais? Reviens-nous vite. Je t'aime. »

Il lança le téléphone sur le sol et se remit à taper contre le miroir en hurlant de rage. Des éclats de verre s'enfonçaient dans ses jointures, faisant couler sur le plancher les dernières gouttes de sang de ses veines. Les pans de peau de ses poings tombaient par terre, dévoilant l'entièreté de ses nouvelles mains. De longs doigts à quatre phalanges, terminés par des griffes courtes et pointues.

Quand le miroir se décrocha, le député continua de taper dans le mur, défonçant le gypse, l'isolant et même la tôle, puis il s'écroula dans la flaque de sang vert, ignorant les morceaux de verre et de laine minérale qui tailladaient les restes de son épiderme humain. Des larmes de rage et de désespoir lui brûlèrent les yeux pendant quelques instants, puis le flot se tarit de lui-même. La voix dans sa tête lui ordonnait de se calmer et d'obéir à Ses ordres.

Tremblay sut que la phase ultime de la mutation s'enclenchait. Pour la première fois, il ne ressentait plus aucune peur, ni aucune douleur. Des ondes d'excitation propulsées par son cerveau reconfiguré circulaient dans tous ses membres, accompagnés par un sentiment de toute-puissance divine.

Le député se leva et commença à arracher un après l'autre tous les morceaux de son ancienne chair.

Le monde est appelé à changer et le changement commence par moi.

On m'a tué, puis j'ai été enlevé pendant trois jours. Ensuite, Dieu – non, les dieux m'ont ressuscité sous une nouvelle forme.

Je suis le Messie envoyé sur Terre pour remplir leur Mission.

C'est à ce moment que par le trou dans la tôle il vit apparaître le canon d'un pistolet. La première balle le manqua de peu et se ficha dans son bureau. La deuxième ne quitta jamais la

chambre. Tremblay courut vers l'homme qui avait tenté de le tuer et, d'un coup sec, projeta l'arme contre le sol. Il se pencha et prit entre ses mains le visage crispé de dégoût et de terreur.

Regarde-moi. Je te fais peur. C'est pour ça que t'as voulu me tuer?

Le tireur hocha la tête frénétiquement. Des larmes de douleur coulaient de ses yeux jusque dans sa barbe.

Si tu veux vivre, tu ferais bien de rester sagement ici.

Après avoir retiré les derniers tissus organiques humains de son corps, Tremblay prépara son propre bûcher. Il déchira des pages de gazette qu'il déposa sur le tas formé de sa peau morte, de ses cheveux et de ses organes externes, déboucha la bouteille de gaz de son brûleur et aspergea le sol; il lança une allumette derrière lui et quitta l'appartement. Le tireur, de l'autre côté de la tôle, n'avait toujours pas bougé.

En quelques minutes, l'intérieur de la roulotte se consuma presque entièrement, dégageant des nuages écœurants de chair brûlée et de gaz. Une sirène stridente retentit sur le site et les pompiers surgirent de la caserne. Avec de longs boyaux, ils pompèrent l'eau du lac de tête sans nom pour arroser la tôle noire de la roulotte. Ils réussirent à arrêter l'incendie juste avant que le filon de saguenite soit abandonné à jamais.

Ils n'entendirent pas le cri étranglé du cage tender. Le corps de l'employé ne serait retrouvé que beaucoup plus tard.

XXXVI.

L'ingénieur minier

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Le surintendant de la mine de saguenite descendit de l'ascenseur des hommes et se retrouva dans la chambre principale. Au-dessus de sa tête, la fosse des treuils se terminait par un cercle de lumière, loin de lui. La surface.

Tout autour, les longues veines de saguenite brillèrent plus intensément que la dernière fois. Le minerais s'activait.

Brassard planta la foreuse pneumatique dans le ciment du passage condamné. Le bruit assourdissant du jackleg et de la mèche résonnait dans la cavité, couvrant le chuintement de l'ascenseur qui remontait vers le chevalement. À l'aide d'une scaling bar, il fit tomber un premier bloc, libérant une intense lumière verte qui l'obligea à fermer les yeux pendant quelques instants. La lueur amenait avec elle une chaleur accablante, qui détrempa rapidement ses vêtements.

Une fois le trou assez large, il arrêta la foreuse et commença à ramper dans la galerie condamnée, la sueur coulant dans ses yeux.

Une dizaine de mètres plus loin, il s'arrêta au-dessus du cylindre de jade. La lueur de l'unique mur circulaire pulsait rapidement, comme un cœur paniqué. Devant lui, la poulie utilisée par les sauveteurs pour le sortir de la mine était toujours crochétée dans la paroi. Il s'en servit pour descendre les dix mètres qui le séparaient du niveau inférieur.

La pièce des immenses monolithes noirs était éclairée par les petites pierres blanches. De là Brassard entra dans le corridor qui menait à la salle cyclopéenne. Les huit grands lits de pierre étaient disposés en cercle. Cinq d'entre eux étaient vides.

L'injonction des trois derniers Anciens résonnait dans son esprit, prononcée par leur voix faible et fatiguée. Il fallait faire sauter le vaisseau, détruire toute la mémoire emmagasinée dans les processeurs de roche noire et dans l'onirite. Autrement, la race des envahisseurs connaîtrait tous les secrets de l'ancienne civilisation hyperboréenne.

Brassard prit une profonde inspiration et se releva. Il se rendit dans la salle des processeurs pour poser les premiers bâtons de dynamite sur chacun des monolithes noirs. Il revint ensuite sur ses pas pour terminer ce qu'il avait entamé. Délicatement, il plaça les autres tubes sous la nuque des Anciens. Enfin, il sortit les deux cordes de son sac : avec la première, il plaça un bâton sur la perle mauve au sommet de son stalagmite, ignorant la luminescence irradiant de son noyau; la deuxième lui servit à entourer son propre corps pour y maintenir la dynamite contre son cœur.

Il venait de finir d'installer les relais lorsque des bruits de pas résonnèrent dans le couloir qui menait à la salle des processeurs. Des bruits de pieds terminés par des griffes.

*XXXVII.**Le politicien**Vallée des Fantômes**Janvier 2023*

Un souffle d'air chaud venu des entrailles de la terre remontait dans la chambre principale, caressant son corps neuf. L'odeur de poudre de roche camouflait à peine celle, musquée, de sa proie terrifiée tapie au fond de la galerie. Tremblay consulta le jeu de ses muscles sous les écailles de son épiderme, tournant et retournant ses avant-bras puissants. Le sang du cage tender commençait déjà à se figer sur ses doigts à quatre phalanges.

Il arracha les câbles reliés aux phares et la galerie fut plongée dans le noir : il n'en avait plus besoin, de toute manière. Il passa dans l'ouverture fraîchement creusée dans le ciment, rampa dans le tunnel et sauta dans le vide de la Chambre verte. Il retomba sur ses pattes plusieurs mètres plus bas, étonné par sa souplesse, puis marcha en direction de la salle d'hypersommeil. La voix des dieux continuait de le guider dans sa mission. Ils avaient récupéré suffisamment de saguenite pour remplir leurs réservoirs; maintenant, il leur fallait extirper le savoir enfoui dans la machine.

Les Anciens étaient couchés en cercle autour de l'onirite mauve, pierre précieuse de l'hypersommeil, Saint Graal réclamé par les dieux. Leurs corps humanoïdes démesurés, dégoûtants, étaient plongés dans le silence profond de leurs rêves éternels et contre-nature. Seuls leurs globes oculaires bougeaient à l'occasion, comme ceux des chiens galeux. Leurs pensées inconscientes flottaient en l'air, miasme de phrases incompréhensibles et répugnantes d'une langue morte, rêves déçus et espoirs déçus d'une race infernale et dégénérée jadis chassée de son Éden par la volonté du Saint-Esprit cosmique qui lui avait envoyé une pluie de feux et de soufre pour la punir de ses péchés.

Tremblay tourna la tête dans tous les sens à la recherche de la proie à éliminer, ses narines étroites en alerte, ses pupilles verticales dilatées dans la pénombre. Elle demeurait cachée, introuvable comme de la vermine dans un vieux chalet.

Il se concentra pour capter un flux de conscience humain à travers la brume de pensées tourbillonnantes des Anciens : un filet ténu, réduit au minimum, provenait de l'autre bout de

la pièce. La proie était là, accroupie derrière un des lits, effrayée, prête à bondir pour l'attaquer avec une scaling bar. Il discernait la tiédeur fiévreuse de son corps et le sang chaud pompé à toute vitesse dans ses veines.

D'une voix grave et douceuse, Tremblay commença à parler à la proie pour tenter de la calmer. Ses paroles résonnaient dans la salle, ironiques et cinglantes.

— Je sais que t'es là. Je sens ta peur. T'es incapable de penser à autre chose.

L'autre lui répondit lentement d'un ton qu'il voulait calme, assuré.

— J'ai pas peur. J'ai un bâton de dynamite collé sur mon cœur. Il y en a aussi dans la salle des monolithes et sur la perle d'onirite. Tous les Anciens sont prêts à partir avec moi. Mais je vais pas crever tout seul... Tu vas venir avec moi. Tu l'avais pas lu dans mes pensées, ça, hein?

— T'as pas encore programmé le détonateur. De toute façon, quand je t'aurai arraché les bras, tu pourras plus rien faire. Tu veux que je commence par toi ou par eux autres?

Tremblay s'approcha de la stalagmite et retira la dynamite. Il retint son souffle et avança sa main au-dessus de la perle mauve, ignorant les spirales de fumées lumineuses qui tournoyaient en son centre, et la serra dans sa paume. Rien ne se produisit. La mutation était donc complète, comme l'avaient promis les dieux. Son nouvel épiderme était immunisé contre le pouvoir onirique du cristal luciférien. Sans réfléchir davantage il avala la perle, en accord avec les injonctions divines.

Sur leur lit de pierre, le corps des Anciens fut saisi de convulsions violentes, puis leurs yeux s'ouvrirent brusquement après une nuit qui avait duré des millénaires. L'un d'entre eux se redressa et s'étira, faisant craquer les articulations de son corps de trois mètres.

Tremblay courut vers le Géant et plongeait ses doigts griffus dans sa cage thoracique, la déchirant d'un bord à l'autre. Son poing ressurgit couvert de tripes, de sang et de bile.

Il courut vers le deuxième Géant et planta ses dents affilées dans son cou. Ses mâchoires puissantes déchirèrent la peau jusqu'aux nerfs coriaces de la trachée et des cordes vocales.

Il cracha une boule de chair sanguinolente et se précipita vers le dernier Démon, sauf que la proie se tenait entre le lit de pierre et lui, son arme tendue. La pointe de la scaling bar s'enfonça dans l'épaule de Tremblay, déchiquetant les tendons sous les écailles épaisses. Il ressentit un léger pincement en retirant de la plaie l'outil couvert de sang vert.

Furieux d'avoir été blessé, Tremblay s'avança vers la proie. Avec sa main valide, il saisit le coup de poing qu'elle tenta de lui donner. Il serra les doigts pour pulvériser les os fragiles de sa paume, jusqu'à ce que le flux de conscience de la proie se limite à cette douleur qui giclait dans le reste de son bras et dans son cerveau imbécile.

D'un coup de pied, il projeta la proie contre le lit de pierre. Sa tête frappa violemment contre la paroi et tomba, inerte, contre sa poitrine.

Une voix lugubre résonna dans l'esprit de Tremblay, une voix s'exprimant lentement, avec un subtil accent, dans la langue des dieux. C'était le dernier Géant, le dernier représentant d'une race éteinte. Il se tenait maintenant debout devant son lit d'hypersommeil, ses traits vaguement humains déformés par une immense fatigue. L'abattement terminal.

Ils t'ont envoyé pour voler nos secrets.

Ils m'ont élu. Je suis le Messie mort et ressuscité pour accomplir la destinée divine.

Qu'est-ce que ça fait d'être une aberration? Une marionnette monstrueuse au service d'un peuple d'envahisseurs barbares?

Je me suis jamais senti aussi bien. Je suis l'homme le plus puissant de la planète.

Tu n'es plus un homme, Jules Tremblay. Tu n'es plus rien.

C'est faux, vous mentez. Je suis encore un homme ici. (Il pointa son crâne.) Mon âme est restée pareille. J'ai juste changé de corps pour accomplir la volonté des dieux. Mais vous, vous êtes des Démons au service de Belzébuth.

Comment peux-tu encore parler comme un croyant? Ils t'ont laissé la foi pour t'éviter de devenir fou... (Un éclat de rire discordant jaillit dans son esprit.) Mais il n'existe aucun Dieu dans tout l'univers. Il n'y a que des amas de planètes, des étoiles et des trous noirs. Entre eux, il n'y a rien. Le néant absolu.

Vous ne pouvez rien changer à votre destinée. Vous devez mourir.

Nous aurions dû mourir il y a des siècles. Il n'y aura jamais de rédemption. Votre race va conquérir tout l'univers.

Obéissant à la volonté des véritables dieux, Tremblay trancha la gorge du Géant, qui tomba sur le plancher avec un dernier soupir et se rendormit, pour de bon cette fois, retournant brûler en enfer avec ses frères condamnés pour l'éternité.

Tremblay essuya le sang qui maculait ses mains contre le lit de pierre et quitta la salle d'hypersommeil. Il lui restait encore une tâche d'importance avant de monter au Ciel.

XXXVIII.

L'ingénieur minier

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Brassard prit plusieurs grandes respirations et toussa un caillot de sang.

Les corps déchiquetés des Anciens gisaient sans vie dans des flaques sombres et des guirlandes de tripes. Il aurait voulu les remettre sur leurs lits funéraires et nettoyer leurs blessures, mais le temps était compté.

Pour la première fois depuis qu'il était entré dans le vaisseau, plusieurs mois auparavant, il ressentit un vide terrible s'étendre en lui, une masse noire qui recouvrait tout son esprit. L'appel lumineux des Anciens venait de s'éteindre, comme les délires qui l'avaient presque rendu fou, rêveries célestes provoquées par le bref contact qu'il avait eu avec la pierre précieuse mauve, l'onirite, sphère unique cultivée par des peuplades oubliées au plus profond des spirales gazeuses d'Onibir et dont le secret s'était perdu à tout jamais. Il ne lui restait plus que cette mélancolie infinie issue des confins de l'espace, une tristesse sans borne qui transcendait les époques, les espèces et les lois de l'univers. Le sentiment de la fin imminente, de la destruction globale. Brassard avait déjà rêvé souvent à ce moment-là et il n'avait rien pu faire pour l'empêcher de survenir. Il savait aussi très bien comment se terminerait son histoire.

Il devait absolument faire exploser le vaisseau avant que Tremblay réussisse à extraire des blocs de processeurs. Il entendait le son sec de ses griffes sur la pierre et le cognement d'un objet de métal contre les monolithes.

Avec un gémissement étouffé, Brassard se releva, essayant d'ignorer la douleur lancinante qui pulsait dans ses tempes. Il commença à entrer les codes de programmation du système de détonation, mais il dut s'arrêter, ralenti par un étourdissement. L'odeur ferreuse du sang des

Anciens se mêlait à celle, tourbeuse et nauséabonde, du sang de Tremblay. Les doigts de sa main non fracturée étaient agités par un tremblement incontrôlable qui l'empêchaient de procéder aussi vite qu'il le souhaitait.

Les coups s'arrêtèrent brusquement, remplacé par un silence assourdissant. Brassard s'efforça de respirer sans faire de bruit et de vider son esprit de toute pensée.

Il va me trouver.

Ta gueule.

Il va revenir.

TA GUEULE.

Le son d'un pan de roche qui tombe d'une paroi le fit sursauter. Son cœur manqua un battement avant de se mettre à pomper beaucoup trop fort. Le cliquetis des griffes s'arrêta pendant que Tremblay plaçait la roche noire dans un sac, puis s'éloigna en direction de la salle cylindrique.

Brassard recommença à respirer normalement et reprit son travail.

XXXIX.

Le journaliste

Vallée des Fantômes

Janvier 2023

Le chef d'antenne remercia le journaliste et s'apprêtait à passer à d'autres nouvelles lorsqu'une explosion étouffée retentit sous le lac de tête. Une équipe de sauvetage minier se précipita vers le centre de l'île artificielle; d'autres employés gueulaient des directives d'évacuation du site.

Quelques instants plus tard, le bâtiment principal crachait une dense colonne de fumée noire aux reflets ondoyants. Une fumée minérale chargée de particules dorées qui virevoltaient dans l'air glacé, semblables à des flocons de poussière de roche. Un parfum toxique, relents de soufre et de gaz, flottait au creux des montagnes.

Une rumeur parcourut la foule assemblée près de la roulotte carbonisée de Jules Tremblay. Les fidèles du Temple s'agenouillèrent autour de leur pasteur, resté debout. Ils fixaient le ciel, une expression d'attente religieuse peinte sur leurs visages rougis par le froid.

Dans les cieux crépusculaires, une étoile grossissait, de plus en plus brillante. Ce n'était ni une planète, ni une étoile filante, ni un satellite. Simon-Pierre se racla la gorge et s'efforça de décrire les événements.

— Nous assistons maintenant à un événement... singulier. Les membres de la secte du pasteur Wells se sont tous tournés vers un corps céleste. Il ne se déplace pas sur un axe circulaire comme un satellite, on dirait plutôt qu'il descend dans l'atmosphère. (À chaque phrase du journaliste, la sphère lumineuse enflait entre les étoiles, réduites à des grains de sel en comparaison avec elle.) Oui, *il se rapproche vers nous*. Il n'y a maintenant aucun doute. (Il laissa échapper un éclat de rire peu convaincu avant de lancer une blague plate qu'il regretta aussitôt.) Nous avons souvent entendu des histoires de lumières bizarres sur les Monts Valin, nous en captions enfin une en direct à la Première Chaîne...

Sur le bord du lac, les sectaires entamèrent un chant qui enflait progressivement, une psalmodie aiguë et complexe dont l'origine remontait à des temps immémoriaux. Le pasteur Wells, au centre de ses croyants agenouillés, prononçait une sorte de chant de gorge préhistorique, dont les sons gutturaux ressemblaient à des gargouillis immondes.

Une autre série d'explosions résonna dans la vallée des fantômes. En un craquement sinistre, une première crevasse fractura les dunes de neige au centre du lac de tête; les glaces des berges se lézardèrent avant de se détacher. En quelques secondes, le plan d'eau commença à s'abaisser avec des bouillonnements torrentiels. Le lac se vidait dans la mine.

Le journaliste garda un instant de silence pour laisser répondre le chef d'antenne, mais dans son oreillette il n'entendit que le sifflement aigu des interférences. La transmission s'était interrompue.

La sphère ressemblait maintenant à une sorte de disque, d'une grandeur impressionnante, flottant au-dessus du lac de tête. Sa surface métallique, d'où sourdait une luminescence chatoyante, était ornée de réseaux de lignes compliquées qui évoquaient les structures ésotériques de certains temples impies dissimulés pendant des siècles sous des masses de jungle pourrissante dans les recoins obscurs de l'antique Méso-Amérique; des trait droits

alternaient avec des arabesques venues des abysses insondables de l'esprit humain; d'autres symboles abscons, difficilement discernables, confusément apparentés aux lointains ancêtres des iconographies incas et égyptiennes, se succédaient sur ses rebords parfaitement proportionnés.

Du centre de son fuselage jaillit un rayon de lumière laiteuse qui illumina le site comme en plein jour et se braqua directement sur l'entrée de la mine. La barre de lumière s'évasa pour former un cône au-dessus du gisement de saguenite, puis clignota à deux reprises avant de commencer à se rétrécir. Auréolée de cette lumière extra-terrestre sembla s'élever une silhouette bizarre, dont les formes, pourtant vaguement familières, n'avaient rien d'humain.

Le caméraman s'agenouilla et braqua l'objectif sur le faisceau. Presque aussitôt, il lâcha la caméra, se tenant les yeux en gueulant et en sacrant.

— C'était qui, Gab? Tremblay, Brassard, un des pompiers?

Le journaliste écarta les mains de son collègue pour le regarder dans les yeux. Ses iris vertes étaient dilatées au maximum et ses pupilles s'étaient couvertes d'une pellicule gris-bleu.

— Je vois rien. Je vois rien crisse.

Le faisceau était maintenant réduit à un mince filet de lumière qui rétrécit jusqu'à se résorber entièrement au sein du disque. Le point nodal se referma et la forme inhumaine qu'ils avaient aperçue disparut. Murdock ramassa la caméra tombée dans la neige et la braqua lui-même sur le disque qui s'éloigna lentement du site de la mine en direction de la stratosphère.

La noirceur de la nuit succéda à l'éclairage intense de la scène qui venait de se dérouler, laissant la foule aveuglée. Le rideau d'étoiles des montagnes du nord reprit son aspect habituel.

Le chant rituel des sectaires s'arrêta après un ultime cri de mort. Un après l'autre, les fanatiques du Temple de la Justice Divine s'avancèrent sur le lac de tête et plongèrent dans la faille qui continuait d'éructer des bouillons. Ils furent engloutis par le maelström jusque dans les galeries de la mine de saguenite, les flots glacés emplissant leurs poumons. Deux secouristes se dépêchèrent de revêtir des habits de plongée, mais à leur arrivée au pied de la

crevasse, il était déjà trop tard. Le suicide rituel se termina avec un suprême jet d'écume, puis la faille recommença à geler.

Quand la sphère lumineuse devint aussi petite que les étoiles, le journaliste conduisit son caméraman dans la van et mit le chauffage au maximum. Il mouilla une pile de serviettes en papier avec de la neige et la posa sur ses yeux blessés. Au contact de l'eau froide, Gabriel sursauta, puis soupira de soulagement avant de se mettre à sacrer à voix basse.

Murdock ramassa la caméra dans la neige et recula l'enregistrement sur l'écran tactile. Il appuya sur pause au moment où la forme apparaissait au milieu du cadre et augmenta la focalisation. C'était une image de mauvaise qualité, beaucoup trop éclairée et pixellisée à cause du double zoom. Il faudrait la retoucher avec les gars de l'informatique pour ajuster la luminosité et le cadrage, mais il la tenait, la photo du siècle. Celle qui ferait le tour des réseaux sociaux et des chaînes d'information, partagée par tous les ufologues et les fous des sectes.

Personne n'y croirait vraiment, comme pour toutes les vidéos de Roswell, du sighting de Montréal et pour tous les récits d'enlèvement. Mais des centaines de millions de personnes la verraient quand même et lui, Simon-Pierre Murdock, un petit reporter de région, deviendrait la nouvelle vedette du journalisme de terrain. L'Histoire se rappellerait que pour obtenir cette image, il avait bravé des températures en-dessous de la barre des - 50 degrés Celsius, qu'il avait souffert d'hypothermie et qu'il avait vu son collègue devenir aveugle.

Sans attendre l'accord de ses supérieurs, le journaliste ouvrit son compte Twitter et partagea la photo. Il se connecta ensuite sur son site web parallèle, *Ufologie Québec*, et commença à rédiger un article détaillé sous le nom de Vincent Dereine. Pour une fois, il relatait des faits auxquels il avait réellement assisté.

ÉPILOGUE

XL.

Le sergent

Centre-ville de Chicoutimi

Février 2023

Monseigneur Rivard s'éclaircit la gorge avant de s'adresser aux centaines de personnes regroupées dans la cathédrale de Chicoutimi.

— Chers frères, chères sœurs, nous sommes aujourd'hui réunis pour pleurer le départ de ceux qui ont été nos amis, nos enfants, nos parents, nos collègues...

Devant l'autel étaient alignés six cercueils fermés. Trois d'entre eux contenaient les corps noirs et gonflés des secouristes de la mine asphyxiés par les gaz carboniques chargés de vapeurs de saguenite. Celui du centre dissimulait les restes déchiquetés du cage tender que les thanatologues n'avaient pas réussi à rendre présentables. Les deux derniers, vides, revenaient à Jules Tremblay et à François Brassard, dont les dépouilles n'avaient jamais été retrouvées.

Quant aux fanatiques du Temple de la Justice Divine, ils ne pourraient être ramenés à la surface qu'au printemps, lorsque le temps réchaufferait et que la glace épaisse du lac de tête fondrait. Pour l'instant, leurs chairs noyées se trouvaient quelque part sous terre, dans l'une des galeries ou des chambres de la mine de saguenite, probablement gelées comme des blocs de viande dans une boucherie.

L'agent Patrice Desbiens s'était installé à l'avant du jubé pour pouvoir analyser la foule de croyants, d'athées et de sectaires. Les fanatiques qui avaient refusé de commettre le suicide collectif étaient assis de chaque côté de leur ancien chef religieux. Ils n'étaient plus que cinq. Desbiens se rappelait avoir lu un article de *La Presse+* qui relatait le naufrage de leur Église : le bâtiment de deux étages, à Laval, avait été vendu à des promoteurs immobiliers, le nom de la secte avait été abandonné, le pasteur avait défroncé.

Dans la section de droite, Desbiens aperçut la chevelure magnifique du docteur Villebois, la psychiatre qui avait soigné son neveu au D-9. Il l'avait rencontrée en personne quelques

jours plus tôt pour entendre de sa bouche l'histoire de Frank. Elle lui avait raconté en détails son arrivée aux urgences, son transfert au dernier étage de l'unité psychiatrique, ses cauchemars fulgurants, son somnambulisme d'un type inconnu. Desbiens n'avait pas pu s'empêcher de se sentir coupable de la trouver désirable, malgré son air froid et distant.

À côté d'elle était assise le docteur Dubuc, la neurologue qui avait diagnostiqué la tumeur cérébrale du député avant la découverte du filon de saguenite dans la vallée des Fantômes, celle qui avait aussi identifié les réseaux de lésions dans le cerveau de Denonville, l'ancien employé de Tremblay, avant son décès prématuré. Desbiens avait essayé de lire l'article scientifique qu'elle avait écrit à ce sujet dans la prestigieuse revue de neuroscience de l'Université McGill, mais il avait incapable de comprendre la plupart des mots de jargon.

Son ex-femme était assise au tout premier rang avec les familles des morts. Elle se mouchait à chaque minute avec un bruit de trompette qui contractait les mâchoires du policier.

Simon-Pierre Murdock était assis à l'extrême-droite de la nef, éclairé par la lumière d'une tablette électronique où il tapait des notes. C'est lui qui avait publié la vidéo, maintenant célèbre et vue vingt millions de fois sur YouTube, de l'apparition de la navette spatiale au-dessus de l'ancienne mine de saguenite. On l'avait ensuite chargé de suivre l'enquête concernant l'affaire Tremblay : les éléments nouveaux, souvent incongrus, arrivaient au compte-gouttes. Les parts du directeur de la mine avaient été mises en vente quelques jours après la tragédie et rachetées en moins d'une demi-heure par des consortiums étrangers dont il était impossible de retracer l'origine exacte. Les prévisions les plus optimistes prétendaient que les forages reprendraient au cours de l'été 2023, lorsque les disparus seraient suffisamment pleurés, que les corps des sectaires seraient extraits du gisement et que l'enquête de la Sûreté du Québec serait close.

La semaine précédente, sur le site de Radio-Canada, Murdock avait aussi rédigé une colonne à propos de la maison en aluminium de l'ancien maire de Saguenay. Sa femme en deuil l'avait mise en vente sur tous les sites possibles, elle avait même engagé tous les meilleurs agents d'immeubles de la région, sans parvenir à s'en débarrasser.

Plusieurs caméras, concentrées dans une chapelle latérale, filmaient les funérailles. De temps en temps, des flashes éclairaient l'assistance d'une lumière laiteuse qui lui rappelait

celle qu'avait projeté le disque métallique, le rayon qui avait enlevé Jules Tremblay – ou la chose qu'il était devenu. Il l'avait vu de ses propres yeux, il avait même essayé de le tuer avec son Glock. Les pupilles verticales, le blanc des yeux devenu ocre, semblable à un désert. Le nez limité à deux fentes étroites. Les mains tordues par des jointures improbables. Les griffes courtes et pointues. Les écailles vertes...

Desbiens demeurait persuadé que les rumeurs des conspirationnistes étaient vraies : Tremblay, l'ancien maire de Saguenay, était un hybride créé dans un laboratoire extra-terrestre pour extraire le minerai enfoui dans la vallée des Fantômes. La mine n'en avait de toute façon jamais été une : c'était le vaisseau d'une race plus ancienne encore, un vaisseau qu'il s'agissait de démanteler dans le secret. Et maintenant Tremblay avait quitté la Terre avec ses ravisseurs. Il continuait de vivre quelque part dans l'espace. Oui, il vivait.

Desbiens fit un effort pour revenir à la réalité de la cathédrale, où l'évêque entamait une prière en mémoire des défunts, accompagné sur l'autel par la femme de feu le député et de quatre personnes qu'il ne connaissait pas.

*Notre vie est divisée en plusieurs étapes
qui se succèdent les unes les autres,
tout comme les saisons.
Prions aujourd'hui le Seigneur
et bénissons-Le pour ses bienfaits dans la vie de
ceux qui viennent de nous quitter.*

Les quatre paragraphes suivants furent lus d'une voix tremblante, entrecoupés de larmes, par les proches des autres morts. Il s'agissait d'une allégorie simplette, où la vie sur Terre se divisait en quatre saisons : jeunesse, travail et semences, moissons et récoltes, épreuves et dépouillements. Pour suivre le tempo, la foule était parcourue de sanglots, de renâclements, de toux sèche, de reniflements et d'éternuements. Desbiens sortit une flasque de Canadian Club de sa froque Arctic Cat et en but une petite gorgée. « Une seule », murmura-t-il pour lui-même et pour l'immense Christ sur sa croix, dont le regard mélancolique était fixé sur le goulot.

Enfin, la femme de Jules Tremblay s'avança pour réciter le dernier couplet. Elle portait une longue robe noire, splendide, et sur ses traits Desbiens ne pouvait lire aucune faiblesse, mais plutôt une sorte de soulagement qu'elle tentait de cacher. Elle lisait les mots avec une lenteur affectée, essayant vainement de paraître triste :

*Pour cette cinquième saison dans laquelle
Jules est entré
saison de plénitude et de paix,
saison hors du temps et de l'espace,
saison dont Tu es le soleil et la rosée,
béni sois-Tu Seigneur.*

La foule répéta la dernière ligne en un murmure lourd de sens. Les paroles de Dieu, pensa Desbiens, prenaient une signification totalement différente pour chacun des spectateurs de la cérémonie. L'évêque reprit la parole pour terminer la prière :

— Dieu de toutes les saisons de la vie, jour après jour, année après année, notre vie est entre Tes mains. Chaque personne est une histoire sacrée dans laquelle sont inscrites les traces de Ton passage. Accorde aujourd'hui à tous ceux qui nous ont quitté le bonheur de découvrir la clarté de Ton visage et la joie de l'éternité. Nous Te le demandons dans le Christ Jésus, notre lumière et notre espérance. Amen.

Les cinq lecteurs quittèrent lentement l'autel pour regagner leur place. L'évêque Rivard les remercia pour leur participation à la cérémonie et appela ensuite le curé Duhamel sur l'autel. C'était un prêtre assez jeune, dans la cinquantaine, qui officiait surtout dans la chapelle des Augustines de la miséricorde de Jésus. Avec un mouchoir de tissu, il essuya une larme au coin de son œil et commença son témoignage d'un ton pompeux et solennel.

— J'ai été le conseiller spirituel et le confesseur de Jules Tremblay pendant ces dernières années. Il s'est souvent confié à moi sur des sujets de la plus grande importance. J'étais là quand il est sorti du coma, j'étais là au moment où il a reçu son diagnostic de cancer, j'étais là lorsqu'il voulait construire son projet grandiose de maison en aluminium, j'étais encore là quand il a découvert la saguenite sur les Monts Valin, que nous appelions familièrement les

montagnes de Dieu ou Sinaï saguenéen, j'étais bien sûr là aussi quand il a fallu choisir la maison qui accueillerait sa présence terrestre, pendant que son âme voyagerait vers l'éternité des cieux. J'ai choisi un matériau noble, l'aluminium, pour honorer la dévotion et la volonté inlassables avec lesquelles il a servi les citoyens de notre région adorée. L'aluminium, qui a enrichi notre contrée bien avant la saguenite et bien après le bois d'œuvre des pins immémoriaux, l'aluminium du crucifix qui l'a protégé d'un attentat terroriste il y a quelques années. Je sais que notre cher Jules est là, dans le Ciel, et qu'il nous regarde. Il est assis aux côtés de son Dieu, le conseillant sur les affaires terrestres, incapable de prendre sa retraite de la politique, même dans l'au-delà.

À cette blague, quelques éclats de rire timides s'élevèrent dans la nef. L'un des ex-membres du Temple de la Justice Divine, un homme dans la soixantaine, se leva brusquement et se mit à gueuler des insultes au mort. Desbiens voyait seulement l'arrière de sa tête, ses cheveux ébouriffés, sa nuque étroite, son dos maigre.

— C'est faux! Tout ce qu'il dit est faux! Jules Tremblay était un d'eux autres! C'était un hybride envoyé par les Ennemis, c'est lui qui a tué les Anciens et noyé leurs cadavres dans leur vaisseau!

Deux agents de la Sûreté municipale, qui étaient postés devant les grandes portes du sanctuaire, arrivèrent en courant vers l'homme devenu incontrôlable. Ils le saisirent par les bras, le rudoyèrent contre le banc d'église et le forcèrent à s'agenouiller sur le prie-Dieu pour lui menotter les poignets derrière le dos. Le fou furieux continua de rugir pendant que les policiers le tiraient dans l'allée centrale.

— Son cercueil mérite pas nos prières pis nos larmes, faudrait le câlicer dans l'espace pour plus jamais le revoir! Pis de toute façon, y est même pas mort, tout le monde l'a vu monter dans le vaisseau, je l'ai vu, moi, en tout cas, pis y avait plus rien humain! C'était un d'eux autres.

Quand l'homme passa sous le jubé, Desbiens put détailler son visage rouge, crispé de rage, et son menton brillant de bave. Une bourrasque fit vaciller la flamme des cierges et les portes de la cathédrale se refermèrent. Un silence gêné, oppressant, succéda aux vociférations de l'illuminé.

L'évêque Rivard reprit la parole et demanda à la femme d'un des pompiers de venir partager son témoignage, un pathétique message de paix et d'amour qui augmenta le nombre de décibels des bruits de gorge et de nez de la foule. Brisant sa promesse, Desbiens sortit la flasque de sa poche de froque et but une deuxième gorgée de whisky. Il allait fermer la bouteille, mais se ravisa pour en boire une autre, plus longue, qui lui laissa un goût brûlant dans le palais. Après tout, le Christ sur sa croix avait d'autres dossiers plus urgents à régler avec Dieu. Où les fanatiques suicidés se trouvaient-ils maintenant? Et François? Est-ce qu'ils languissaient dans un purgatoire encore inconnu, quelque part dans une des centaines de galaxies inexplorées, ou bien leurs âmes étaient-elles stockées dans un processeur d'ordinateur superpuissant, dans un enfer informatique dont les flammes n'étaient que l'incessant rappel de leurs mauvais rêves et de leurs souvenirs tragiques? Desbiens ignorait la réponse à tous ces questionnements, mais il savait une chose : qu'ils lui donnaient soif, terriblement soif.

Les funérailles se terminèrent par une dernière prière, et l'évêque Rivard convia tous les proches des défunts à partager un goûter dans la salle paroissiale. Desbiens ressentit un accès de nausée en s'imaginant entouré de son ex-femme, de journalistes et de sectaires pour manger ce repas funèbre composé de tourtière, de pâtés à la viande, de salade de macaroni et de sandwiches pas de croûtes. Il ravala la bile qui avait remonté son œsophage, descendit l'escalier du jubé et se mêla à la masse de gens qui se déversait dans l'air glacial de février. Il marcha sur la rue principale, monta dans son pick-up F-150, mit le chauffage au maximum, syntonisa une chaîne de rock progressif et enfonça l'accélérateur pour rejoindre le pont. Il traversa le Saguenay, au-dessus des pans de glace qui dérivait entre les parois rocheuses, et prit la sortie en direction du lac des Canots.

LE NOUVEAU RÉGIONALISME

INTRODUCTION

En mai 2015, le Conseil du patronat du Québec dévoilait son plan d'attaque pour entamer le processus de fermeture des régions. Aucune tournée provinciale n'était prévue pour en expliquer le fonctionnement ou pour en préciser les détails. Le CPQ se contentait, dans la plus pure langue de bois, de proposer au « gouvernement [de] réallouer une partie des budgets actuellement consacrés au maintien des municipalités dévitalisées vers des mesures facilitant la relocalisation des ménages qui y habitent¹ ». Dans une étrange reproduction de la crise de la fermeture des villages de l'arrière-pays gaspésien des années 1960, le Conseil du patronat souhaitait ajouter de nouvelles localités (Grosses-Roches, au Bas-Saint-Laurent, en tête) à la longue liste de villages fantômes du Québec.

Après l'oubli des villages-comptoirs de l'époque de la traite des fourrures, l'abandon des villes-usines de l'industrie des pâtes et papiers, la dispersion des hameaux de squatteurs, la disparition des municipalités-stations, l'inondation des réserves autochtones, les ports de pêche isolés semblent les prochains territoires condamnés à l'effacement².

Heureusement, en réponse aux réactions colériques soulevées dans le public, le Conseil du patronat n'a pas eu le choix de modifier sa « proposition incendiaire³ », invitant dorénavant l'État québécois à venir en aide aux municipalités dévitalisées plutôt que de les fermer. Cette attaque du CPQ, lobby très influent, témoigne néanmoins de la situation catastrophique que

¹ Johanne Fournier et Gilles Gagné, « Déplacer les populations pauvres : le Conseil du patronat soulève la colère en région », *La Presse*, 30 janvier 2015, en ligne, <<http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/les-regions/201501/30/01-4839993-deplacer-les-populations-pauvres-le-conseil-du-patronat-souleve-la-colere-en-region.php>>, consulté le 10 mars 2017.

² Je ne m'attarderai pas ici à la représentation des lieux abandonnés dans la littérature québécoise, sujet qui mériterait un mémoire de maîtrise ou une thèse de doctorat. Pour une étude historiographique de ces lieux oubliés dans un cadre régional, consulter le travail colossal de Russel Bouchard, *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay*, Cahiers de Saguenayensia : Histoire des municipalités, vol. 12, Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1991, 139 p.

³ Johanne Fournier et Gilles Gagné, *loc. cit.*

vivent certains villages éloignés, ruraux et côtiers, marquée par un ralentissement économique, un vieillissement de la population et la migration des jeunes.

Or, dans le monde littéraire, les territoires non montréalais profitent, eux, d'un regain d'intérêt surprenant : en 2012, le dossier de *Liberté*, « Les régions à nos portes⁴ », proposait d'ailleurs, grâce aux textes de William S. Messier, Samuel Archibald, Mathieu Arsenault et Maxime Raymond Bock, un tour d'horizon des tendances régionalistes de la fiction et de la poésie. Est-ce que cette littérature ne fait que célébrer la mort à venir des régions? Après tout, la majorité des représentants de la nouvelle génération d'écrivains « régionalistes » dont on reconnaît l'importance vit dans la métropole ou dans la couronne montréalaise.

Le noyau critique de ce nouveau régionalisme, quoique né d'une blague à caractère sexuel – comme nous le verrons plus tard –, semble s'être imposé comme le « courant » le plus puissant de la décennie actuelle. Plusieurs auteurs et chercheurs de renom se sont penchés sur la question pour en évaluer l'importance, parfois de manière ironique, parfois avec le plus grand sérieux. Bien que le cœur du « débat » se soit concentré dans la période 2012-2013, son flot demeure loin de se tarir.

Dans le cadre de cet essai, « comédie de l'intellect⁵ » pour Valéry et « drame de l'esprit⁶ » pour Nadeau, je propose de remonter d'abord à la source du régionalisme pour en étudier la genèse, les traits caractéristiques et l'idéologie – mais surtout pour analyser de quelle manière certains auteurs les contournaient déjà – pour ensuite plonger dans ses conceptions contemporaines, différentes d'un écrivain à l'autre. Pour terminer, je développerai d'autres pistes de réflexion porteuses d'avenir pour le nouveau régionalisme : l'utilisation des sciences, le mélange des genres, de même que le brouillage des régimes de composition classique, moderne et postmoderne.

⁴ Pierre Lefevre [dir.], *Liberté*, 53 (295, 3).

⁵ Paul Valéry, cité dans Simon Nadeau, *L'Autre Modernité*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2013, p. 7.

⁶ Simon Nadeau, *op. cit.*, p. 7.

CHAPITRE I

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE RÉGIONALISTE?

Le passé n'est plus avant nous, il est en nous.

Pierre Nepveu

Définitions préliminaires

Le mot « terroir » est absent du *Dictionnaire du littéraire*. Pour en trouver une première définition, il faut ouvrir un dictionnaire généraliste : il représente, premièrement, une « [é]tendue limitée de terre considérée du point de vue de ses aptitudes agricoles » (on dira par exemple, dans le domaine de la sommellerie, qu'un terroir est riche ou pauvre) et, deuxièmement, une « [r]région rurale, provinciale, considérée comme influant sur ses habitants⁷ ». Par « provincial », il faut comprendre ici *régional*, ou plutôt *éloigné de la métropole parisienne*. Le terroir n'est pas uniquement lié à la terre ou à la tourbe, c'est aussi un territoire habité, défini par la distance qui le sépare du centre politique, économique et culturel. En tant que région rurale, le terroir est donc intimement lié à l'identité de ses habitants. De ce point de vue, il serait impossible d'y rattacher un jardin urbain du Plateau Mont-Royal, encore moins des serres installées sur le toit d'un immeuble de la rue Sainte-Catherine.

Évidemment, il est impossible de comprendre le concept de terroir en restant dans les ouvrages de langue française publiés à Paris : il faut revenir sur le continent américain, où le il revêt une importance particulière. Dans *Histoire de la littérature québécoise*, un chapitre

⁷ « Terroir », dans *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2008, p. 2539.

entier lui est dédié, « L'horizon du terroir », où il s'amalgame à un deuxième concept, le régionalisme.

Dans la compréhension la plus largement répandue au début du vingtième siècle, telle qu'acceptée par la Société du parler français, « [r]égionalisme, décentralisation, nationalisme sont synonymes⁸ ». Il est clair que pour les penseurs de l'époque le régionalisme comporte une portée sociale et politique, une mission identitaire et souvent religieuse qui se développera à un niveau extrême chez certains romanciers. Il s'inscrit dans la logique du « roman du salut national » et du projet de « nationalisation de la littérature canadienne » imaginé par Camille Roy au début du vingtième siècle, soutenu par un discours social qui promeut les « figures héroïques du passé (cultivateur, défricheur, colonisateur, etc.) » et un « mode de vie traditionnel d'un 'nous' ethnique défini d'abord et avant tout par la langue française et la religion catholique » (*HLQ*, 195).

L'inscription de la foi chrétienne apostolique dans l'écriture canadienne, telle qu'entrevue par Camille Roy, remonte en fait aux premières années de notre histoire littéraire. Dès la décennie 1860, l'abbé et critique littéraire Henri-Raymond Casgrain énonçait les traits du « mouvement littéraire en Canada » : cette littérature « sera essentiellement croyante et religieuse » (*HLQ*, 58). Jusqu'à la Révolution tranquille, où naîtra un mouvement de sécularisation des institutions et des discours, c'est ce paradigme idéologique qui dominera les hauts cercles du pouvoir artistiques et politiques – ou, pour paraphraser la pensée de Jean-Charles Harvey : « cette élite et la bourgeoisie qui l'imitait grégoirement comme une bande de demi-civilisés, ultraconservateurs et traditionalistes, réfractaires au progrès et à la liberté de penser⁹ ».

En apparence, ce discours identitaire est enterré depuis longtemps. Le « nous » ethnique, s'il a jamais existé, ne réside plus que dans des poches de résistance des régions éloignées.

⁸ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge [dir.], *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2010. coll. « Boréal compact », p. 194. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HLQ*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁹ Simon Nadeau, *op. cit.*, p. 29.

Quant aux figures héroïques du défricheur et du laboureur, elles ont été abandonnées loin derrière nous, remplacées par une machinerie de plus en plus technologique et automatisée. Contrairement aux idées horribles que soutenaient les défenseurs de ce régionalisme religieux et nationaliste à propos de la ville, les aires urbaines d'aujourd'hui – du moins, la majorité des quartiers – ainsi que leurs banlieues tentaculaires, sont devenues des lieux relativement paisibles, où il est possible d'élever une famille dans des conditions de vie saines¹⁰. Les cités, de toute manière, n'arrêteront pas leur croissance : beaucoup de villages risquent de mourir ou d'être fusionnés aux grandes villes; les terres agricoles passent de plus en plus souvent aux mains des grandes compagnies et des promoteurs immobiliers. Pour ce qui est du vice, il hante Montréal comme les campagnes – il l'a toujours fait.

Il est évident, par ailleurs, que le terroir ne relève pas uniquement d'une réalité québécoise : en effet, le « mouvement régionaliste » (*HLQ*, 193) s'implante aux États-Unis, en France et en Angleterre, entre autres, mais surtout chez les Canadiens anglais, où il prend une grande importance, peut-être davantage qu'au Québec. Dans un pays aussi vaste que le nôtre, les fictions régionalistes abondent : à l'Île du Prince-Édouard, *Anne of Green Gables* (1908) de Lucy Maud Montgomery; en Ontario, la série pastorale des *Jalna* de Mazo De la Roche; dans les Prairies, *Settlers of the Marsh* (1925) de Frederick P. Grove. Non seulement leur popularité leur vaut une reconnaissance du public et des critiques, mais en plus, contrairement à l'écrasante majorité des régionalistes québécois, leurs œuvres traversent parfois la frontière américaine. La langue canadienne, dans leurs cas, devient un élément de folklore plutôt qu'une barrière et le nationalisme, en dehors de l'enclave française catholique du Québec, n'a pas besoin d'être constamment exacerbé.

Un autre trait du terroir, une forme de fermeture au monde, n'est pas aussi vrai que l'histoire littéraire voudrait nous le faire croire. Contrairement à ce qu'on nous a enseigné au cours de nos études supérieures, la guerre des tranchées qui faisait rage entre la littérature et son envers urbain ne se soldait pas par un enlèvement éternel : « L'exotisme est loin d'être

¹⁰ La description des villes dans les romans de la terre mériterait à elle seule qu'on y consacre une recherche plus approfondie. Il serait notamment intéressant d'analyser les figures des notaires, des taverniers, des Anglais et des protestants.

hostile au nationalisme et le régionalisme cherche souvent à s'inscrire dans un ensemble de courants plus larges (*HLQ*, 193). »

Le terroir ne se limite pas au seul XIX^e siècle, mais accompagne aussi la modernité et l'obscurantisme du vingtième siècle¹¹. Ces romans ne s'adressent bien sûr pas uniquement aux pasteurs et aux prêtres du Nouveau Monde, pas plus qu'ils ne sont écrits seulement pour les vieilles femmes. Au contraire, ils présentent souvent une certaine nouveauté dans le regard et sont parfois carrément mis à l'Index, comme c'est le cas par exemple pour *Marie Calumet* de Rodolphe Girard.

Les caractéristiques principales du courant littéraire régionaliste – attachement à la terre, à la nation, à la religion et à la langue – se retrouvent souvent au sein d'une même œuvre, soutenus par une structure idéologique qui la rapprochent plus ou moins du roman à thèse. La distance par rapport à l'idéal des abbés Casgrain et Roy pourrait être représentée par une première typologie :

1) les romans les plus conventionnels, soutenant le pouvoir politique et clérico-religieux canadien-français et promouvant la conservation de l'héritage familial (*La terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe) ou l'ouverture de nouveaux territoires (*Jean Rivard, défricheur* (1874) et *Jean Rivard, économiste* (1876) d'Antoine Gérin-Lajoie), ou encore les recueils de récits et de souvenirs ruraux (*Rapaillages* (1916) de Lionel Groulx);

2) des ouvrages de fiction anti-conservateurs, la plupart du temps signés par des romanciers-journalistes athées et portés par une écriture férocement satirique (*Marie Calumet* de Rodolphe Girard (1904) et *La Scouine* (1918) d'Albert Laberge);

3) enfin, entre ces deux premiers pôles – terroir et anti-terroir –, nous trouvons les propositions romanesques les plus ambiguës, les plus complexes, où certains personnages

¹¹ Les critiques lui astreignent souvent la date-butoir symbolique de 1945, au moment de la publication de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, entrée en grande pompe du roman dans la ville, même s'il est évident que les fictions n'ont jamais quitté les régions, tout comme le roman « urbain » existait bien avant Gabrielle Roy.

chantent des apologies de la terre alors que d'autres la critiquent ou la fuient : *Maria Chapdelaine* (1913) de Louis Hémon, *Un homme et son péché* (1933) de Claude-Henri Grignon, *Menaud maître-draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard, *Trente arpents* (1938) de Ringuet, *Le Survenant* (1945) de Geneviève Guèvremont.

Dans les prochaines pages, il s'agit de mesurer cet écart en analysant une œuvre canonique de chacune des catégories que je viens d'établir. Ce travail permettra de déconstruire en partie le mythe du roman de la terre et de percevoir de quelle manière il s'est construit à partir d'influences extérieures.

Le feuilleton et le proto-régionalisme

Dans l'épilogue de *La terre paternelle*, souvent considéré comme le premier roman du terroir de la littérature canadienne-française, un long aparté métaréflexif typique des fictions publiées en revue, mêlant indistinctement la figure de l'auteur et du narrateur, évoque la volonté d'édification qui a motivé Lacombe dans son travail d'écriture :

Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère [...] n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au cimetière avec une modeste croix de bois, pour indiquer au passant le lieu de son repos¹².

Quoiqu'inscrite dans une fiction, cette pieuse et austère philosophie du romancier catholique contient les gènes d'un manifeste littéraire informel, que l'on pourrait considérer comme l'antithèse du *Refus global* (1948) qui paraîtra cent-deux ans plus tard. Aucun doute n'est possible, pour Lacombe, comme pour les critiques religieux et les auteurs les plus traditionnalistes de cette époque, la littérature a – doit – avoir une mission édifiante, moralisatrice.

¹² Patrice Lacombe, *La terre paternelle*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 79-80. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *TER*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

En cela, le roman de Lacombe, avec moins d'éclat et mille pages de moins, se rapproche de la volonté humaniste (et aussi religieuse, il ne faut pas le perdre de vue) des *Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue : dans les deux œuvres, la ville est synonyme de débauche morale et de déliquescence, lieu de perdition où même les prêtres deviennent corrompus (Polidori dans les *Mystères*; le bedeau sans nom dans *La terre paternelle*). Dans le Montréal de Lacombe, comme dans le Paris de Sue, les « gardiens infidèles » du charnier se laissent corrompre, permettant aux « clercs-docteurs [de venir], à prix fixe, y choisir les 'sujets' de dissection qui leur [conviennent] » (TER, 66-67).

Il est difficile d'ignorer la parenté entre les deux romans, parus tous deux en feuilletons à trois ans d'intervalle. Il demeure impossible de savoir si Lacombe a eu la chance de lire Sue, qui publiait un de ces « romans ensanglantés » de l'autre côté de l'océan, dans un de « ces vieux pays que la civilisation a gâtés » ou si cette influence gothique provient d'une série de lectures impies, assurément interdites par le clergé, mais une chose semble certaine : Lacombe, en plaçant ses cultivateurs ruinés, sans terre, au cœur pourri de la ville-monstre (TER, 59-78, chapitres 7 à 10), a effleuré le génie des grands feuilletonistes européens. Aucune goutte de sang ne coule dans ces maigres dix-neuf pages, mais on y retrouve une abondance peu commune de personnages mystérieux : le bedeau sans bonté chrétienne, « ce pourvoyeur de la mort » (TER, 63), les clercs-docteurs fous, les gardiens corrompus du charnier, le vieux voyageur de la Compagnie du Nord-Ouest et, enfin, le peuple, masse anonyme et pitoyable, grouillante et grotesque, représenté par le « Bureau des pauvres » (TER, 62).

Dans le segment urbain de notre premier roman agricole, on pleure et on prie beaucoup, de manière souvent pathétique, et on implore Dieu de nous apporter un miracle : le retour du fils prodige, engagé dans les pays d'en haut, ce qui, de façon purement providentielle, finit par arriver. À la manière des romans populaires européens et d'un grand nombre de chapitres de Sue, l'intrigue du roman de *La terre paternelle* se dénoue par un procédé littéraire tout droit sorti de l'Antiquité grecque : le *deus ex machina*, le « dieu sorti de la machine ». L'enfant du sol, malgré son ensauvagement et sa trahison du sol, revient dans le pays de son enfance pour ravir la terre paternelle à l'Anglais qui l'avait rachetée à sa famille ruinée, et reprend le cycle apparemment infini des labours et des semences, de la vie et de la mort, prêt

à dormir dans le lit de son père et à terminer son existence dans le cimetière où le patriarche sera enterré.

Pour aller droit au but, il serait possible de dire qu'une aberration se produit pendant la naissance du terroir romanesque canadien-français en raison des traits feuilletonnesques qui s'y développent : personnages urbains mystérieux et vicieux, ville monstrueuse, règlement rapide de l'intrigue, segment métaréflexif¹³. En 1846, chez Lacombe, il s'agit encore seulement d'un procédé expiatoire, de branches narratives coupées à leur base, longuement excusées dans l'épilogue, afin de justifier cette séquence urbaine (19 pages sur 81 = 23 %) et possiblement d'éviter la censure :

Quelques-uns de nos lecteurs auraient désiré que nous eussions donné un dénouement tragique à notre histoire; ils auraient aimé à voir nos acteurs disparaître violemment de la scène, les uns après les autres, et notre récit se terminer dans le genre terrible, comme un grand nombre de romans du jour. Mais nous les prions de remarquer que [notre histoire] eût été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides (*TER*, 79-80).

Selon Lacombe, une certaine tranche de la population était donc prête à lire ce genre d'histoire, « quelques-uns » seulement, une minorité de mauvais chrétiens attirés par la mort et le grandiose. Pourtant, si on transpose à notre cas la théorie d'Olivier-Dubois, un élément de la psyché collective était déjà présent chez les lettrés canadiens-français du 19^e siècle, quoique refoulé sous une *persona* de croyant, de pieux fidèle : « Élémentairement narcissique et voyeur, le public aime à se retrouver dans les éternelles figurations contrastées du Bien et du Mal.¹⁴ » Nos premiers écrivains régionalistes, presque toujours notaires de formation, immanquablement éduqués par des prêtres dans les séminaires catholiques, eux-mêmes

¹³ On pourrait d'ailleurs avancer que ces traits génétiques – multitude de personnages et d'intrigues, clôture souvent rapide des péripéties, publication en revue – se retrouvent aussi chez Philippe Aubert de Gaspé Fils, dont *L'influence d'un livre* (1837) est souvent considéré comme notre premier roman, véritable fourre-tout multigénérique, autrement dit dans la genèse même de la littérature canadienne-française.

¹⁴ Yves Olivier-Martin, *Histoire du roman populaire en France de 1840 à 1980*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 268.

parfois membres du clergé¹⁵, ne pouvaient évidemment pas se commettre en entamant une carrière de feuilletoniste. Le « genre terrible », comme le nomme Lacombe, et qui gagne en popularité au même moment en France et en Angleterre, devra attendre les *Mystères de Montréal* (paru en feuilleton en 1879 et 1880) pour développer son véritable potentiel.

Il apparaît donc primordial de questionner le régionalisme originel alors que ses caractéristiques narratives demeuraient inchoatives. Si l'imaginaire feuilletonnesque a pu faire partie de ce premier terroir littéraire, même à titre de repoussoir idéologique, alors bien d'autres possibilités se profilent pour l'écrivain régionaliste du présent. Loin de se cantonner dans le tellurisme agricole, Lacombe, l'auteur du premier roman de la terre, s'est aventuré dans les abysses de la ville pour suivre la déchéance d'une famille canadienne-française. Ironiquement, c'est ce segment urbain qui a le mieux vieilli.

Laberge et l'anti-terroir

Au début du vingtième siècle, l'idéal littéraire rêvé par l'abbé Casgrain commence à fondre avec la montée de la modernité et de l'industrialisation. En parallèle d'une littérature « essentiellement croyante et religieuse » (*HLQ*, 58), on assiste à la venue au monde d'une contrefaçon superficiellement catholique, une imitation bouffonne fondamentalement athée et impie. Dans *La Scouine*, une des œuvres les plus riches de la première moitié du vingtième siècle, la plupart des « types » du roman de la terre se métamorphosent en caricatures. Trônant d'habitude au sommet de l'échelle sociale rurale, le personnel ecclésiastique, chez Laberge, perd son divin prestige, notamment aux chapitres VII et XV :

[Le père Gagner] s'était imaginé que l'évêque pourrait faire un miracle et le guérir. [...] Comme la voiture de Sa Grandeur allait passer, il se laissa tomber à genoux dans la boue, l'implorant :
— Monseigneur, guérissez-moi. Pour l'amour du Bon Dieu, Monseigneur, guérissez-moi.

¹⁵ Félix-Antoine Savard et Lionel Groulx, par exemple, étaient des hommes d'Église.

Ce fut à peine si l'évêque put apercevoir le suppliant, car le cocher tout trempé par la pluie et pressé d'arriver, ne modéra pas l'allure de ses chevaux qui filaient au grand trot. Le père Gagner fut copieusement éclaboussé et, désabusé, plus sombre et désespéré que jamais, rentra dans sa demeure.¹⁶

Le représentant princier de Dieu en ce bas monde, de passage dans la petite bourgade de la Scouine, reste insensible aux doléances de son peuple. Sa venue en ces lieux, tout au plus, déplace de la boue. Comme le personnage du père Gagner, le maire Aimable Tisseur, le marguillier Moïse Bourcier, le Quêteux (Vieux Pauvre sans nom), il fait partie d'une galerie de personnages campagnards liminaires, des « types » malléables et pantomimiques, qui ont pour fonction d'ajouter des passages comiques et de montrer la déliquescence des mœurs chrétiennes. M. Dubuc, le curé de la paroisse, la plus puissante des autorités du village après l'évêque, incarne d'ailleurs le plus éloquent portrait du comique régional :

La *figure* rasée du prêtre, rougie par le froid, donnait l'impression d'un morceau de viande saignante. [...] Mais avant que les autres eussent le temps de boire, le curé s'étouffait, se mettait à tousser, la *figure* congestionnée.

— Il est fort, votre whiskey, déclara-t-il.

Deschamps regarda son flacon et resta stupéfait.

— Cré malheur, s'exclama-t-il, il est en esprit.

En effet, la Scouine s'était trompée, avait apportée de la boisson non baptisée.

— J'ai encore plus de chance que mon vicaire, reprit Dubuc. Hier, on lui a fait boire de l'eau de Javel (*LAS*, 55, je souligne).

Le mot « figure », répété deux fois dans la même page, n'est peut-être qu'une erreur de l'auteur, perdu dans ses aventures synonymiques, néanmoins cette redite demeure une insistance lourde de sens : c'est la *figure d'autorité* du prêtre, saint homme instruit, incarnation du pouvoir de Dieu sur cette Terre, qui devient « congestionnée », « pareille à un morceau de viande saignante », qui se soûle avec ses deux marguilliers en buvant l'alcool

¹⁶ Albert Laberge, *La Scouine*, Montréal, Typo, 2011, p. 28-29. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LAS*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

artisanal, non baptisé, des agriculteurs qu'il croise dans sa tournée des rangs, prototype rural des tournées de tavernes que l'on retrouve, par exemple, dans *Les mystères de Montréal*¹⁷.

On le voit bien, le manichéisme idéologique des premières œuvres du terroir, dont *La terre paternelle* demeure le meilleur exemple, s'efface pour laisser place à une société rurale satirique, oscillant entre la tragédie et la comédie. Le Bien et le Mal s'amuse ensemble comme des enfants, parfois dans l'esprit d'un seul personnage, comme c'est le cas avec la Scouine. Pauvre femme de région, « grand garçon » (*TER*, 38) trop bâti pour l'époque, elle est la proie des jeunes du village qui urinent sur elle pour se venger (*TER*, chapitre V) et rasant son visage contre son gré (*TER*, chapitre X). Pour se venger, elle déplace sa colère contre le chien de la famille, reçu de la part du ramasseur de charognes en échange d'un repas, le lançant dans le puits pour qu'il s'y noie, et contemplant ce macabre spectacle jusqu'à l'agonie finale (*TER*, chapitre XII). À la lecture de ces pages, devant l'hideuse colère du Taon, le charognard, qui bat et fouette son cheval à mort, et devant les jappements frénétiques du chien condamné, on ne peut que ressentir un dégoût profond, un malaise existentiel. Chez Laberge, l'horreur des campagnes n'a pas besoin de manoirs gothiques ou de souterrains cachés : les maisons et les lots des fermiers abritent suffisamment de secrets, de haine et misère quotidienne. Si les meurtres et les suicides sont largement absents de la littérature régionaliste, la raison est simple : si les paysans ne s'entretuent pas, en règle générale, c'est qu'ils connaissent déjà trop de victimes de la terre; quant aux effusions de sang, celles de leurs animaux de boucherie et de leurs enfants morts trop jeunes leur salissent déjà assez les mains.

Alors que chez Lacombe les mauvaises mœurs du clergé se cantonnaient dans le territoire des vieux quartiers de Montréal, dans *La Scouine* elles irradiant dans toutes les veines fangeuses des rangs. Pour être plus exact, Laberge ne peint pas l'enfant du sol tel que le suppose Lacombe – un bon chrétien, valeureux et vaillant –, il le décrit tel qu'il l'est, avec ses défauts, ses tares et ses atavismes, avec sa cruauté et sa naïveté. Son naturalisme est d'ailleurs

¹⁷ Une étude approfondie de la représentation de l'ivrognerie dans la littérature canadienne-française mériterait d'ailleurs d'être rédigée.

probablement le plus percutant de toute l'histoire littéraire québécoise. À la fin de ses histoires (*La Scouine* et une bonne partie de ses nouvelles rurales), les vieux terminent leur vie à l'hospice ou au cimetière, et d'autres, plus jeunes, plus forts, prennent leur place sur la terre, condamnés eux aussi à subir le même sort. Chez Laberge, aucune fin providentielle, aucun miracle ne vient sauver la déchéance des familles canadiennes-françaises : la pauvreté, l'impotence et la mort constituent leurs seules récompenses. Au fond, comme le dira Houellebecq beaucoup plus tard : « L'univers n'est qu'un furtif arrangement de particules élémentaires¹⁸. »

Laberge détruit les bases croulantes d'une forme de civilisation condamnée à disparaître : le ruralisme catholique. C'est dans cette attaque féroce, dans cette satire grinçante, résolument moderne et anti-traditionaliste, que se trouve la richesse de l'œuvre de Laberge. Ce régionalisme lucide est néanmoins revendicateur : en nous montrant notre véritable reflet, et non l'illusion perfide de l'idéalisme, il participe activement à la transformation de la société. Et cette leçon, l'écrivain d'aujourd'hui doit la garder en mémoire.

L'inquiétante étrangeté de nos campagnes

Dans *Un homme et son péché*, Séraphin Poudrier, maire et créancier de Saint-Adèle, « petit cultivateur, prêteur de rien du tout, mais qui tenait tout le monde dans sa main¹⁹ », a décidé, contrairement aux autres villageois, de ne pas être un paysan par atavisme. « Il [a] faim d'or, nourriture de permanence, d'éternité. (*HOM*, 53) » Comme le roi Midas des légendes grecques, qui avait été condamné par Dionysos à voir tout ce qu'il touchait transformé en or, l'âme pécheresse de Séraphin demeure incapable d'apprécier l'amour pieux et soumis de sa femme Donaldda (donnée à lui par son père criblé de dettes) ou la beauté

¹⁸ Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, Paris, Éditions du Rocher, coll. « J'ai lu », 2005, p. 13.

¹⁹ Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché. Les belles histoires des pays d'en haut*, Montréal, Stanké, coll. « Québec 10/10 », 1977, p. 56. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HOM*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

immémoriale du domaine qu'il possède. Il mange des repas fades, peu coûteux, d'une monotonie avaricieuse, néglige ses devoirs conjugaux et impose des taux d'intérêts inhumains à ses pauvres concitoyens. Poudrier n'est pas un homme de la terre, c'est un charognard des campagnes, psychopompe de région, antithèse des « figures héroïques du passé (cultivateur, défricheur, colonisateur, etc.) » (*HLQ*, 194).

Son histoire, même si elle s'inscrit dans le cadre rural traditionnel d'une petite bourgade des Laurentides, contient des éléments qui l'éloignent du simple récit pastoral. Contrairement à l'image idyllique caricaturale qu'en ont façonnée pendant des décennies les bandes dessinées ainsi que les émissions radiophoniques et télévisées, l'avarice de Séraphin, au fil du roman, prend des proportions horribles. Alors que sa femme Donalda est alitée (en raison du maigre régime imposée par son mari, les efforts excessifs qu'elle investit dans le ménage et le chauffage anémique de la demeure), Séraphin refuse de payer pour la faire soigner, ce qui causera sa mort – une mort évitable, selon le médecin, arrivé trop tard. Pendant son veuvage, Poudrier entame sa transformation : même s'il ressentait un profond soulagement de se voir délesté du poids financier de sa femme, « il feignait d'être lacéré par la douleur [et] ces contrastes lui faisaient une figure étrange, d'une laideur indéfinissable » (*HOM*, 137), enfermé dans sa grande maison semblable à un manoir seigneuriale, « plus froide désormais qu'un tombeau » (*HOM*, 139), parlant tout seul, maigrissant et rêvant du renouvellement de la saison des créances (*HOM*, 147), s'imposant des pénitences (*HOM*, 152), devenant paranoïaque (*HOM*, 158) jusqu'à se réveiller en sursaut en pleine nuit (*HOM*, 160). « La chandelle à la main, il se promenait, tel un fou, dans cette chambre où était morte Donalda. Sur les murs son ombre se déplaçait, parfois même le devançait, comme si un autre avare l'eût aidé à chercher l'argent. (*HOM*, 161) » La déchéance morale, physique et intellectuelle de Poudrier dans la seconde moitié d'*Un homme et son péché* rapproche le roman de l'étrange, genre aux contours flous caractérisé, d'après la définition todorovienne, par « la description de certaines réactions, en particulier de la peur²⁰ », limitée d'un côté par le

²⁰ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1970, p. 52.

fantastique et de l'autre par le champ général de la littérature²¹. Même si les faits sont explicables rationnellement (l'ombre de l'avare mue par un mouvement propre n'est qu'une hallucination de Séraphin, causée par sa folie²²), ils demeurent choquants, singuliers, insolites.

La folie monomaniaque de Poudrier, source de sa richesse, est d'ailleurs responsable de la destruction de son domaine rural et de sa propre perte. L'Avare devient d'abord indirectement un meurtrier lorsqu'il refuse de payer un médecin pour soigner sa femme, puis, à la fin du roman, il périt dans sa maison en flammes pour sauver sa richesse. Dans le chapitre ultime, son cadavre est retrouvé enseveli sous les décombres carbonisés, tenant dans sa main droite une pièce d'or et, dans la gauche, « un peu d'avoine que le feu n'avait pas touchée » (*HOM*, 194). En guise de punition divine, sa demeure bourgeoise, malgré toutes les pénitences de Séraphin, a brûlé. Son or, comme sa terre, symbolisée par cette risible poignée d'avoine, lui sont ravies pour toujours.

La fable rurale de Grignon va au-delà de sa morale catholique. Il ne s'agit pas uniquement de mettre en scène un personnage de pécheur sacrifié sur le bûcher de l'avarice. *Un homme et son péché* représente la fin de l'utopie rurale canadienne-française : le vice s'est immiscé dans les campagnes et n'en repartira plus. Il s'y est installé à demeure. Le fantôme de Poudrier, Avare immortel, figure transmédiatique, anti-héros de plusieurs générations, n'a jamais quitté l'imaginaire collectif. Il vit encore, dans l'esprit des banquiers, des spéculateurs et des financiers de ce monde. Séraphin est devenu légion.

²¹ Selon Freud, l'étrange (*das Unheimliche*, souvent traduite par l'expression « inquiétante étrangeté » ou « familière étrangeté ») serait originaire d'une image lointaine ancrée dans l'enfance d'une psyché ou d'une collectivité. Pour une définition plus approfondie, consulter Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 1995.

²² L'illusion des sens et la folie font partie de la liste d'explications rationnelles du fantastique et de l'étrange que donne Todorov. Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 50.

Une nouvelle théorie de la lecture du corpus régionaliste

Ce bref parcours de l'histoire du régionalisme québécois à l'aide de trois exemples romanesques a permis de dévoiler certains mécanismes narratifs. Pour Lacombe, chantre du passéisme territorial et identitaire, la reprise des topoï des « romans ensanglantés » publiés périodiquement en Europe à la même époque, utilisés pour diaboliser la ville-monstre, développe un imaginaire urbain délirant qui s'oppose aux diktats politico-religieux. Chez Laberge, le renversement des lieux communs régionalistes s'est opéré sans retenue au service d'une satire mordante et d'un naturalisme noir. Quant à la mort de Séraphin Poudrier dans l'incendie de sa grande demeure canadienne-française, glaciale comme un tombeau, elle était la suite logique de la dérive gothico-rurale du roman de Grignon, la main de Dieu s'abattant pour punir le péché capital d'avarice.

Il serait bien sûr possible d'inclure des dizaines d'autres livres régionalistes dans cette typologie (les romans de Damase Potvin et de Léo-Paul Desrosiers, ou les recueils d'Adjutor Rivard, par exemple), mais je me limite à ceux que j'ai lus au cours de l'écriture de mon roman régionaliste et qui m'ont servi à la fois de repoussoir idéologique et d'inspiration. En ce sens, j'ai travaillé dans une perspective double, imitant parfois, tel un apprenti, les structures narratives de certains passages grandioses alors qu'à d'autres moments, je cherchais à rendre l'exact contraire. Ce legs littéraire – dont je me réclame l'héritier, pour le meilleur et pour le pire – m'a suivi pendant deux années de maîtrise, me transformant aux yeux de certains de mes confrères en une sorte d'aberration archaïque, pauvre bête nostalgique pâmée par des œuvres poussiéreuses, oubliées selon eux à juste titre dans les bibliothèques scellées à jamais des monastères et des presbytères désertés, démolis ou réaménagés en condos.

Contrairement à Mathieu Arsenault, pour qui « cette littérature du terroir prémoderne ne nous donne plus que sa structure idéologique²³ », je soutiens que les canons régionalistes détiennent davantage qu'une simple place au panthéon des Belles-Lettres du Canada français.

²³ Mathieu Arsenault, « Ruralité trash », dans Pierre Lefevre [dir.], *op. cit.*, p. 41.

Les descriptions de la nature et de la vie en campagne y sont souvent d'une précision impressionnante; quant aux envolées catholiques ou nationalistes, elles relèvent d'un discours de moins en moins présent dans la littérature contemporaine, dont les veines politiques semblent s'être tariées.

Pour l'écrivain « néo-régionaliste », la relecture de ces classiques du terroir n'enseigne pas uniquement la méthode ancestrale de la mimésis rurale ou la meilleure manière de décrire un rite religieux (bien que cela soit aussi possible). Cette lecture « refondatrice » porte les germes d'un renouveau littéraire, la vision mythique des contrées de colonisation, le souffle épique et hautement tragique de l'histoire de la « race » canadienne-française.

L'ensemble de ces œuvres mises bout à bout ne devrait plus former un vulgaire patchwork de guenilles grisâtres usées par tant de lectures barbantes, tristement édifiantes, mais plutôt une courtepointe colorée, cousue avec la patience farouche des femmes de l'ancien temps et le caractère fougueux de nos aïeux. Le « terroir prémoderne », ainsi que le nomme Arsenault, même s'il a été enterré avec l'appareil religieux qu'il méritait (ou enfoui dans une fosse commune dans le cas de l'anti-terroir), vit toujours sous terre, dans la tourbe du cimetière des littéraires, prêt à revenir hanter les campagnes qui se meurent d'ennui. La littérature régionaliste n'est pas partie en paix. Elle n'est jamais morte.

Refuser la richesse du terroir équivaut à nier un corpus qui mériterait d'être relu avec un regard neuf. Comme l'affirme René Lapierre, il faut refuser la nécessité d'un rapport de certitude sclérosée face à ces œuvres, rapport qui risque de mener à une attitude d'admiration ou de dénigrement, ou encore à la mythification et à la surhumanisation, pente glissante du blasement et de la mondanité²⁴. Il faut renverser le connu en énigme, faire « profession de naïveté²⁵ ». Dans les bibliothèques du passé sommeillent des trésors enfouis, des centaines de litres de vin de messe fermenté, des coffres remplis d'artéfacts religieux, des statues grandioses. La vieille littérature régionaliste a peut-être été abattue, et avec raison, par les

²⁴ René Lapierre, *L'atelier vide*, Montréal, Herbes rouges, 2003, p. 119.

²⁵ *Ibid.*, p. 119.

Modernes et les révolutionnaires, sa souche moussue, vermoulue, attend toujours quelque part, abritant des colonies d'insectes et de champignons innombrables. Et sous cette terre meuble, enrichie par les gels et les dégels, par les feuilles mortes et les aiguilles, par les vivants et les morts, des racines continuent d'étendre leur empire sous-terrain, ressortant périodiquement à la surface, foisonnement de drageons et de fouets, nouvelles branches, jeunes, gorgées de sève bouillante.

Dans les forêts boréales et dans les tourbières infinies de notre littérature, comme dans les terres en friche des villages dévitalisés, dans chaque ancien hameau du Grand-Montréal comme dans chaque quartier de Ville de Saguenay, des milliers d'histoires oubliées attendent toujours d'être racontées.

CHAPITRE II

CARTOGRAPHIE DU RENOUVEAU RÉGIONALISTE

*Maria Chapdelaine,
c'est platte.*

Mathieu Arsenault

Pourquoi est-ce que le régionalisme revient à la mode depuis quelques années alors que le monde, paradoxalement, subit les transformations irréversibles de la mondialisation, dont l'aplanissement des différences culturelles et identitaires n'est qu'un vecteur? Évidemment, l'appartenance à une communauté, l'ancrage à un lieu ne s'inscrivent pas de la même façon qu'à l'apogée du pouvoir catholico-canadien. La désillusion post-référendaire et le sentiment de l'échec nationaliste ont laissé place à un tout nouveau mode d'être-au-monde, défini par « une carence fondamentale, un manque à être qui persiste dans le présent²⁶ ». L'histoire ne représente plus « notre maître le passé » (vision traditionnelle du monde) mais notre « incapacité à être, comme histoire de notre échec à entrer dans l'histoire²⁷ ». Au sein de ce nouveau paradigme identitaire, est-ce encore possible d'affirmer, comme le faisait la Société du parler français, que « [r]égionalisme, décentralisation, nationalisme sont synonymes » (HLQ, 194)? Peut-on encore avancer que le régionalisme défend les « figures héroïques du passé (cultivateur, défricheur, colonisateur, etc.) » et le « mode de vie traditionnel d'un 'nous' ethnique' défini d'abord et avant tout par la langue française et la religion catholique »

²⁶ Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », p. 18.

²⁷ *Ibid.*, p. 16.

(*HLQ*, 195)? Évidemment, un glissement définitionnel s'est opéré, et c'est ce déplacement qu'il s'agit ici de circonscrire par l'étude des différentes appellations du « nouveau régionalisme ». Il faudra donc écarter de cette analyse les écrivains et les écrivaines qui n'ont jamais arrêté de produire des œuvres régionalises pour nous concentrer sur des jeunes auteurs qui ont réfléchi à ce renouveau ou auxquels s'est intéressée la critique savante.

La naissance de ce nouveau régionalisme est difficile à dater : doit-on remonter à *Atavismes* de Maxime Raymond-Bock (2011), à *La logeuse* d'Éric Dupont (2006) ou encore jusqu'à *Mailloux* de Hervé Bouchard (2002)? À moins que la littérature ne se soit jamais cantonnée à la métropole, contrairement à ce que nous porte à croire le titre montréalocentrique du numéro de *Liberté* « Les régions à nos portes²⁸ »? L'histoire littéraire, avec le recul, pourra situer des bornes précises – qui resteront tout de même subjectives – et en départager les œuvres les plus importantes, mais nous sommes encore loin d'en être arrivés là.

À la manière de Marc Angenot qui procédait à la même méthode d'échantillonnage pour définir la « paralittérature »²⁹, ce chapitre propose d'étudier les différentes appellations du renouveau régionaliste et les définitions des penseurs qui s'y sont intéressés. Dans le cadre de ce travail, il a été impossible, comme prévu initialement, d'analyser certaines des œuvres les plus singulières de ces regroupements³⁰. Il s'agit plutôt d'une recension critique qui permettra ensuite à d'autres chercheurs de poursuivre le travail; ce tour d'horizon me servira aussi de base pour continuer ma réflexion quant aux possibilités qui s'offrent à l'auteur « néo-régionaliste ».

²⁸ Pierre Lefevre [dir.], *op. cit.* Je souligne.

²⁹ Marc Angenot, *Le roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975.

³⁰ Cette analyse prévoyait d'examiner le réseau d'influences chez certains écrivains du régionalisme actuel : roman noir (Jean-Michel Fortier, *Le chasseur inconnu*, Montréal, La Mèche, 2014; Zhanie Roy, *Trois fois la bête*, Montréal, À l'étage, 2015; Sylvain Meunier, *Saint-Chause*, Montréal, À l'étage, 2016), Nouveau roman et poésie innue (Gabriel Marcoux-Chabot, *Tas-d'roches*, Montréal, Druide, 2015), roman sudiste (William S. Messier, *Dixie*, Montréal, Marchand de feuilles, 2013), récit initiatique et fantastique (Éric Dupont, *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles, 2006).

Régionalité

C'est la théorie que Francis Langevin, professeur à l'Université de Toronto, a articulée en 2010 qui nous servira de transition entre le régionalisme québécois historique et ce qu'il nomme la « régionalité³¹ ». Le premier mouvement littéraire, qui s'est étendu pendant plus d'un siècle, on l'a vu, se résume principalement à des enjeux nationalistes, mémoriels, identitaires, linguistiques et religieux. La régionalité actuelle qu'entrevoit Langevin, quant à elle, nébuleuse encore floue à l'époque de ses recherches, est composée d'œuvres singulières, sans texte fondateur, sans chef de file : *La Logeuse* d'Éric Dupont, *Les carnets de Douglas* de Christine Eddie ainsi que *L'angoisse des poulets sans plumes* et *Le chant des mouches* de Sébastien Chabot³². Dans ces romans où les directives ministérielles concernant les régions proviennent d'entités franchement parodiques, favorisant la grande tragi-comédie régionale, les auteurs dérèglent les topoï du roman de la terre et mélangent les recettes discursives, dans un déploiement métalittéraire étourdissant. Langevin y voit un redéploiement des thèmes régionalistes, auxquels se greffent d'autres genres littéraires, notamment le roman d'apprentissage, le fantastique, le roman sentimental, la parodie. Dupont, Eddie et Chabot, comme bien d'autres écrivains qui publieront après 2010, campent leurs fictions « à l'abri du réalisme, de la référentialité et de l'effet de réel³³ », en faisant des « fables qui tendent vers l'allégorie et le légendaire³⁴ ». Un premier pôle du nouveau régionalisme se profile déjà dans

³¹ Francis Langevin, « Un nouveau régionalisme? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies », *Érudit*, automne 2010, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/vi/2010-v36-n1-vi3972/045235ar/>>, consulté le 10 juin 2017.

³² Sébastien Chabot, *L'angoisse des poulets sans plumes*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006 et *Le chant des mouches*, Québec, Alto, 2007; Éric Dupont, *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles, 2006; Christine Eddie, *Les carnets de Douglas*, Québec/Paris, Alto/Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009.

³³ Francis Langevin, *loc. cit.*

³⁴ *Ibid.*

cette exubérance *imaginaire et littéraire*, qu'on opposera plus tard à un deuxième pôle, qui privilégie un rapport *réel* au territoire.

Au lieu d'offrir une réponse réactionnaire aux injonctions du roman de la terre, comme le faisaient Albert Laberge et Rodolphe Girard, ces œuvres régionalistes élèvent l'autonomie du discours littéraire jusqu'à en créer une « sorte d'autarcie discursive qui semble valoriser davantage le rapport au littéraire que le rapport au monde, le rapport à la textualité plutôt que le rapport à la société³⁵ ». Autrement dit, cette première théorisation du renouveau régionaliste passe par l'abandon des lieux communs du roman de la terre; la régionalité que décrit Langevin en 2010 s'inscrit toujours dans les villages et les campagnes, mais dans un « après-terroir » qui mélange les influences génériques et fictionnalise les lieux et les territoires régionaux, jusqu'à en faire des entités entièrement neuves, libérées en quelque sorte du poids écrasant de l'histoire littéraire du régionalisme.

Post-terroir

Ironiquement, le deuxième terme décrivant le « nouveau régionalisme » est né d'une blague à caractère sexuel. Alexie Morin, l'ancienne conjointe de Maxime Raymond Bock, l'a inventé à partir de la très politiquement correcte expression servant à désigner l'arrière-train de l'être humain :

« postérieur » → « post-térieur » → « post-terroir ».

Non seulement cette appellation est-elle d'origine scatologique, sa genèse demeure de plus introuvable. Selon Samuel Archibald, son lieu de naissance se trouvait dans le blogue

³⁵ *Ibid.*

d'Alexie Morin³⁶ mais, malgré toutes mes recherches, je n'ai pas réussi à retrouver le billet en question.

Après avoir tapé les mots-clés « post-terroir » et « Alexie Morin », qu'est-ce que fait surgir le moteur de recherches Google? L'article fondateur du « néoterroir », écrit par Samuel Archibald – publié à trois endroits différents, dans la version web de la revue *Liberté*, dans les archives d'Érudit et sur le site web du centre de recherches de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain – ainsi qu'une courte notice biographique de l'instigatrice du mouvement. Bref, trois fois le même article, légitimé par trois instances du savoir, mais aucune trace du texte original.

The image shows a Google search results page. The search bar contains the text 'alexie morin post-terroir'. Below the search bar, there are navigation tabs: 'Tous', 'Images', 'Maps', 'Actualités', 'Vidéos', 'Plus', 'Paramètres', and 'Outils'. The search results are displayed below, showing approximately 17,000 results in 0.59 seconds. The first three results are highlighted:

- Le néoterroir et moi - Érudit**
<https://www.erudit.org/culture/liberte1026896/liberte074/66334ac.pdf>
 de S Archibald - 2012 - Cité 4 fois - Autres articles
 Le néoterroir en question. C'est mon amie Alexie Morin qui a parti le bal, bien malgré elle, en parlant ironiquement de « post-terroir » sur son blogue l'année der...
- Le néoterroir et moi | liberté**
revue.liberte.ca/content/le-neoterroir-et-moi
 C'est mon amie Alexie Morin qui a parti le bal, bien malgré elle, en parlant ironiquement de « post-terroir » sur son blogue l'année dernière. J'ai entendu...
- Le néoterroir et moi | Observatoire de l'imaginaire contemporain**
oic.uqam.ca/fr/publications/le-neoterroir-et-moi
 C'est mon amie Alexie Morin qui a parti le bal, bien malgré elle, en parlant ironiquement de « post-terroir » sur son blogue l'année dernière. J'ai entendu...

The fourth result is partially visible:

- Alexie Morin - Le Quartanier**
www.lequartanier.com/auteurs/morin.htm
 Née en 1984 à Windsor, dans les Cantons-de-l'Est, Alexie Morin vit à Montréal. Elle est réviseure pour diverses maisons d'édition, et fait partie de l'équipe de la...
 Termes manquants: post terroir

Figure I. Résultats du moteur de recherche Google avec les mots-clés « Alexie Morin post-terroir »

³⁶ Samuel Archibald, « Le néoterroir et moi », dans Pierre Lefevre [dir.], *Liberté*, 53 (295, 3) 2012, p. 16.

Les mouvements littéraires dont la naissance a été effacée sont rares, voire inexistantes. Il devient même assez aberrant, lorsqu'on s'y arrête, de considérer que le texte définissant le post-terroir, celui « qui a parti le bal³⁷ », ait disparu : nulle part dans l'histoire du surréalisme, du futurisme italien ou de Refus global trouve-t-on pareil exemple. Je me considère chanceux de compter Raymond Bock parmi mon cercle de confrères écrivains : sans lui, l'étymologie douteuse du post-terroir serait probablement tombée dans l'oubli, et il n'en serait resté que la récupération opérée par le nouveau chef de file du mouvement. Terme secondaire, voué à l'oubli, le post-terroir nous rappelle néanmoins que le « bal » de la théorisation du « nouveau régionalisme » est né d'une blague sexuelle, fait totalement inédit dans l'histoire littéraire québécoise, hommage indirect à Albert Laberge, le maître de l'anti-terroir.

Ruralité trash

La ruralité trash, terme forgé par Mathieu Arsenault, probablement moins connue que le néoterroir en raison du déséquilibre des réputations, et peut-être en raison de son euphonie moins heureuse, mérite néanmoins d'être étudiée. On pourrait résumer ce courant à quatre idées principales : un « territoire économiquement dévasté que constitue pour l'essentiel la ruralité québécoise contemporaine³⁸ », une « virilité brutale et désuète des années 1970, une virilité de chasseur, de garagiste, mal adaptée aux mœurs policées de notre époque³⁹ », une grande violence et une sorte de chrétienté désaxée. Les auteurs que regroupe Arsenault en 2011 sont alors des poètes de région dans la vingtaine ayant publié un ou deux recueils qui ont trouvé écho dans les cercles littéraires, reconnus surtout pour leur art de la performativité : Alexandre Dostie, Érika Soucy et Marjolaine Beauchamp⁴⁰. Selon Arsenault,

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Mathieu Arsenault, *loc. cit.*, p. 39.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁰ Arsenault nomme aussi d'autres auteurs comme Marie-Josée Charest, Jocelyn Thouin, Naomi Fontaine ou Robin Aubert, qui recourent à certains effets du mouvement. Depuis 2011, on pourrait aussi citer la poète Maude Veilleux qui, comme Dostie, réinvente une Beauce dans une « trashitude » de char, de drogue dure et de David Lynch.

leur écriture « est très crue, dépourvue d'ornementation, mais elle prépare ses effets, ses retournements, des images qui condensent en un trait toute une atmosphère⁴¹ ». Le lyrisme nationaliste et la poésie du pays, bardés de valeurs positives, sont enterrés par ces auteurs qui marchent sur les ruines du passé, entre les maisons fantômes, les usines désaffectées et les granges pourries : c'est là que se trouverait la caractéristique fondamentale de la ruralité trash, dans ce « regard qui sait traquer l'oubli du territoire, la misère qui le ronge⁴² ».

La brutalité du désœuvrement vient répondre à la rudesse du paysage et constitue une sorte de voie d'accès à la beauté sauvage et ambiguë du territoire. Traverser la misère comme on traverse le cynisme pour se reconnecter, au-delà, avec le territoire est peut-être l'accomplissement le plus notable de l'esthétique rurale trash.⁴³

Arsenault conçoit donc la ruralité trash comme une poésie rude, violente, mais empreinte d'une forme d'émerveillement, source d'un nouveau regard sur le territoire. La ruralité trash, même si elle a laissé de côté le côté revendicateur qui définissait jadis la poésie du pays, se positionne tout de même : les régions, aussi « dévitalisées » soient-elles, sont là pour rester. Des phénix de bière et de gaz à moteur, de rouille et de flammes bleues, renaîtront des cendres de nos régions, des terres brûlées des forêts; des monstres marins surgiront des étendues infinies du fleuve et de nos rivières. L'Abitibi ne se résume pas uniquement aux mines, comme le Saguenay n'est pas que l'Alcan, tandis que la Gaspésie ne s'arrête aux pêcheries. Si le monde dans son ensemble vit une restructuration globale qui aplanit les différences, les régions doivent au contraire s'affirmer comme des entités singulières, indépendantes et originales – et cette affirmation doit d'abord passer par la littérature.

⁴¹ *Ibid.*, p. 40.

⁴² *Ibid.*, p. 41.

⁴³ *Ibid.*, p. 46.

L'école de la tchén'ssâ

Dans son billet de blogue intitulé « Histoire de la littérature 101 », Benoît Melançon, professeur de littérature à l'Université de Montréal, s'est lui aussi essayé, avec une ironie impitoyable et un plaisir évident, à nommer le renouveau régionaliste. Baptisée dans l'huile à chaîne et la sciure de bois moisi, l'École de la tchén'ssâ est « composée de jeunes écrivains contemporains caractérisés par une présence forte de la forêt, la représentation de la masculinité, le refus de l'idéalisation et une langue marquée par l'oralité⁴⁴ », dont le « réalisme n'est évidemment pas incompatible avec la création de mythologies personnelles ou avec des passages proches de la littérature fantastique⁴⁵ ». Sans proposer de règle stricte ou de groupement fermé, Melançon y inclut notamment Samuel Archibald, William S. Messier et Maxime Raymond Bock, bref des auteurs majoritairement nés à la fin de la décennie 1970 ou dans la suivante, diplômés du département d'études littéraires de l'UQAM et publiés chez Le Quartanier, à Montréal.

Ce petit cénacle littéraire est pourtant loin d'être aussi fermé qu'il n'y paraît : depuis la parution de l'article, en 2012, les choses ont en effet bien changé. Raymond Bock, par exemple, est passé aux Éditions du Cheval d'août, se dissociant ouvertement de son étiquette régionaliste. Né sur l'île de Montréal et y demeurant toujours, il est loin d'être un homme de région. Par ailleurs, plusieurs jeunes écrivains, qui ne sont pas passés par l'UQAM ou qui sont nés bien plus tard, ont aussi publié des œuvres régionalistes marquantes. Il suffirait de nommer Gabriel Marcoux-Chabot, l'auteur de *Tas-d'roches*, paru chez Druide, et qui publiera une réécriture de *La Scouine* à La Peuplade à l'hiver 2018, Kevin Lambert, qui a fait paraître en 2017, chez Héliotrope, une histoire de revenants kamikazes qui détruisent la ville de Chicoutimi, et bien d'autres encore pourraient s'ajouter à cette liste⁴⁶.

⁴⁴ Benoît Melançon, « Histoire de la littérature québécoise 101 », *L'Oreille tendue*, 19 mai 2012, en ligne, <<http://oreilletendue.com/2012/05/19/histoire-de-la-litterature-quebecoise-contemporaine-101/>>, consulté le 5 mai 2017.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Une liste plus complète des jeunes et moins jeunes auteurs régionalistes, datant de 2012, peut aussi être trouvée dans Samuel Archibald, « Le néoterroir et moi », *loc. cit.*

L'idée d'une « école de la tché'n'ssâ » a connu une grande popularité dans les cercles littéraires. Sa retranscription presque impossible, la simplicité de la définition de Melançon, tout comme le comique qui l'entoure en ont fait un des mots les plus importants de l'année 2013, selon le professeur Jonathan Livernois⁴⁷. Le site *Poème sale* a même produit quelques montages d'un goût douteux afin d'immortaliser les grandes figures de l'École.



Figure II. Cartes à jouer des membres de l'École de la tché'n'ssâ selon *Poème sale*.

À la manière du dadaïsme, ce qui était au départ une bonne blague est devenue une farce très sérieuse. Un « monstre⁴⁸ ». La « tché'n'ssâ » risque de planer longtemps au-dessus de nos têtes, comme une scie à chaîne de Damoclès. Et elle finira bien par tomber, comme les sceptres et les couronnes de tous les grands royaumes.

Néoterroir

Pour terminer ce tour d'horizon des différentes appellations du renouveau régionaliste de la littérature québécoise, il est nécessaire de s'attarder au terme qui a probablement eu le plus d'influence. Selon Samuel Archibald, le terme « néoterroir » est préférable au post-terroir, puisque le premier appelle une résurrection, alors que le deuxième évoque des funérailles.

⁴⁷ Benoît Melançon, « Fortune de la tché'n'ssâ », *L'Oreille tendue*, 18 juillet 2012, en ligne, <http://oreilletendue.com/2012/07/18/fortune-de-la-tchenssa/>, consulté le 5 mai 2017.

⁴⁸ Benoît Melançon, « J'ai créé un monstre », *Spirale* (250), 2014, p. 33.

Toutefois, il s'agit à son avis d'une « tarte à la crème au visage », d'une « formule facile », d'un « raccourci critique⁴⁹ », mais qui mérite tout de même qu'on en parle sans préférer uniquement des niaiseries. Après le sérieux universitaire de Langevin, la scatologie théorisante de Morin, la trashitude revendicatrice de Arsenault et le cours d'histoire littéraire sarcastique de Melançon, Archibald fait preuve d'une lucidité qui lui permet de ramener le néoterroir à trois grandes caractéristiques :

- a) Une « démontréalisation marquée de la littérature québécoise⁵⁰ »;
- b) Une « revitalisation d'une certaine forme de lyrisme tellurique⁵¹ »;
- c) Un « intérêt renouvelé pour l'oralité et la langue vernaculaire, en tant que réalité du parler québécois qu'il convient ou non de faire paraître à l'écrit, mais aussi en tant que structure sous-jacente qui influence autant la couleur des dialogues que l'organisation du discours et la teneur même des récits.⁵² »

Le néoterroir ne consiste donc pas en une simple réécriture parodique du terroir historique; au contraire, il est résolument tourné vers l'avenir. Loin de succomber à la nostalgie du « bon vieux temps », le « terroir revivifié en tant que 'mouvement' littéraire⁵³ » s'inscrit dans une visée moderne, et non passéiste. L'éthique d'écrivain et de professeur d'Archibald propose non pas d'écrire le territoire américain comme nos ancêtres littérateurs, ni de le faire avec la langue des traducteurs parisiens, mais plutôt de demeurer à l'écoute du monde réel, d'un folklore langagier constamment renouvelé, d'un puits sans fond d'histoires jamais racontées, de lieux sur lesquels bien des choses n'ont pas été dites (les Monts Valin et les villages des environs, dans son cas). Son attachement au territoire ne se situe pas dans des lieux *littéraires*, mais dans une « réalité vécue⁵⁴ ». Pourtant, il souligne comme Melançon que, dans les faits, la plupart des nouveaux écrivains régionalistes demeurent à Montréal. Mais est-ce réellement un paradoxe? Il faut bien partir de chez soi pour mieux y revenir, pour mieux en parler. Sans cette distance, les particularités du paysage demeureraient floues, le

⁴⁹ Samuel Archibald, *loc. cit.*, p. 16.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 17.

⁵¹ *Ibid.*, p. 17.

⁵² *Ibid.*, p. 18.

⁵³ *Ibid.*, p. 17.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 19.

parler régional n'acquerrait jamais son véritable exotisme, bref les petites histoires ne deviendraient jamais de grandes œuvres.

Terroirs secondaires

Quelques autres appellations mineures rejoindront immanquablement le cimetière des idées. L'école du pick-up, synonyme de l'école de la tchén'ssâ, n'a jamais été utilisée hormis par Melançon lui-même. Tout aussi réductrice que sa grande sœur, elle n'avait de plus pas le mérite d'être imprononçable, même si les pick-up abondent dans la littérature du néoterroir, probablement davantage que la scie à chaîne.

Un tweet de William S. Messier cité par Melançon parlait de « alt-terroir », qu'il faudrait comprendre comme « terroir alternatif » en référence à la musique alternative, « courant de la musique rock, né dans les années quatre-vingt, intégrant diverses influences et se démarquant du rock plus conventionnel⁵⁵ ». Sans définition plus détaillée, malheureusement, le « alt-terroir », beaucoup trop vaste, débouche sur une impasse théorique. De quelles influences parle-t-on? Du régionalisme américain de Cormac McCarthy, du roman sudiste, des *tall tales*? Impossible de le savoir.

Au cours de mes lectures, j'ai aussi croisé deux derniers termes. Le « néo-régionalisme », davantage utilisé en géographie et en urbanisme pour exprimer une forme de décentralisation politique, et la « néo-ruralité », qui réfère surtout aux « néo-ruraux⁵⁶ », ces citoyens qui décident de s'établir en région rurale. Dans les deux cas, les applications étant non littéraires, j'ai décidé de ne pas les analyser.

Synthèse

Bref, la profusion d'appellations entourant le renouveau régionaliste témoigne d'une multitude de définitions. Chaque théoricien considère certains traits caractéristiques de ce

⁵⁵ « Alternatif », *Antidote*.

⁵⁶ Groupe de recherche sur la migration ville/campagne et les néo-ruraux, « Qui sommes-nous? », *Groupe de recherche sur la migration ville/campagne et les néo-ruraux*, en ligne, <<http://www.neoruraux.ucs.inrs.ca/accueil.html>>, consulté le 8 juin 2017.

courant littéraire, regroupe des auteurs clés, de façon assez subjective au final et, de fait, délaisse entièrement une grande quantité d'œuvres régionalistes contemporaines, ce qui laisse croire que le nouveau régionalisme demeure insaisissable, impossible à circonscrire entièrement. Personne n'a encore parlé du travail de Gabriel Marcoux-Chabot ou de Jean-Michel Fortier par exemple, tout comme personne ne s'est intéressé à la place du genre policier ou de la science-fiction dans ce renouveau. Qui plus est, en dehors de Samuel Archibald, aucun des auteurs qui ont écrit sur le sujet n'a réussi à établir un lien solide entre le passé et le présent tout en énonçant des pistes pour le futur. Ce n'est donc pas un hasard si le terme « néo-terroir », après le buzz de la tché'n'ssâ, semble être celui qui restera le plus marquant dans l'histoire de la littérature québécoise. Je ne crois pas non plus agir comme un prophète fou en annonçant que Samuel Archibald – le « cheuf » de la « tché'n'ssâ », ainsi que le proclamait Benoît Melançon – sera reconnu, plus sérieusement, comme le chef de file de ce mouvement. Quant au « post-terroir », il sera jeté aux oubliettes de l'Histoire, enterré très profondément dans la glaise d'une terre en friche. Après tout, n'est-ce pas ce qu'on a voulu lorsqu'on a effacé le billet de blogue d'Alexie Morin qui faisait figure de texte fondateur? Qui sait, un jour, peut-être, les archéologues littéraires trouveront un fossile dans un serveur californien, et on comprendra alors la grande blague que fut au départ ce nouveau régionalisme. Comme le disait Marx : « Hegel fait remarquer quelque part que, dans l'histoire universelle, les grands faits et les grands personnages se produisent, pour ainsi dire, deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde comme farce⁵⁷. »

Toutes les définitions du nouveau régionalisme possèdent leurs qualités, mais aussi leurs manques. Au fond, le régionalisme, tantôt brutal, tantôt raffiné, tour à tour ancré dans des lieux littéraires et réels, à la fois porté par une langue vernaculaire et un lyrisme tellurique, demeure si vaste et complexe qu'il est impossible de formuler une définition globale. Pour y arriver, il faudrait prendre chacun de ses éléments, chacune de ses variations, et en examiner les caractéristiques, ce que nous n'avons évidemment ni le temps ni l'espace de faire ici : disons que le régionalisme est semblable à un immense fleuve où se mélange les eaux d'une

⁵⁷ Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions La Table Ronde, 2001, p. 172.

multitude de ruisseaux et de rivières. En amont, d'immenses vallées demeurent *terra incognita*, et c'est leurs contours qu'il s'agit maintenant d'explorer.

CHAPITRE 3

QUELQUES PROPOSITIONS POUR LE RENOUVEAU RÉGIONALISTE

*La mémoire du présent
n'est pas refus de
l'histoire, mais
exacerbation de sa
puissance d'altération.*
Jean-François Hamel

Je l'ai mentionné à la fin de la dernière partie : le renouveau régionaliste est un ensemble d'œuvres qui ne se limitent pas à imiter les canons du passé ou à les détruire. D'un point de vue romanesque, son originalité réside dans une écriture complexe, mélange d'époques, de lieux, de genres littéraires, de styles et d'esthétiques.

Pour ma part, je pourrais articuler mon projet d'écriture de la manière suivante : revisiter des territoires méconnus ou délaissés pour les faire revivre, et ce, à l'aide des logiques formelles de plusieurs genres littéraires (roman de la terre, science-fiction, western, etc.) et grâce à une recherche documentaire sérieuse. Mon travail est donc largement territorial, multigénérique et, dans une certaine mesure, scientifique. Sans proposer un simple journal de création, je tâcherai dans la dernière partie de mon essai de circonscrire les enjeux majeurs de ma démarche et de définir de quelles manières ils s'articulent avec le renouveau régionaliste actuel – et de quelle façon ces enjeux s'en détachent aussi.

Le territoire et les sciences

Pour Jean Désy, poète et médecin du Grand Nord, le territoire est un « pays dans le pays » qui demeure « essentiellement à bâtir⁵⁸ ». Le territoire, envisagé comme tel est donc une création dominée par un système de codes sociaux régis par l'imaginaire collectif, par des valeurs économiques et par l'histoire. Pour la géographie, à l'inverse, ce sont des éléments concrets (topographie, courbes de niveau, hydrographie) qui prédominent sur les critères subjectifs de la psychologie, de l'économie ou de l'histoire. Dans le premier cas, il est possible de dire qu'un lieu, une montagne par exemple, est « beau » ou « effrayant » ou qu'à un endroit « tout se ressemble »; dans le deuxième cas, seules comptent les caractéristiques tangibles. Chaque vallée, chaque colline compte ses particularités : un ruisseau particulièrement abrupt, une source sous-terrain, un flanc rocheux très ancien, un bloc de roche erratique charrié par les glaciers continentaux, une ligne de faille. Chaque parcelle de terrain comporte une histoire.

Dans *Les montagnes des dieux*, c'est le territoire des monts Valin que j'ai cherché à explorer, lieu isolé et glacial à l'année où soufflent des vents venus de tous les points cardinaux et où les épinettes noires sont parfois vieilles de plus de cinq mille ans. Le nœud de l'intrigue se déroule là-haut, dans la vallée des Fantômes, endroit mystérieux enseveli dans les neiges des sommets huit mois par année, fréquenté davantage par les randonneurs et les raquetteurs que les écrivains. Deux fois, j'y suis monté, dans les rigueurs de l'hiver, pour documenter mon projet d'écriture, pour en faire une « réalité vécue⁵⁹ » et non un lieu littéraire, prenant des notes sur la température et la flore, annotant la carte des sentiers, plongeant dans la beauté-éternité géologique, dans le « monde hors-humain⁶⁰ », le « langage-

⁵⁸ Jean Désy, *L'esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Étoiles variables », 2010, p. 62.

⁵⁹ Samuel Archibald, *loc. cit.*, p. 19.

⁶⁰ Kenneth White, « L'écriture géopoétique. De la littérature à la littoralité », dans Rachel Bouvet et Kenneth White [dir.], *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2008, p. 98.

monde⁶¹ » dont parle Kenneth White. Ce processus à la fois performatif et investigatif de méditations et d'investigations m'a permis, en tant qu'écrivain régionaliste, de créer un « atlas sensible, la cartographie d'un monde ouvert⁶² ».

Ce travail de terrain s'est fait en parallèle d'une correspondance scientifique déjà entamée avec un ingénieur minier du Saguenay, un géographe de l'UQAC et un dynamiteur. En cela, ma démarche est donc mixte : elle se rapproche, d'une part, de celles des explorateurs-écrivains et des géopoéticiens⁶³; d'autre part, elle s'ancre dans la tradition des grands auteurs de fiction (Stephen King, Gregg Bear et Philipp Meyer, notamment), pour qui le savoir-faire des spécialistes est complémentaire et dans bien des cas supérieur aux connaissances livresques qu'un seul écrivain peut obtenir. Comment comprendre la logique des roches vieilles de plusieurs millions d'années ou le monde des mines d'un point de vue uniquement théorique? Il faut à la fois se retrouver sur le terrain, explorer le territoire et poser les bonnes questions aux bonnes personnes.

Évidemment, les applications des sciences naturelles se limitent aux facteurs scientifiques. Pour continuer la compréhension d'une région, il est inévitable pour l'écrivain régionaliste de faire aussi appel aux sciences humaines, par exemple à l'histoire et à l'ethnologie. Qu'est-ce qu'une région, au fait? Bien souvent, il s'agit simplement d'un découpage territorial arbitraire, façonné par les aléas de l'histoire, les enjeux politiques de la traite des fourrures, les limites du sol arable et les besoins industriels. Dans le cas du Saguenay-Lac-Saint-Jean, nous pourrions aussi ajouter des éléments d'appartenance régionale, comme le drapeau, l'hymne national, ainsi que des particularités culinaires (la tourtière du Lac, les bleuets), linguistiques (l'allongement des voyelles, l'utilisation de la locution adverbiale « là-là », la résistance dans certains lieux des prononciations archaïques telles que « père » au lieu de « père »), géomorphologiques (le graben du lac Saint-Jean, le fjord du Saguenay), historiques

⁶¹ *Ibid.*, p. 97.

⁶² *Ibid.*, p. 100.

⁶³ Pour approfondir les positions des autres membres du groupe, consulter Rachel Bouvet et Kenneth White [dir.], *op. cit.*

(le glissement de terrain de Saint-Jean-Vianney, le Déluge de 1996) et industrielles (l'aluminium, la profusion de barrages et de réservoirs hydroélectriques) : bref, un ensemble de caractéristiques plus ou moins endémiques, qui façonnent l'imaginaire collectif et auquel l'écrivain régionaliste peut puiser pour ajouter un « exotisme régional » et une certaine authenticité à son travail. La région dans son ensemble peut encore évidemment se subdiviser en parcelles plus réduites, qui comportent chacune leurs particularités et qui mènent d'ailleurs parfois en querelles de clochers : Lac-Saint-Jean contre Saguenay, Chicoutimi contre Jonquière, village contre village. Chaque bourgade, chaque paroisse, chaque rang, chaque chemin forestier recèle une foule d'histoires et d'anecdotes souvent jamais écrites et si plusieurs lieux semblent vierges de littérature, ils sont pourtant habités par d'innombrables récits oraux et des mythes amérindiens anciens.

Les ouvrages de Russel Aurore Bouchard, historien métis et longtemps président de la Société historique du Saguenay, peuvent permettre d'envisager le territoire saguenéen sous un angle différent. Selon lui, cachée derrière le concept des régions administratives que nous connaissons se trouve une territorialité ancienne, délaissée. Du lac Saint-Jean au Labrador s'étendait ce qu'il nomme la Boréale, pays ancestral des Innus souverains et des Métis franco-montagnais, parcouru librement au gré des saisons⁶⁴. L'histoire d'une région que l'on nous enseigne à l'école est parcellaire, insuffisante, et sert une idéologie : il faut absolument aller au-delà pour comprendre la multiplicité du territoire. Autrement dit, non seulement une région se subdivise presque à l'infini de ville en village et d'autoroute en chemin de gravier, mais elle s'élargit aussi vers son propre passé. Bouchard nous rappelle d'ailleurs que les cartes géographiques actuelles ont oblitéré plusieurs lieux disparus : Bienheureuse-Jeanne-D'Arc, ensevelie sous les eaux du lac-réservoir Saint-Jean, anciennement située sur le territoire de la Pointe-Taillon, ou Pointe-Savane; Saint-Cyriac, engloutie par la montée du niveau du lac Kénogami; Chute-aux-Galets, hameau de travailleurs du barrage de Falardeau,

⁶⁴ Pour aller plus loin, consulter Russel Bouchard, *Le peuple métis de la Boréale. Évocation des textes fondateurs*, Québec, Cornac, 2008, 106 p.

etc.⁶⁵ L'écrivain régionaliste doit donc non seulement prendre le rôle du géographe, il doit aussi se faire historien, archéologue des temps disparus pour essayer de comprendre véritablement ce que constitue sa région.

Par ailleurs, d'après René Lapierre, la société, avec ses canons de performance et de beauté, suppose que son contraire, ce qui est laid ou improductif, devient encombrant. Une nouvelle approche du territoire est pourtant nécessaire. Comme avec les vieux romans du terroir, l'auteur régionaliste doit délaissier les préjugés et le « déjà-connu » du territoire, faire « profession de naïveté⁶⁶ ». Tel que le proposait Mathieu Arsenault, l'écriture peut devenir le support de cet effort en dévoilant les problèmes de conception d'une région, ce qui est brisé, pillé : les plantations sombres et impénétrables, déserts d'aiguilles de sapin, terres acides où rien ne pousse et où aucun animal n'ose vivre; cours à scrap où pourrissent lentement les véhicules de l'*american dream*, jadis rutilants, souillant les sols et les nappes phréatiques; peupleraies baumières dont les racines colonisent les terres en friche; lacs de bauxite, étangs calmes de boue rouge; carrières de sable remplies d'eau marécageuse. De telles descriptions – historiques, géomorphologiques, écologiques – n'ont pas pour but de rappeler la marche destructrice de l'évolution humaine – la littérature régionaliste contemporaine n'est ni un manifeste agriculturiste ni un pamphlet écologiste –, il s'agit plutôt de peindre une région dans sa « beauté sauvage et ambiguë [pour] traverser la misère comme on traverse le cynisme pour se reconnecter, au-delà, avec le territoire⁶⁷ ». Alors seulement il peut être possible de vivre dans notre monde. Si Albert Camus déclarait qu'il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre, j'affirme pour ma part que, de nos jours, sans désespoir du territoire, l'amour du territoire *réel*, dans son entièreté, demeure impossible. Comme Tarkovski, je « défends l'art qui porte en lui une nostalgie d'idéal, et qui en exprime la quête. [...] Et plus le

⁶⁵ Russel Bouchard, *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay*, op. cit.

⁶⁶ René Lapierre, op. cit., p. 119.

⁶⁷ Mathieu Arsenault, loc. cit., p. 46.

monde décrit par l'artiste paraît sans espoir, plus clairement doit être encore ressenti l'idéal qu'il lui oppose. Sans quoi la vie serait insupportable!⁶⁸ »

L'exotisme temporel

Si dans la querelle entre exotiques et régionalistes dont l'histoire a gardé mémoire l'exotisme référait à des contrées lointaines et à des manières de faire étrangères, je propose pour ma part que l'exotisme ne relève pas uniquement de la géographie : il est aussi temporel. Lorsque ma grand-mère racontait des histoires de l'*ancien temps*, elle me plongeait dans un univers éloigné du mien, où l'électricité ne se rendait pas dans les rangs des paroisses éloignées, où on trayait les vaches à la main, où on fêtait encore la mi-carême et où les enfants marchaient jusqu'à la petite école du village, le cadet installé sur une luge tirée par le chien de la famille. Ce pays, le pays des ancêtres, il ne s'agissait pas vraiment du mien.

C'est cette sensibilité au passé, acquise très jeune à mon insu, qui m'a permis de m'intéresser à l'histoire et – beaucoup plus tard – au roman du terroir. Ironiquement, la première fois que j'ai lu *Maria Chapdelaine*, j'étais d'accord avec Mathieu Arsenault qui, dans l'un de ses macarons, affirme : « Maria Chapdelaine, c'est platte. » J'avais treize ans à l'époque, et je me contentais d'en lire cinq pages, d'en sauter dix, et ainsi de suite. C'est beaucoup plus tard, en 2014, que j'ai pu y retourner sérieusement. Cette fois, la grandeur pathétique de l'arrière-pays jeannois m'a bouleversé. Encore plus ironiquement, alors que je procédais à mes recherches pour mon roman de la terre, ma tante m'a affirmé que Louis Hémon venait parfois visiter mes aïeux français, en amont de la Péribonka. C'étaient les seuls qui nageaient dans ce temps-là, les seuls aussi qui pouvaient partager une sensibilité européenne. Comparant les cartes des rangs de l'époque où mes ancêtres se sont établis à Sainte-Monique avec la description du chemin que parcourt Maria Chapdelaine pour se

⁶⁸ Andreï Tarkovski, *Le temps scellé*, Paris, Éditions de l'Étoile/Cahiers du cinéma, 1989, p. 177, cité dans Vicky Pelletier, « Utopie et géopoétique. *Stalker* d'Andreï Tarkovski », dans Rachel Bouvet et Kenneth White [dir.], *op. cit.*, p. 64.

rendre chez elle, j'ai remarqué que celui-ci s'arrêtait à l'endroit exact où se trouvait la demeure de mon arrière-grand-père Gustave Seurin. Le lieu des mille *Ave Maria* prononcés par la pauvre fille pour urger le retour de son bien-aimé François Paradis a été imaginé dans la maison de colon de mon ancêtre. Le personnage de Maria aurait donc habité cette demeure, la même que j'ai moi aussi habitée cent ans plus tard.

Évidemment, rien ne peut prouver mon hypothèse, et aucun vieillard n'est né il y a assez longtemps pour témoigner de cette époque. Ce n'est probablement qu'une fabulation née de l'esprit d'un écrivain régionaliste en quête de filiation, pour qui « l'ancien ne peut plus apparaître que sur un mode exacerbé qui frôle l'hystérie⁶⁹ », dans le « recours incantatoire au mythe⁷⁰ ». Que ce dernier soit littéraire, voire imaginaire, n'y change rien. D'ailleurs, que l'ancien et le mythe mènent à la folie ne devrait pas nous étonner, puisque dans les lointaines régions nordiques, « on frôle constamment la perte de contrôle, l'irrationalité, l'abîme, le gouffre⁷¹ ». Le régionalisme nordique, avalé par l'immensité des espaces de la forêt boréale, par sa mémoire conflictuelle, doit passer par ce rapport délirant au territoire.

Heureusement, pour l'écrivain régionaliste, l'acte d'écrire peut tracer de nouvelles avenues, d'immenses chemins de traverse à travers les forêts d'épinettes, des sentiers infinis qui mènent vers le sud.

Écrire est une affaire de devenir, toujours inachevée, toujours en train de se faire, et qui déborde toute manière vivable ou vécue. C'est un processus, c'est-à-dire le passage de vie qui traverse le vivable et le vécu. L'écriture est inséparable du devenir : en écrivant on devient femme, on devient animal ou végétal, on devient molécule, jusqu'à devenir imperceptible.⁷²

⁶⁹ Pierre Neveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 1999, p. 22.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ Jean Désy, *L'esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Étoiles variables », 2010, p. 32.

⁷² Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, p. 11.

Pour prolonger cette réflexion deleuzienne, on pourrait ajouter qu'en écrivant, l'écrivain régionaliste devient tourbière, devient fermière, devient terre boréale, devient territoire dévasté par la modernité, devient Maria Chapdelaine, devient fleuve du nord, devient ferme écrasée, devient épinette noire, devient lac de bauxite, devient maringouin, devient passé et futur, devient éternité, et c'est par ces différents devenirs – animal, végétal, insecte, historique, littéraire, toxique – qu'il est possible de se fondre réellement dans le territoire.

Le régionalisme et les genres littéraires

Comme les régions, les genres littéraires sont séparés les uns des autres par des frontières arbitraires consolidées par l'imaginaire collectif et les institutions d'enseignement, et les textes qui y sont associés ne le sont que par un « fétichisme que la distance historique accuse⁷³ ». Pour Todorov, il importe de faire la différence entre deux niveaux de genre : les genres historiques (récit, épopée, drame, etc.) et les genres théoriques, multipliables et subjectifs, variant d'un critique à l'autre (journal intime, journal de prières, science-fiction régionaliste, roman de la terre d'anticipation, récit d'énigme historique, etc.). Chacun d'entre eux comporte un ensemble de codes, un système de lecture, un horizon d'attente, et toute transgression des limites implantées par ces codes peut provoquer un bouleversement de l'« atlas » des genres. Or, dans le contexte de la postmodernité, il est évident que la base de cet atlas subit des attaques constantes. Les frontières deviennent poreuses, de plus en plus perméables aux influences extérieures. L'ancienne « poétique des genres » n'a plus la stabilité de jadis : elle s'est muée en une « intelligence neuve, plus inquiète mais moins naïve⁷⁴ » du domaine littéraire. Devant ce nouveau paradigme générique, quatre choix s'offrent aux écrivains :

⁷³ Marc Angenot, *op. cit.*, p. 8.

⁷⁴ Richard Saint-Gelais [dir.] (1998). *Nouvelles tendances en théorie des genres*, Québec, Nota Bene Université, coll. « Séminaires », p. 18.

- 1) étudier et analyser les codes génériques pour les reprendre (*perspective classique d'imitation des canons*)
- 2) les détourner à son avantage, ou encore les renverser littéralement pour proposer un nouvel ensemble de codes (*perspective moderne*)
- 3) mélanger les codes de diverses « cartes » génériques au détriment de l'atlas global (*perspective postmoderne*)
- 4) utiliser chacun des trois premiers choix, chacun de ces trois régimes artistiques pour en former un nouveau, qui permet à la fois d'imiter certaines grandes œuvres et de les caricaturer de façon parodique, tout en mélangeant les influences, les époques et les genres.

Dans mon travail d'écriture, j'ai longtemps préféré la perspective moderne, avant d'opter pour la quatrième option, plus riche et plus foisonnante. Pour mieux détailler ma méthode, je vais reproduire la même énumération avec des exemples précis tirés de mon premier roman :

- 1) la scène finale d'*Un homme et son péché* a servi de modèle pour l'épilogue (*perspective classique d'imitation des canons*)
- 2) le canon de *Maria Chapdelaine* a été renversé, détruit, adapté aux mœurs régionales contemporaines (*perspective moderne*)
- 3) enfin, l'écriture diaristique des *Relations des Jésuites* ainsi que les genres fantastique et science-fictionnel sont venus brouiller la « carte » du roman du terroir, lui ajoutant trois nouvelles dimensions qui lui ont souvent manqué : historique (passé lointain, présence des Amérindiens), schizophrénique (présent, mort du rêve agricole) et prospective (futur éloigné, destruction des terres, étalement urbain) (*perspective postmoderne*).

Grâce à cette démarche, mon travail se situe donc dans un mélange d'idéologies littéraires, à mi-chemin entre roman du terroir classique, anti-terroir et néoterroir, entre classicisme, modernité et postmodernité. La juxtaposition de ces trois régimes créateurs permet à l'écrivain de s'intéresser à la fois au passé, au présent et au futur toujours virtuel d'un genre littéraire « historique ». Elle permet d'explorer les méandres de l'histoire et les aberrations de son parcours, de ressusciter des « types » anciens et de vieilles histoires

oubliées, pour former « une mémoire discontinuiste, seule capable de traduire adéquatement une temporalité faite d'hétérogénéités et de disjonctions⁷⁵ ». De fait, cette posture permet d'inventer de « nouveaux modes d'existence⁷⁶ »; l'écriture devient alors transmetteur du passé, témoin du présent et fondateur de possibles pour l'avenir.

Le récit tue le temps pour lui donner naissance. Tout en se mesurant à l'effacement des êtres et des choses, à l'expérience de la mort et de la corruption, à l'antériorité de la vie sur le langage, l'art du récit contribue depuis toujours à l'*invention de temps nouveaux, de temps inédits qui bouleversent non seulement le passé et sa mémoire, mais l'avenir*⁷⁷.

Bien sûr, si je détaille cette démarche, ce n'est en aucun cas pour vanter une solution-miracle ou proclamer la victoire d'une idéologie aux dépens des autres. Je tente plutôt de prolonger ma réflexion d'écrivain à propos de l'écriture régionaliste et de la poétique des genres, et de situer ce travail dans le cadre de l'histoire littéraire.

Si, comme le proclamait James Ballard, la fiction est une manière de tester des hypothèses extrêmes, cela est encore plus vrai pour la science-fiction. Pour dépasser l'opposition des « lieux réels » (le présent régional, hors-littérature) et des « lieux littéraires » (l'ensemble des fictions régionales) dont parlait Archibald, l'écrivain régionaliste peut explorer une troisième route : celle des « lieux hypothétiques », territoires imaginaires et prospectifs portés par les codes de la SF. Néanmoins, peu d'écrivains se sont aventurés à mélanger régionalisme et science-fiction jusqu'à présent, probablement à cause d'une certaine frilosité du public – de moins en moins importante – et de certains préjugés – en voie de disparition – qui discriminent toujours ce genre littéraire au Québec.

S'il est un champ où les questions institutionnelles ont longtemps joué un rôle majeur, c'est bien celui de la paralittérature. Les genres paralittéraires ont longtemps occupé une place à part dans le système des genres : d'une part, leur légitimité a souvent été

⁷⁵ Jean-François Hamel, *Revenances de l'Histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Éditions de Minuit, 2006, p. 23.

⁷⁶ Jacques Deleuze, *Pourparlers*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 131.

⁷⁷ Jean-François Hamel, *op. cit.*, p. 7-8. Je souligne.

contestée; d'autre part, la relation du texte au genre paraît à certains trop conventionnelle pour qu'on leur reconnaisse une « littérarité ».⁷⁸

Pourtant, la science-fiction régionaliste, comme je propose de nommer ce « genre théorique », permet de faire « sortir le lecteur de son système actuel de référence, pour l'amener [...] dans l'autre système de référence d'où semble provenir l'étrangeté⁷⁹ ». Elle possède un pouvoir d'immersion immense qui lui permet de faire sortir le lecteur de sa zone de confort, confronté à un monde transformé, à la fois familier et étranger. Elle force donc le lecteur à faire un effort de réflexion et d'imagination, le pousse à oublier ce qu'il connaît pour comprendre ce que la fiction lui propose. Ultimement, la science-fiction peut « suspendre ou transformer les maximes de vraisemblance prévalant dans notre monde de référence et, donc, [...] appuyer une lecture qui va jusqu'à remettre en cause ses propres bases [et le monde qui la fait exister]⁸⁰ ». Ce faisant, elle contribue à sa façon à « l'incessant processus de renouvellement de l'écriture [et de la lecture] romanesque⁸¹ ».

⁷⁸ Marc Angenot, *op. cit.*, p. 11.

⁷⁹ Irène Langlet, *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Collin coll. « U Lettres », 2006, p. 24.

⁸⁰ Richard Saint-Gelais, *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 1999, p. 64-65.

⁸¹ *Ibid.*, p. 12.

CONCLUSION

J'ai tenté dans cet essai de m'intéresser aux trois temps du régionalisme, présent, passé et futur : cette triple temporalité a permis, en premier lieu, de saisir de quelle manière Lacombe, Laberge et Grignon se sont appropriés les codes d'autres genres littéraires (roman-feuilleton populaire, satire, gothique/étrange) pour détourner l'idéal catholico-rural de Casgrain auquel est souvent réduite la conception de l'imaginaire régionaliste historique; en deuxième lieu, la recension critique des propositions actuelles (régionalité, post-terroir, école de la tchén'ssâ, ruralité trash, néoterroir) a permis de distinguer différentes avenues possibles pour le renouveau des littératures régionales; enfin, en dernier lieu, j'ai esquissé certains traits de ma propre démarche d'écriture dans le but d'exprimer le potentiel encore virtuel de ce retour en force des régions dans la fiction. Si ces dernières, pauvres économiquement par rapport à la métropole, semblent menacées par certaines instances du pouvoir politique, leur résilience en littérature témoigne d'une grande richesse culturelle et mémorielle. Le futur du nouveau régionalisme ne réside pourtant ni dans la simple répétition des hauts faits héroïques, ni dans le bégaiement de la mythique période coloniale, ni dans aucune forme de mièvrerie romantique; non, il sera porté par le renouvellement de la poétique des genres, par le mélange des époques et des influences, par un imaginaire féroce et iconoclaste. À quoi ressemblera la littérature du terroir des prochaines décennies? Inspirée par les topoï de la science-fiction et du roman policier, parodiant les lieux communs des vieux récits la terre, empruntant parfois les codes du roman sentimental ou pornographique, il sera multigénérique, parfois métaréflexif, souvent trash ou violent, et d'une grande créativité formelle. La littérature du terroir de demain naîtra d'une nouvelle génération d'auteurs et d'auteures assoiffée d'infini et de multitude, animée d'un mélange d'amour et de haine de la terre, libérée du joug de l'histoire littéraire, prête à dynamiter les atlas, à attaquer les canons et, dans leurs ruines, à bâtir des autels impies à la gloire d'idoles mystérieuses et sublimes.

BIBLIOGRAPHIE

- **OUVRAGES DE RÉFÉRENCE**

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DE LA LITTÉRATURE

ARON, P., SAINT-JACQUES, D. et VIALA, A. [dir.] (2002). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France.

- THIESSE, A.-M. « Régionalisme : 658-660.

BEAULIEU, V.-L. (2012). *Manuel de la petite littérature du Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact ».

BIRON, M., DUMONT, F. et NARDOUT-LAFARGE, É. [dir.]. (2010). *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact ».

- « L'horizon du terroir » : 193-198.
- « Le roman et la fin d'un monde » : 239-250.

HAMEL, J.-F. (2006). *Revenances de l'Histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Les Éditions de Minuit.

HAYWARD, A. (2006). *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Éditions du Nordir.

NADEAU, S. (2013). *L'Autre Modernité*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande ».

NEPVEU, P. (1999). *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact ».

PARÉ, F. (2001). *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Éditions du Nordir, coll. « Bibliothèque canadienne-française ».

REY, A. [dir.]. (2008). « Terroir », dans *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.

IRONIE ET NARRATOLOGIE

GENETTE, G. (1972). *Figures III*, Paris, Seuil, coll. Poétique.

HUTCHEON, L. (1994). *Irony's Edge: The Theory and Politics of Irony*, Routledge, New York/Londres.

SCHOENTJES, P. (2001). *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais ».

TERRITOIRE ET PHÉNOMÉNOLOGIE

BACHELARD, G. (1992). *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige ».

BACHELARD, G. (1949). *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, coll. « Idées ».

BOUCHARD, R. (1991). *Villages fantômes, localités disparues ou méconnues du Haut-Saguenay*, Cahiers de Saguenayensia : Histoire des municipalités, vol. 12, Chicoutimi, Société historique du Saguenay.

BOUCHARD, R. (2008). *Le peuple métis de la Boréale. Évocation des textes fondateurs*, Québec, Cornac.

BOUVET, R. et WHITE, K. [dir.] (2008). *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura ».

- PELLETIER, V. « Utopie et géopoétique. *Stalker* d'Andreï Tarkovski » : 59-74.
- WHITE, K. « L'écriture géopoétique. De la littérature à la littoralité » : 75-104.

DÉSY, J. (2010). *L'esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Étoiles variables ».

PSYCHANALYSE, MYTHES ET SOCIÉTÉS

BAUDRILLARD, J. (1970). *La société de consommation. Ses mythes. Ses structures*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais ».

ELIADE, M. (1965). *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais ».

ELIADE, M. (1969). *Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, coll. « Idées ».

FREUD, S. (1967). *Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Paris, Petite bibliothèque Payot.

FREUD, S. (1977). *Le rêve et son interprétation*, Paris, Gallimard, coll. « Idées/Gallimard ».

JUNG, C. G. (1964). *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».

HISTOIRE ET POÉTIQUE DES GENRES LITTÉRAIRES

ANGENOT, M. (1975). *Le roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec.

BERGERON, B. (2004). *Contes, légendes et récits du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois Pistoles.

BOILEAU, P. et NARCEJAC, T. (1982). *Le roman policier*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? ».

DUBOIS, J. (2006). *Le roman policier ou la modernité*, Paris, Armand Collin.

FREUD, S. (1985). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais ».

GATTÉGNO, J. (1973). *La science-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? ».

HOUELLEBECQ, M. (2005). *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, Paris, Éditions du Rocher, coll. « J'ai lu ».

LANGLET, I. (2006). *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Collin coll. « U Lettres ».

OLIVIER-MARTIN, Y. (1980). *Histoire du roman populaire en France de 1840 à 1980*, Paris, Albin Michel.

QUÉFFELEC, L. (1989). *Le Roman-feuilleton au XIXe siècle*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? ».

SAINT-GELAIS, R. [dir.] (1998). *Nouvelles tendances en théorie des genres*, Québec, Nota Bene Université, coll. « Séminaires ».

SAINT-GELAIS, R. (1999). *L'empire du pseudo : Modernités de la science-fiction*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Littérature(s) ».

TODOROV, T. (1970). *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais ».

PHILOSOPHIE ET THÉORIES DE LA CRÉATION

DAUNAS, I. et RICARD, F. [dir.] (2012). *La pratique du roman*, Montréal, Boréal.

DELEUZE, J. (1993). *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit.

DELEUZE, J. (2003). *Pourparlers*, Paris, Éditions de Minuit.

KING, S. (2010). *Écriture. Mémoires d'un métier*, Paris, Albin Michel.

LAPIERRE, R. (2003). *L'atelier vide*, Montréal, Herbes rouges.

MARX, K. (2001). *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions La Table Ronde.

TARKOVSKI, A. (1989). *Le temps scellé*, Paris, Éditions de l'Étoile/Cahiers du cinéma.

• ARTICLES SCIENTIFIQUES ET PAGES INTERNET

ANGENOT, M. (1978). « Le paradigme absent. Éléments d'une sémiotique de la SF », *Poétique*, 33 : 74-89.

ARCHIBALD, S. (2012). « Le néoterroir et moi », dans LEFEVRE, P. [dir.], *Liberté*, 53 (295, 3) : 16-26.

ARCHIBALD, S. et MERCIER, S. (2015). « La Tchén'ssâ, les régions et moi », *Québec français* (175) : 97-99.

ARSENAULT, M. (2012). « Ruralité trash », dans LEFEVRE, Pierre [dir.], *Liberté*, 53 (295, 3) : 38-47.

BÉLANGER, D. (2013). « À quoi leur sert la Tchén'ssâ? » (en ligne), *Ils sont partout*, <https://ilssontpartout.wordpress.com/2013/09/25/a-quoi-leur-sert-la-tchenssa/>.

FOURNIER, J. ET GAGNÉ, G. (2015). « Déplacer les populations pauvres. Le Conseil du patronat soulève la colère en région » (en ligne), *La Presse*, 30 janvier 2015, en ligne, <http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/les-regions/201501/30/01-4839993-deplacer-les-populations-pauvres-le-conseil-du-patronat-souleve-la-colere-en-region.php>.

LANGÉVIN, F. (2010). « Un nouveau régionalisme? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies » (en ligne), *Érudit*, <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/2010-v36-n1-vi3972/045235ar/>.

LANGÉVIN, F. (2016). « La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui : L'exemple de *Sur la 132* de Gabriel Anctil » (en ligne), *Temps Zéro*, no. 6, <http://tempszero.contemporain.info/document936>.

LIVVERNOIS, J. (2014). « Être dans le pré » (en ligne), *Cousins de personne*, <http://www.cousinsdepersonne.com/2014/07/etre-dans-le-pre/>.

MELANÇON, B. (2012). « Histoire de la littérature québécoise 101 » (en ligne), *L'Oreille tendue*, <http://oreilletendue.com/2012/05/19/histoire-de-la-litterature-quebecoise-contemporaine-101/>.

MELANÇON, B. (2012). « Fortune de la tchén'ssâ » (en ligne), *L'Oreille tendue*, <http://oreilletendue.com/2012/07/18/fortune-de-la-tchenssa/>.

MELANÇON, B. (2013). « L'École de la tchén'ssâ a un an » (en ligne), *L'Oreille tendue*, <http://oreilletendue.com/2013/05/19/lecole-de-la-tchenssa-a-un-an/>.

MELANÇON, B. (2014). « J'ai créé un monstre », *Spirale* (250) : 33-34.

- **ŒUVRES DE FICTION**

TERROIR ET ANTI-TERROIR

GÉRIN-LAJOIE, A. (1993). *Jean Rivard, défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

GIRARD, R. (2007). *Marie Calumet*, Montréal, Beauchemin, coll. « Parcours d'une œuvre ».

GRIGNON, C.-H. (1977). *Un homme et son péché. Les belles histoires des pays d'en haut*, Montréal, Stanké, coll. « Québec 10/10 ».

GUÈVREMONT, G. (1999). *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

HÉMON, L. (1998). *Maria Chapdelaine*, Montréal, Typo.

LABERGE, A. (2011). *La Scouine*, Montréal, Typo.

LACOMBE, P. (1993). *La terre paternelle*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

RINGUET (1938). *Trente arpents*, Fides, coll. « Bibliothèque canadienne-française ».

SAVARD, F.-A. (1982). *Menaud maître-draveur*, Montréal, Fides, coll. « Bibliothèque québécoise ».

ZOLA, É. (1984). *La Terre*, Paris, Fasquelle, coll. « Le livre de poche ».

NÉOTERROIR

ARCHIBALD, S. (2011). *Arvida. Histoires*, Montréal, Le Quartanier.

BOCK, R. (2013). *Atavismes. Histoires*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact ».

CHABOT, S. (2006). *L'angoisse des poulets sans plumes*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.

CHABOT, S. (2007). *Le chant des mouches*, Québec, Alto.

DUPONT, É. (2006). *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles.

EDDIE, C. (2009). *Les carnets de Douglas*, Québec/Paris, Alto/Éditions Héloïse d'Ormesson.

FORTIER, J.-M. (2014). *Le chasseur inconnu*, Montréal, La Mèche.

LAMBERT, K. (2017). *Tu aimerais ce que tu as tué*, Montréal, Héliotrope.

MARCOUX-CHABOT, G. (2015). *Tas-d'roches*, Montréal, Druide.

MEUNIER, S. (2016). *Saint-Chause*, Montréal, À l'étage.

MESSIER, W. S. (2013). *Dixie*, Montréal, Marchand de feuilles.

ROY, Z. (2015). *Trois fois la bête*, Montréal, À l'étage.

SCIENCE-FICTION

BEAR, G. (2001). *The Forge of God*, New York, Tor Book.

DESROSIERS, E. (2015). *La fin de la Terre*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

KING, S. (1989). *Les Tommyknockers*, Paris, Albin Michel.

LOVECRAFT, H. P. (2012). *Les Montagnes hallucinées*, Paris, J'ai lu.

TARDIVEL, J.-P. (1989). *Pour la patrie. Roman du XX^e siècle*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

ROMANS NOIRS, POLICIERS ET D'ESPIONNAGE

ARCHIBALD, S. (2013). *Quinze pour cent*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Nova ».

CLANCY, T. (2013). *Cybermenace*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche ».

CAPOTE, T. (1965). *De sang-froid*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

HAMMETT, D. (2002). *Histoires de détective. Volume 2*, Paris, 10/18, coll. « Domaine étranger ».

SAUSSEY, J. (2016). *Ne prononcez jamais leurs noms*, Paris, Toucan noir.

ROMAN DE MŒURS ET ROMANS-FEUILLETONS

BERTHELOT, H. (2013). *Les mystères de Montréal par M. Ladébauche. Roman de mœurs*, Montréal, Nota Bene.

DE GASPÉ FILS, P.-A. (1996). *L'influence d'un livre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact ».

FÉVAL, P. (2001). *Les mystères de Londres. Tome I*, Bibliothèque Marabout, coll. « Géant ».

SUE, E. (2009). *Les Mystères de Paris*, Paris, Quarto/Gallimard.

TACHÉ, J.-C. (2002). *Forestiers et voyageurs. Mœurs et légendes canadiennes*, Montréal, coll. « Boréal compact ».